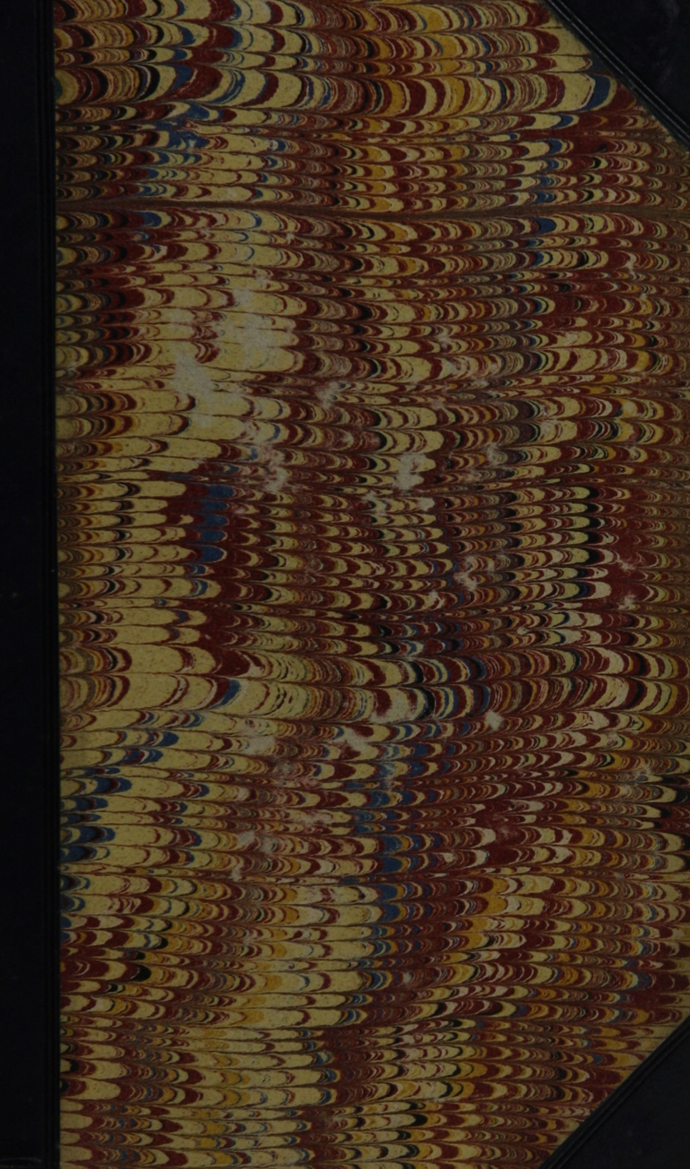


SOUVENIRS, IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES,

PENDANT UN

VOYAGE EN ORIENT.

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME QUATRIÈME.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMPie.

1838

VOYAGE

EN ORIENT.

(1832 — 1833.)

NOTES SUR LA SERVIE.

— *Semlin*, 12 *septembre, au lazaret.* — A peine sorti de ces forêts où germe un peuple neuf et libre, on regrette de ne pas le connaître plus à fond : on aimerait à vivre et à combattre avec lui pour son indépendance naissante; on recherche avec amour d'où il est éclos, et quelle destinée ses vertus et la Providence lui préparent. Je me souviens toujours de la scène de Iagodina : nous admirions dans une cabane de Serviens une jeune mère qui allaitait deux jumeaux, et dont le troisième enfant jouait à terre à ses pieds avec le yatagan de son père. Le pope du village et quelques-uns des principaux habitants étaient en cercle autour de nous, et nous parlaient

avec simplicité et enthousiasme du bien-être croissant de la nation sous ce gouvernement de liberté, des forêts que l'on défrichait, des maisons de bois qui se multipliaient dans les vallées, des écoles nombreuses et pleines d'enfants qui s'ouvraient dans tous les villages : chacun de ces hommes, avançant la tête entre les épaules de ceux qui le précédaient, avait l'air fier et heureux de l'admiration que nous témoignions nous-mêmes; leur œil était animé, leur front rougissait d'émotion pour leur patrie, comme si la gloire et la liberté de tous avaient été l'orgueil de chacun. A ce moment, le mari de la belle Servienne, chez qui nous étions logés, rentra des champs, s'approcha de nous, nous salua avec ce respect et en même temps avec cette noblesse de manières naturelle aux peuples sauvages; puis il se confondit dans le cercle des villageois et écouta, comme les autres, le récit que le pope nous faisait des combats de l'indépendance. Quand le pope en fut à la bataille de Nissa et aux trente drapeaux enlevés à quarante mille Turcs par trois mille Montagnards, le père s'élança hors du cercle, et, prenant des bras de sa femme ses deux beaux enfants qu'il éleva vers le ciel : — Voilà des soldats de Milosch ! s'écria-t-il. Tant que les femmes seront fécondes, il y aura des Serviens libres dans les forêts de la Schumadia !

L'histoire de ce peuple n'est écrite qu'en vers populaires, comme toutes les premières histoires des peuples héroïques. Ces chants de l'enthousiasme

national, éclos sur le champ de bataille, répétés de rang en rang par les soldats, apportés dans les villages à la fin de la campagne, y sont conservés par la tradition. Le curé ou le maître d'école les écrivent; des airs simples, mais vibrants comme le cœur des combattants, ou comme la voix du père de famille qui salue de loin la fumée du toit de ses enfants, les accompagnent; ils deviennent l'histoire populaire de la nation; le prince Milosch en a fait imprimer deux recueils répandus dans les campagnes. L'enfant slave apprend à lire dans ces récits touchants des exploits de ses pères, et le nom du libérateur de la Servie se trouve imprimé dans ses premiers souvenirs. Un peuple nourri de ce lait ne peut plus jamais redevenir esclave. J'ai rencontré souvent au milieu de ces forêts vierges, dans des gorges profondes où l'on ne soupçonnait d'autres habitants que des bêtes féroces, des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles qui cheminaient en chantant ensemble ces airs nationaux dont nos interprètes nous traduisaient quelques mots. Ils interrompaient un moment leurs chants pour nous saluer et nous regarder défiler; puis, quand nous avions disparu, ils reprenaient leur route et leurs airs, et les sombres voûtes de ces chênes séculaires, les rochers qui bordaient le torrent, frémissaient et résonnaient longtemps de ces chants à larges notes et à refrains monotones, qui promettent une longue félicité à cette terre. Que disent-ils? demandais-je un jour au drogman qui comprenait leur langue.

— Hospodar, me répondit-il, ils disent des choses si niaises que cela ne vaut pas la peine d'être répété à des Francs. — Mais enfin, voyons, traduisez-moi les paroles mêmes qu'ils chantent en ce moment. — Eh bien ! ils disent : « Que Dieu bénisse les eaux de la Morawa, car elles ont noyé les ennemis des Serviens ! que Dieu multiplie le gland des chênes de la Schumadia, car chacun de ces arbres est un Servien ! » — Et que veulent-ils dire par là ? — Hospodar, ils veulent dire que, pendant la guerre, les Serviens trouvaient un rempart derrière le tronc de ces chênes; leurs forêts étaient et sont encore leurs forteresses; chacun de ces arbres est pour eux un compagnon de combat; ils les aiment comme des frères; aussi, quand le prince Milosch, qui les gouverne actuellement, a fait couper tant d'arbres pour tracer, à travers ces forêts, la longue route que nous suivons, les vieux Serviens l'ont bien souvent maudit. Abattre des chênes, disaient-ils, c'est tuer des hommes. En Servie les arbres et les hommes sont amis.

En traversant ces magnifiques solitudes, où, pendant tant de jours de marche, l'œil n'aperçoit, quelque part qu'il se porte, que l'uniforme et sombre ondulation des feuilles des chênes qui couvrent les vallées et les montagnes, véritable océan de feuillages, que ne perce pas même la pointe aiguë d'un minaret ou d'un clocher; en descendant de temps en temps dans des gorges profondes où mugissait une rivière, où la forêt s'écartait un peu pour lais-

ser place à quelques champs bien cultivés, à quelques jolies maisons de bois neuves, à des scieries, à des moulins qu'on bâtissait sur le bord des eaux; en voyant d'immenses troupeaux, conduits par de jeunes et belles filles élégamment vêtues, sortir des colonnades de grands arbres, et revenir le soir aux habitations; les enfants sortir de l'école, le pope assis sur un banc de bois à la porte de sa jolie maison, les vieillards entrer dans la maison commune ou dans l'église pour délibérer, je me croyais au milieu des forêts de l'Amérique du nord, au moment de la naissance d'un peuple ou de l'établissement d'une colonie nouvelle. Les figures des hommes témoignaient de la douceur des mœurs, de la politesse d'une civilisation antique, de la santé et de l'aisance de ce peuple; la liberté est écrite sur leurs physionomies et dans leurs regards. Le Bulgare est bon et simple, mais on sent que, prêt à s'affranchir, il porte encore un reste du joug; il y a dans la pose de sa tête, et dans l'accent de sa langue, et dans l'humble résignation de son regard, un souvenir et une appréhension sensible du Turc; il rappelle le Savoyard, ce bon et excellent peuple des Alpes, à qui rien ne manque que la dignité de physionomie et de parole qui ennoblit toutes les autres vertus. Le Servien, au contraire, rappelle le Suisse des petits cantons, où les mœurs pures et patriarcales sont en harmonie parfaite sur la figure du pasteur, avec la liberté qui fait l'homme, et le courage calme qui fait le héros. — Les jeunes filles

ressemblent aux belles femmes des cantons de Lucerne et de Berne; leur costume est à peu près le même : des jupons très-courts de couleur éclatante, et leurs cheveux tressés en longues cordes, traînant jusque sur leurs talons. Les mœurs sont pures comme celles des peuples pasteurs et religieux. Leur langue, comme toutes celles qui dérivent du slave, est harmonieuse, musicale et cadencée; il y a entre eux peu d'inégalité de fortune, mais une aisance générale; le seul luxe est celui des armes; leur gouvernement actuel est une sorte de dictature représentative. Le prince Milosch, libérateur de la Servie, a conservé le pouvoir discrétionnaire qui s'était résumé en lui, par nécessité, pendant la guerre. Proclamé prince des Serviens (1829), le peuple lui a juré fidélité à lui et à ses successeurs. Les Turcs qui ont encore une part dans l'administration et dans les garnisons des forteresses, ont reconnu aussi le prince Milosch, et traitent directement avec lui; il a constitué un sénat et des assemblées délibérantes de district qui concourent à la discussion et à la décision des affaires générales ; le sénat est convoqué tous les ans ; les députés des villages se rassemblent aux environs de la demeure du prince ; ils tiennent, comme les hommes des temps héroïques, leurs assemblées délibérantes sous de grands arbres. Le prince descend du siége où il est placé, s'avance vers chacun des députés, l'interroge, écoute ses réponses, prend note de ses griefs ou de ses conseils, lui parle des affaires, lui

explique avec bonté sa politique, se justifie des mesures qui ont pu paraître sévères ou abusives : tout se passe avec la familiarité noble et grave d'hommes des champs, conversant avec leurs seigneurs. Ce sont des patriarches laboureurs et armés. L'idée de Dieu préside à leurs conseils comme à leurs combats : ils combattent, ils gouvernent pour leurs autels comme pour leurs forêts; mais les prêtres bornent ici leur influence aux choses de la religion. L'influence principale est aux chefs militaires, à cette noblesse de sang qu'ils appellent les weyvodes. La domination sacerdotale ne commence jamais que lorsque l'état de guerre a cessé, et que le sol de la patrie appartient sans contestation au peuple. Jusque-là, la patrie honore avant tout ceux qui la défendaient; elle n'honore qu'après ceux qui la civilisent.

La population servienne s'élève maintenant à environ un million d'hommes, et elle s'accroît rapidement : la douceur du climat, pareil à celui de la France entre Lyon et Avignon; la fertilité de la terre vierge et profonde, qui se couvre partout de la végétation des prairies de la Suisse; l'abondance des rivières et des ruisseaux qui descendent des montagnes, circulent dans les vallées et forment çà et là des lacs au milieu des bois; les défrichements de forêts qui fourniront, comme en Amérique, de l'espace à la charrue et des matériaux inépuisables aux constructions; les mœurs douces et pures du peuple; des lois protectrices, éclairées

déjà d'un vif reflet de nos meilleures lois européennes; les droits des citoyens, garantis par des représentations locales et par des assemblées délibératives; enfin le pouvoir suprême, concentré, dans une proportion suffisante, entre les mains d'un homme digne de sa mission, le prince Milosch, se transmettant à ses descendants : tous ces éléments de paix, de civilisation et de prospérité promettent de porter la population servienne à plusieurs millions d'hommes avant un demi-siècle. Si ce peuple, comme il le désire et l'espère, devient le noyau d'un nouvel empire slave par sa réunion avec la Bosnie, une partie de la Bulgarie et les hordes belliqueuses des Monténégrins, l'Europe verra un nouvel état surgir des ruines de la Turquie, et couvrir ces vastes et belles régions qui règnent entre le Danube, l'Adriatique et les hauts Balkans. Si les différences de mœurs et de nationalité résistent trop à cette fusion, on verra, du moins dans la Servie, un des éléments de cette fédération d'états libres ou de protectorats européens, destinés à combler le vide que la disparition de l'empire ottoman va laisser en Europe comme en Asie. La politique européenne n'a pas d'autre vœu à former.

— 25 *septembre* 1833. — L'histoire de ce peuple devrait se chanter et non s'écrire. C'est un poëme qui s'accomplit encore. J'ai recueilli les principaux faits, sur les lieux, de la bouche de nos amis de Belgrade qui viennent nous visiter à la grille du

lazaret. Assis sous un tilleul, sur l'herbe où flotte le beau et doux soleil de ces contrées, au murmure voisin des flots rapides du Danube, à l'aspect des beaux rivages et des vertes forêts qui servent de remparts à la Servie du côté de la Hongrie, ces hommes, au costume semi-oriental, au visage mâle et doux des peuples guerriers, me racontent simplement les faits auxquels ils ont pris tant de part[1]. Quoique jeunes encore et couverts de blessures, ils semblent avoir oublié entièrement la guerre, et ne s'occupent que d'instruction publique, d'écoles pour le peuple, d'améliorations rurales et administratives, de progrès à faire dans la législation; modestes et zélés, ils profitent de toutes les occasions qui se présentent pour perfectionner leurs institutions naissantes; ils interrogent les voyageurs, les retiennent le plus longtemps possible parmi eux, et recueillent tout ce que disent ces hommes venus de loin comme les envoyés de la Providence. Voici

[1] J'ai eu, depuis, des détails plus circonstanciés et plus authentiques sur l'histoire moderne de la Servie, et je dois à l'obligeance d'un voyageur qui m'a précédé et que j'avais rencontré à Jaffa, en Palestine, M. Adolphe de Caraman, la communication de ces notes sur la Servie, notes recueillies par lui pendant un séjour chez le prince Milosch. Ces notes, bien plus dignes que les miennes de fixer l'attention du public par le talent et la conscience avec lesquels elles sont rédigées, étaient accompagnées d'une traduction de l'histoire des Serviens par un Servien.

ce que j'ai recueilli sur leurs dernières années. Ce fut vers 1804 qu'à la suite de longs troubles, suscités d'abord par Passwanoglou, pacha de Widin, et qui s'étaient terminés par la domination des janissaires; ce fut déjà vers 1804 que les Serviens se révoltèrent contre leurs tyrans : trois chefs se réunirent dans cette partie centrale de la Servie qu'on nomme la Schumadia, région immense et couverte d'impénétrables forêts. Le premier de ces chefs était Kara-George, les deux autres Tanko-Kalisch et Wasso-Tcharapitsch. Kara-George avait été heiduk. Les heiduks étaient pour la Servie ce que les klephtes étaient en Grèce, une race d'hommes indépendants et aventuriers, vivant dans des montagnes inaccessibles, et descendant au moindre signal de guerre pour se mêler aux luttes des factions et s'entretenir dans l'habitude du sang et du pillage. Tout le pays s'insurgea à l'exemple de la Schumadia, chaque canton se choisit pour chef le plus brave et le plus considéré de ses weyvodes; ceux-ci, réunis en conseil de guerre, donnèrent à Kara-George le titre de généralissime. Ce titre lui conférait peu d'attributions; mais le génie, dans les temps de troubles, donne bien vite à un homme audacieux la souveraineté de fait. Le danger ne marchande jamais avec le courage. L'obéissance est l'instinct des peuples envers l'audace et le talent.

George Petrowistsch, surnommé Kara ou Zrin, c'est-à-dire George le Noir, était né vers 1765, dans un village du district de Kragusewatz; son père

était un simple paysan laboureur et pasteur, nommé Pétroni. Une autre tradition fait naître Kara-George en France, mais elle n'a rien de vraisemblable. Pétroni emmena son fils, encore enfant, dans les montagnes de Topoli. L'insurrection de 1787, que l'Autriche devait appuyer, ayant eu un succès funeste, les insurgés, poursuivis par les Turcs et les Bosniaques, furent obligés de prendre la fuite. Pétroni et George, son fils, qui avaient déjà vaillamment combattu, rassemblèrent leurs troupeaux, leur seule richesse, et se dirigèrent vers la Save; ils touchaient déjà à cette rivière, et allaient trouver leur salut sur le territoire autrichien, quand le père de Kara-George, vieillard affaibli par les années, et plus enraciné que son fils dans le sol de la patrie, se retourna, regarda les montagnes où il laissait toutes les traces de sa vie, sentit son cœur se fendre à l'idée de les quitter à jamais pour passer chez un peuple inconnu, et, s'asseyant sur la terre, conjura son fils de se soumettre, plutôt que de passer en Allemagne. Je regrette de ne pouvoir rendre de mémoire les touchantes et pittoresques supplications du vieillard, telles qu'elles sont chantées dans les strophes populaires de la Servie. C'est une de ces scènes où les sentiments de la nature, si vivement éprouvés et si naïvement exprimés par le génie d'un peuple enfant, surpassent tout ce que l'invention des peuples lettrés peut emprunter à l'art. La Bible et Homère ont seuls de ces pages.

Cependant Kara-George, attendri d'abord par

les regrets et les prières de son père, avait fait rebrousser chemin à ses serviteurs et à ses troupeaux; dévoué à ce devoir rigoureux d'obéissance filiale, seconde religion des Orientaux, il courbait la tête sous la voix de son père, et allait reprendre tristement la route de l'esclavage, pour que les os de Pétroni ne fussent pas privés de la terre servienne, quand la voix et les coups de fusil des Bosniaques lui annoncèrent l'approche de leurs ennemis et le supplice inévitable que leur vengeance allait savourer. Mon père, dit-il, décidez-vous, nous n'avons plus qu'un instant : levez-vous, jetez-vous dans le fleuve; mon bras vous soutiendra, mon corps vous couvrira contre les balles des Osmanlis; vous vivrez, vous attendrez de meilleurs jours sur le territoire d'un peuple ami. Mais l'inflexible vieillard, que son fils s'efforçait en vain d'emporter, résistait à tous ses efforts et voulait mourir sur le sol de la patrie. Kara-George, désespéré et ne voulant pas que le corps de son père tombât entre les mains des Turcs, se mit à genoux, demanda la bénédiction du vieillard, le tua d'un coup de pistolet, le précipita dans la Save, et, se jetant dans le fleuve, passa lui-même à la nage sur le territoire autrichien.

Peu de temps après, il rentra en Servie comme sergent-major d'un corps franc. Mécontent de n'avoir pas été compris dans une distribution de médailles d'honneur, il quitta ce corps et se jeta, comme heiduk, dans les montagnes; s'étant réconcilié avec son chef, il l'accompagna en Autriche

quand la paix fut conclue, et obtint une place de garde-forestier dans le monastère de Krushedal. Bientôt, las de ce genre d'existence, il rentra en Servie sous le gouvernement de Hadgi-Mustapha. Il redevint pasteur; mais il reprit les armes toutes les fois qu'une émotion nouvelle souleva une partie du pays.

Kara-George était d'une haute stature, d'une constitution robuste, d'une figure noble et ouverte. Silencieux et pensif quand il n'était animé ni par le vin, ni par le bruit des coups de fusil, ni par la contradiction dans les conseils, on le voyait souvent rester une journée entière sans proférer une parole.

Presque tous les hommes qui ont fait ou qui sont destinés à faire de grandes choses sont avares de paroles. Leur entretien est avec eux-mêmes plus qu'avec les autres; ils se nourrissent avec leurs propres pensées, et c'est dans ces entretiens intimes qu'ils puisent cette énergie d'intelligence et d'action qui constitue les hommes forts : Napoléon ne devint causeur que quand son sort fut accompli, et que sa fortune fut à son déclin. Inflexible défenseur de la justice et de l'ordre, Kara-George fit pendre son propre frère qui avait attenté à l'honneur d'une jeune fille.

Ce fut en janvier 1806 que plusieurs armées pénétrèrent à la fois en Servie. Békir, pacha de Bosnie, et Ibrahim, pacha de Scutari, reçurent de la Porte l'ordre d'y porter toutes leurs forces. Békir y

envoya deux corps d'environ quarante mille hommes. Ibrahim s'avança du côté de Nissa à la tête d'une armée formidable. Kara-George, avec des forces très-inférieures en nombre, mais animées d'un invincible patriotisme, pleines de confiance dans leurs chefs, et protégées par les forêts qui couvraient leurs mouvements, repoussa toutes les attaques partielles de Békir et d'Ibrahim. Après avoir culbuté Hadgi-Bey, près de Petzka, il marcha sur l'armée principale, qui se retirait sur Schabaz, le 8 août 1806. Kulmi et le vieux Méhémet furent tués. Les débris de leur armée se sauvèrent à Schabaz. Les Bosniaques qui voulurent repasser la Drina furent faits prisonniers. Kara-George, qui n'avait avec lui que sept mille hommes d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie, se porte rapidement sur Ibrahim-Pacha qui assiégeait Daligrad, ville servienne, défendue par un autre chef nommé Pierre Dobrinyas. A son approche, Ibrahim demanda à entrer en pourparler. Des conférences eurent lieu à Smederewo ; il s'ensuivit une pacification momentanée de la Servie, à des conditions favorables au pays. Ce ne fut qu'un de ces entr'actes qui laissent respirer l'insurrection, et accoutument insensiblement les nations à cette demi-indépendance qui se change bientôt en impatience de liberté. Peu de temps après, Kara-George, qui n'avait pas licencié ses troupes parce que les décisions du Muphti n'avaient pas ratifié les conditions de Smederewo, marcha sur Bel-

grade, capitale de la Servie, ville forte sur le Danube, avec une citadelle et une garnison turque; il s'en empara. Guseharez-Ali, qui commandait la ville, obtint de Kara-George la permission de se rendre à Widin, en descendant le Danube. Soliman-Pacha resta dans la citadelle; mais au commencement de 1807, s'étant mis en marche avec deux cents janissaires qui lui restaient pour rejoindre les Turcs, il fut massacré avec eux par l'escorte même que Kara-George lui avait donnée pour protéger sa retraite. On n'accusa pas Kara-George de cette barbarie. Elle fut l'effet de la vengeance des Serviens contre la race des janissaires, dont la domination féroce les avait accoutumés à de pareilles exécutions.

Ces succès de la guerre de l'indépendance valurent à la Servie sa constitution toute municipale. Les chefs mililaires, nommés weyvodes, s'étaient substitués partout aux pouvoirs civils. Ces weyvodes étaient soutenus par une cavalerie formée de jeunes gens des plus riches familles, qui ne recevaient pas de solde, mais vivaient aux frais des weyvodes, et partageaient avec eux le butin. Quelques-uns des weyvodes avaient autour d'eux jusqu'à cinquante de ces jeunes cavaliers. Les plus marquants de ces chefs étaient alors Jacob Nenadowitsch, Milenko, Dobrinyas, Ressava, et au-dessus de tous Kara-George.

Un sénat, composé de douze membres élus par chacun des douze districts, devait présider aux in-

térêts généraux de cette espèce de fédération armée, et servir de contre-poids à ces pouvoirs usurpés. Ce sénat se montra digne de ses fonctions. Il régularisa les finances, régla l'impôt, consacra la dîme à la solde des troupes, et s'occupa de l'enseignement du peuple avec un zèle et une intelligence qui indiquaient dès lors un profond instinct de civilisation. Ils substituèrent à l'enseignement routinier des cloîtres et des couvents, des écoles populaires dans chaque ville chef-lieu des districts. Malheureusement ces sénateurs, au lieu de tenir leur mandat du pays tout entier, ne représentaient que les weyvodes, et étaient par conséquent soumis à leur seule influence.

Un autre corps politique délibérant, composé de weyvodes et des hospodars eux-mêmes, retenait les affaires les plus importantes, et la souveraineté disputée se partageait entre ce corps et Kara-George. Tous les ans, vers Noël, les weyvodes qui le composaient, se réunissaient à Belgrade, et y traitaient sous les yeux de ce chef, et au milieu des intrigues qui les enveloppaient, de la paix, de la guerre, de la forme du gouvernement, de la quotité de l'impôt. Ils y rendaient leurs comptes, et faisaient des règlements pour l'administration et la justice. L'existence et les prétentions de ce corps aristocratique furent un obstacle à l'affranchissement complet et au développement plus rapide des destinées de la Servie. L'unité est la condition vitale d'un peuple armé en présence de ses enne-

mis; l'indépendance veut un despote pour s'établir; la liberté civile veut des corps délibérants. Si les Serviens eussent été mieux inspirés alors, ils auraient élevé Kara-George au-dessus de tous ses rivaux, et concentré les pouvoirs dans la même main. Les hospodars sentaient bien qu'un chef unique était nécessaire; mais chacun d'eux désirait que ce chef fût faible pour avoir l'espérance de le dominer. Les choix des sénateurs se ressentirent de cette pensée secrète. Ils espérèrent que ce corps leur servirait contre George. George espérait qu'il lui servirait contre les hospodars. Les guerres sourdes commencèrent entre les libérateurs de la Servie.

Le plus éloquent des sénateurs, Mladen Milowanowitsch, avait conquis, par l'influence de sa parole, la discussion principale des affaires dans le sénat. Enrichi par le pillage de Belgrade, et maître du commerce extérieur par les douanes du Danube, dont il avait pris la ferme, il faisait ombrage à Kara-George et à ses partisans. Le sénat, remué par eux, se souleva contre Milowanowitsch, qui se retira, plein de pensées de vengeance, à Doligrad. Il dénonça secrètement à George les sourdes intrigues de la Russie et des Grecs contre lui. Kara-George le crut, le rappela à Belgrade, résolut la guerre contre les Bosniaques, et ouvrit la campagne de 1809, en entrant en Bosnie.

Le même chant national slave, qui célèbre le commencement de l'insurrection, prédit des mal-

heurs pour le jour où l'on tentera de passer la Drina et d'envahir la Bosnie. La prédiction du poëte fut l'oracle de la Providence. Cette campagne fut une série de fautes, de désastres et de ruines. Kara-George, assisté d'un corps russe, combattit en vain avec son héroïsme habituel. Ses soldats, découragés, faiblirent. Battu par les Turcs à Komenitza, il vint protéger Tagodina et la rive gauche de la Morawa, et ne dut même qu'à une importante diversion des Russes la conservation de cette partie du territoire.

Les revers accrurent la jalouse inimitié des weyvodes contre lui. On osa attenter à son pouvoir, le jour où ce pouvoir ne fut plus défendu par le prestige de la victoire. Jacob Nenadowitsch fut le premier qui ébranla sa fortune. Il parut au sénat le 1er janvier 1810, à la tête de six cents jeunes gens à cheval sous ses ordres, et fut nommé président du sénat. L'influence de la Russie maintint seule pendant quelque temps l'autorité ébranlée de Kara-George. Il s'avança contre Curchid, pacha de Nissa, qui n'avait pas moins de trente mille hommes. La plaine de Warwarin fut le théâtre d'une bataille sanglante, où trois mille Serviens, animés par la voix et par l'exemple de leur général, refoulèrent cette masse de Turcs, les forcèrent à se retrancher, et bientôt à rentrer dans Nissa. Kara-George se porta aussitôt vers Lonitza, dont quarante mille ottomans faisaient le siége. La ville, qui résistait depuis douze jours à une formidable artillerie,

allait tomber au pouvoir des assiégeants, quand l'apparition de Kara-George et la bravoure de ses Serviens força l'armée turque à repasser la Drina. Ce fut l'apogée de la gloire de Kara-George. Grâce à lui, la Servie, entièrement délivrée, étendait ses frontières depuis l'île de Poretsch sur le Danube jusqu'au confluent de ce fleuve et de la rivière Timok. Mais la paix, toujours plus funeste aux libérateurs de leur patrie que la guerre, vit fermenter de nouvelles intrigues et de nouvelles dissensions entre des chefs que le péril commun réunissait. Les hospodars voulurent diminuer l'autorité de Kara-George, pour le déposséder entièrement plus tard. Ce complot lui fut révélé à temps. Il profita de cette tentative, réprimée avec énergie, pour opérer en sa faveur une réaction définitive à la diète de 1811. Il porta une atteinte mortelle à l'influence des hospodars et des weyvodes, en subdivisant les districts et en multipliant les chefs, qui, trop faibles pour agir seuls, devinrent dès lors des instruments faciles à manier, et qui, jaloux d'ailleurs de l'ancienne supériorité des weyvodes, s'appuyèrent contre eux sur l'autorité du chef suprême, et attachèrent leur fortune à la sienne. Les attributions du sénat furent altérées. Ce corps, au lieu de concentrer tous les pouvoirs, fut partagé en deux assemblées, dont l'une, composée des membres les moins influents, devint une espèce de magistrature judiciaire, et dont l'autre eut les fonctions administratives et devint une sorte de ministère

de Kara-George. On ne peut s'empêcher d'admirer dans ce grand homme un instinct politique aussi habile que son coup d'œil guerrier était sûr et vaste. En appelant et en retenant ainsi auprès de lui, par des fonctions lucratives et honorables, ses amis et ses ennemis mêmes, il les séparait des populations trop accoutumées à leur obéir, et ruinait leur oligarchie séditieuse. Une loi prononça le bannissement contre tout Servien qui résisterait à cette constitution des pouvoirs. Dobrinyas et Milenko la subirent, et se réfugièrent en Russie. Nenadowitsch se rallia au parti de George, par suite du mariage de sa fille avec un des partisans les plus puissants du dictateur, Mladen.

Le sultan proposa à Kara-George de le reconnaître comme hospodar de Servie, sous la garantie de la Russie. Les Turcs devaient conserver les forteresses et les armes des Serviens. Des négociations compliquées traînèrent sans résultat jusqu'en 1813, où Kara-George, n'ayant pu s'entendre avec la Porte, rappela aux armes ses compatriotes. Vous avez, leur dit-il, vaincu vos ennemis pendant neuf ans avec moi, vous avez combattu sans armes et sans places de guerre ; vous avez maintenant des villes, des remparts, des fleuves entre les Turcs et vous ; cent cinquante pièces de canon, sept forteresses, quarante portes fortifiées, et vos forêts, inexpugnable asile de votre liberté ; les Russes vont marcher à votre aide : pouvez-vous hésiter ?

Cependant les Turcs, commandés par le capitan-

pacha de Widin, se mettaient en mouvement. Le grand vizir, profitant de la victoire des Français à Lutzen, pressait les pachas de terminer d'un coup cette longue lutte si humiliante pour la Porte. Dix-huit mille Turcs s'avançaient contre Weliko, qu'ils assiégeaient dans Negotin. Weliko, atteint d'un boulet de canon, restait sur la place. Son armée débandée se sauvait par les marais jusqu'à l'île de Poretsch. Au sud, Curchid-Pacha, à la tête d'une nombreuse armée, chassait devant lui Mladen et Sima, deux généraux serviens, et venait camper jusque sous les murs de Schabaz. Jamais la Servie n'avait été réduite à de pareilles extrémités. L'enthousiasme de l'indépendance semblait étouffé sous tant de revers, et peut-être aussi sous trois années de paix et de dissensions intestines. Sa nationalité et sa gloire s'éclipsèrent à la fois; et Kara-George lui-même, manquant à sa fortune et à sa patrie, soit qu'il prévît une catastrophe inévitable et voulût se conserver pour de meilleurs jours, soit qu'il fût au bout de son héroïsme, et désirât sauver sa vie et ses trésors, passa sur le territoire autrichien avec son secrétaire Jainki et trois de ses confidents. Ainsi s'éclipsa à jamais ce héros de la Servie, pour aller mourir dans une citadelle autrichienne, au lieu de trouver parmi les siens et sur le sol de cette patrie qu'il avait réveillée le premier, une mort qui l'eût immortalisé! En apprenant sa fuite, l'armée se débanda, et Smederewo et Belgrade retombèrent au pouvoir des Turcs. La Servie devint un

pachalik, et Soliman, son vainqueur, devint son maître et son pacha. Les sénateurs s'étaient enfuis : un seul homme, presque enfant, le weyvode Milosch Obrenowitsch, resta fidèle à la cause désespérée de l'indépendance. Il souleva les districts du sud, et voulut occuper Osehiza. Mais, abandonné par ses troupes, il fut contraint d'accepter les propositions des Turcs. Soliman, à qui il fut présenté, l'accueillit avec distinction. Les Sérviens désarmés furent employés à élever, de leurs propres mains, les fortifications qui devaient surveiller le pays. La tyrannie des spahis dépossédés se vengea, par une oppression plus insolente, de neuf ans d'exil, où la bravoure des Serviens les avait relégués. Cependant le caractère national se retrempait dans cette dure et honteuse servitude. Le feu de l'insurrection couvait. Milosch, qui observait d'un œil attentif le moment favorable, et qui ne le croyait pas venu, réprimait énergiquement lui-même les tentatives prématurées de ses amis. La barbare déloyauté du kihaia de Soliman-Pacha fut plus puissante enfin sur lui que les conseils de la prudence. Milosch avait obtenu une amnistie pour les insurgés de Iagodina; au lieu de tenir leur parole, les Turcs firent venir les chefs de cette insurrection à Belgrade, en firent fusiller cent cinquante, et en empalèrent trente-six. Milosch, qui était lui-même à Belgrade, eut la douleur de voir le supplice de ses compatriotes. Leur sang se leva contre lui, et cria dans son cœur. Les Turcs s'aperçurent de sa rage,

ils craignirent sa vengeance et le firent prisonnier; mais il s'échappa à peine arrêté, franchit les remparts, se réfugia dans les montagnes de Ruduik, y rallia ses partisans, et l'insurrection se répandit, comme le feu, dans toutes les forêts de la Servie.

Milosch était né en 1780; sa mère, Wischnia, s'était mariée deux fois. Son premier mari se nommait Obren; elle en eut un fils nommé Milan. Son second mari s'appelait Tescho; elle en eut plusieurs enfants. L'un de ces enfants fut Milosch. Ses parents n'ayant aucune fortune, il fut obligé d'abord de conduire les troupeaux de bœufs que les riches marchands du pays envoyaient aux marchés de la Dalmatie. Il entra ensuite au service de Milan, son frère maternel, qui faisait le commerce de bétail. Les deux frères s'aimaient si tendrement, que Milosch prit aussi le nom d'Obrenowitsch, qui était celui du père de Milan; le commerce des deux frères prospéra. Riches et influents déjà à l'époque de la première insurrection, ils y prirent part, chacun selon la nature de son caractère. Milan, paisible et doux, restait à la maison et pourvoyait à l'administration du district. Milosch, remuant et intrépide, combattait sous Kara-George.

Lorsque Kara-George changea la constitution du pays, Milan ayant pris parti contre lui dans le sénat, fut fusillé par ses ordres. Milosch dut en partie sa fortune et sa gloire actuelle à cette mort de son frère. La vengeance le jeta dans les rangs des mécontents. Il ne suivit pas les chefs qui s'enfuirent

en 1813. Les regards se portèrent alors naturellement sur le seul qui fût resté dans le pays.

Le dimanche des Rameaux 1815, Milosch, fugitif de Belgrade, entre dans l'église de Takowo, où un peuple nombreux était assemblé. Il harangue ce peuple avec cette éloquence naturelle que possède le Slave, et avec cette toute-puissance d'un sentiment désespéré partagé d'avance par ceux qui l'écoutent. Les hostilités commencèrent; Milosch, à la tête de quelques jeunes cavaliers de son district et de mille hommes des montagnes, enlève une porte aux spahis et leur prend deux pièces de canon. Au bruit de ce succès, les émigrés rentrent, les fugitifs sortent des forêts, les heiduks descendent des montagnes. On attaque le kihaia du pacha, qui, à la tête de dix mille Turcs, était venu imprudemment camper dans les plaines de la Morawa. Le kihaia est tué dans le combat; sa mort porte la terreur dans son camp : les Turcs fuient vers Sienitza. Là, une nouvelle bataille est livrée ; Milosch remporte la victoire ; le butin, les femmes, l'artillerie du kihaia tombent au pouvoir des Serviens. Ali-Pacha sort de Belgrade avec ce qui lui reste de troupes et marche au-devant de Milosch ; il est défait, et se retire à Kiupra à la faveur d'une escorte donnée par le vainqueur. Adem-Pacha capitule aussi honteusement, se renferme dans Novibazar et reçoit les présents de Milosch. Le pacha de Bosnie descend de ses montagnes avec une armée fraîche et nombreuse ; il envoie Ali-Pacha, un de ses

lieutenants, combattre Milosch dans le Matschwai; Ali-Pacha est fait prisonnier, et renvoyé comblé de présents au grand vizir. Les Serviens se montraient dignes déjà, par leur générosité, de cette civilisation au nom de laquelle ils combattaient, et Milosch traitait d'avance ses ennemis comme des amis futurs; il sentait que l'indépendance complète n'était pas encore venue pour sa patrie, et lui ménageait des traités, au lieu de la déshonorer par des massacres. Sur la frontière de la Morawa, Maraschli Ali-Pacha s'avançait à son tour; la division régnait heureusement entre ce général et Curchid-Pacha, l'ancien grand vizir et pacha de Bosnie; ils ne concertaient pas leurs plans, et chacun d'eux désirait secrètement les revers de l'autre pour se ménager à lui seul l'honneur de la victoire; tous deux voulaient négocier, et briguaient l'honneur de terminer la guerre. Milosch, informé de ces intrigues, sut en profiter; il osa se rendre de sa personne auprès du grand vizir, au milieu du camp des Turcs; il eut une entrevue avec Curchid; on ne put s'entendre : Milosch voulait que la Servie conservât ses armes; le pacha acceptait toutes les conditions, excepté celle-là, qui rendait toutes les autres incertaines. Milosch, irrité, se lève pour remonter à cheval; Curchid ordonne qu'on l'arrête : les janissaires se jettent sur lui; mais Ali-Pacha, ce lieutenant de Curchid que Milosch avait vaincu et renvoyé avec des présents au vizir, s'interpose courageusement entre les spahis

et Milosch ; il représente à Curchid que Milosch est venu au camp sur la foi de sa parole, qu'il s'est engagé par serment à l'en faire sortir sain et sauf, qu'il mourra plutôt que de souffrir qu'on porte atteinte à la liberté de l'homme auquel il a dû la vie. La fermeté d'Ali-Pacha impose au vizir et à ses soldats; il reconduit Milosch hors du camp. Milosch, lui dit-il, en le quittant, puissiez-vous désormais ne vous fier à personne, pas même à vous ! Nous avons été amis; nous nous séparons aujourd'hui, et pour toujours. Milosch s'éloigna ; des négociations ouvertes avec Maraschli Ali-Pacha furent plus heureuses : les armes furent accordées. Des députés serviens allèrent à Constantinople, et revinrent au bout d'un mois, porteurs d'un firman de paix, conçu en ces termes : — « De même que Dieu a confié ses sujets » au sultan, de même le sultan les confie à son » pacha. » Le pacha rentra dans Belgrade, et les chefs serviens vinrent faire leur soumission par l'entremise de Milosch. Les forteresses restaient entre les mains des Turcs; les Serviens s'imposaient eux-mêmes; l'administration était partagée entre les deux partis; un sénat national se rendait à Belgrade auprès du pacha ; Ali, aimé des Serviens, remplaçait à Belgrade Soliman-Pacha, leur ennemi, qui fut rappelé par le Grand Seigneur. Un tel état de choses ne pouvait durer; les collisions étaient inévitables. Milosch, toujours chef de sa nation, demeurait à Belgrade auprès d'Ali-Pacha comme une sentinelle vigilante, toujours prête à

donner à son peuple le signal de la résistance ou de l'attaque.

Ali chercha à obtenir par l'adresse le désarmement qu'il n'avait pu obtenir par la force : il s'adressa à Milosch, en le conjurant d'obtenir les armes du peuple. Il répondit que lui et ses amis étaient prêts à déposer leurs armes, mais qu'il lui était impossible de les arracher aux paysans. Le pacha, indigné, suscita contre lui le président de la chancellerie servienne, Moler, et le métropolitain Nikschwitz ; mais les gardes de Milosch s'emparèrent de ces deux conspirateurs en plein conseil, et forcèrent le pacha lui-même, en vertu de son pouvoir exécutif, à les mettre à mort. L'audace des Serviens s'accrut par cette faiblesse du pacha ; Milosch sortit de Belgrade, et, pour échapper aux pièges de tout genre dont les Turcs et ses rivaux parmi les Serviens l'environnaient, se renferma dans le village fortifié de Topschidor, à une demi-lieue de Belgrade. En 1821, une tentative nouvelle eut lieu contre l'autorité et la vie de Milosch. Les deux veyvodes qui l'avaient dirigée furent exécutés. On soupçonna le pacha d'en avoir été l'instigateur, et l'animosité s'accrut entre les deux nations. Cependant les révoltes de l'Albanie et la guerre de l'indépendance de la Grèce occupaient et énervaient les Turcs. Les circonstances étaient favorables à la concentration du pouvoir national en Servie. Les peuples ne conquièrent jamais leur liberté qu'en se personnifiant dans un chef militaire ; l'intérêt

et la reconnaissance leur font naturellement consacrer l'hérédité du pouvoir dans celui qui a su le créer et le défendre. La monarchie est l'instinct des nations qui naissent : c'est un tuteur qu'elles donnent à leur indépendance encore attaquée. Cet instinct était plus fort en Servie où les formes républicaines étaient inconnues. Milosch le partageait et devait en profiter. Il étendit son autorité, et rétablit à peu près la constitution de Kara-George. Il jeta, entre le peuple et lui, l'aristocratie des knevens, chargés de l'administration du pays. Chaque kneven a son knev ou province, et la plupart des districts ont leur obar-kneven. Milosch les nomme, fixe à son gré leur territoire et leurs attributions. Pour éviter tout prétexte aux exactions de ces knevens, ils reçoivent une solde du trésor public. Des tribunaux de première instance sont établis dans les villes et dans les villages. Un tribunal supérieur siége à Kraguzewatz. Milosch les nomme. La coutume sert de loi jusqu'à la rédaction du code que l'on prépare. Le droit de prononcer la peine de mort est réservé au chef suprême du gouvernement. Le léger subside payé par la Servie à la Porte, reste de rançon qui n'est plus qu'un souvenir de leur ancienne dépendance, passe par les mains du chef suprême, qui le délivre au pacha. Le pacha, vaine ombre d'une autorité qui n'existe plus, n'est qu'une sentinelle perdue de la Porte, pour observer le Danube et donner des ordres aux Turcs qui y occupent des forteresses. En

cas de guerre de la Turquie contre l'Autriche, les Serviens doivent fournir un contingent de quarante mille hommes. Le clergé, dont l'influence pouvait balancer celle de Milosch, a perdu toute prépondérance en perdant l'administration de la justice, remise à des tribunaux civils. Les popes et les moines sont soumis, comme le reste du peuple, à des châtiments corporels; ils payent les taxes communes. Les biens des évêques sont remplacés par un traitement fixe de l'État. Tout pouvoir est ainsi concentré entre les mains du chef suprême. La civilisation de la Servie ressemble à la discipline régulière d'un vaste camp, où une seule volonté est l'âme d'une multitude d'hommes, quelles que soient leurs fonctions et leurs grades. En présence des Turcs, cette attitude est nécessaire. Le peuple est toujours debout et armé. Le chef doit être un soldat absolu. Cet état de demi-indépendance de la Servie est encore contesté par les Turcs. Le traité d'Akerman n'a rien résolu en 1827. Une diète eut lieu à Kraguzewatz; on devait y prendre connaissance du traité d'Akerman. Milosch se leva et dit :

« Je sais qu'il s'est trouvé des gens mécontents
» du châtiment infligé par mes ordres à quelques
» perturbateurs. On m'a accusé d'être trop sévère
» et trop avide de pouvoir, tandis que je n'ai d'au-
» tre but que de maintenir la paix et l'obéissance
» qui sont exigées avant tout par les deux cours
» impériales. On m'impute aussi à crime les im-

» pôts que le peuple paye, sans songer combien
» coûte la liberté que nous avons conquise, et
» combien l'esclavage coûte plus cher encore! Un
» homme faible succomberait aux difficultés de ma
» situation. Ce n'est qu'en m'armant pour votre
» salut d'une infaillible justice, que je puis rem-
» plir les devoirs que j'ai contractés vis-à-vis du
» peuple, des empereurs, de ma conscience et de
» Dieu lui-même. »

Après ce discours, la diète rédigea un acte qui fut présenté à Milosch, et envoyé à la Porte, acte par lequel les Serviens, par l'organe de leurs chefs, juraient obéissance éternelle à Son Altesse le prince Milosch Obrenowitsch et à ses descendants. La Servie avait payé sa dette à Milosch. Il paye maintenant la sienne à la Servie; il donne à sa patrie des lois simples comme les mœurs, mais des lois imprégnées des lumières de l'Europe. Il envoie, comme autrefois les législateurs des peuples nouveaux, de jeunes Serviens voyager dans les grandes capitales de l'Europe, et recueillir des renseignements sur la législation et l'administration, pour les approprier à la Servie. Quelques étrangers font partie de sa cour et lui servent d'intermédiaires avec les langues et les arts des nations voisines. La population, pacifiée et rendue aux travaux de l'agriculture et du commerce, comprend le prix de la liberté qu'elle a conquise, et grandit en nombre, en activité, en vertus publiques. La religion, seule civilisation des peuples qui n'en ont pas dans leurs lois,

a perdu de ses abus, sans rien perdre de son heureuse influence ; l'éducation populaire est le principal objet des soins du gouvernement. Le peuple se prête, avec un instinct fanatique, à cet effort de Milosch pour le rendre digne d'une forme de gouvernement plus avancée : on dirait qu'il comprend que les peuples éclairés ont seuls la faculté de devenir des peuples libres, et qu'il a hâte d'arriver à ce terme. Les pouvoirs municipaux, jetés dans les districts comme un germe de liberté, l'y préparent. Quelques exilés, bannis par les Turcs après la fuite de Kara-George, ou bannis par Milosch pour avoir conspiré avec les Turcs contre lui, sont encore privés de leur patrie ; mais chaque jour, en consolidant l'ordre et en confondant les opinions dans un patriotisme unanime, amène le moment où ils pourront rentrer, et reconnaître l'heureuse influence du héros qu'ils ont combattu.

Dix mille Turcs occupent encore aujourd'hui les forteresses. Le prince les en chasserait aisément ; tout le pays se lèverait à sa voix. Mais la présence des Turcs dans ces forteresses et leur co-souveraineté nominale n'ayant plus aucune influence fâcheuse sur la Servie, et pouvant au contraire la préserver des agitations intérieures et des intrigues du dehors, qui surgiraient inévitablement si elle était complétement détachée de l'empire ottoman, le prince, par une politique habile, préfère cet état de choses à une guerre nouvelle et prématurée. Le peuple lui sait gré de cette paix qui lui

permet tous les développements de civilisation intérieure. Il ne craint rien pour son indépendance réelle. Tous les habitants sont armés et occupent l'intérieur du pays, les villes et les villages. Le pacha réside à Belgrade; Milosch, quelquefois à Belgrade, quelquefois dans son château à un mille de cette ville, plus souvent à Kraguzewatz. Là, il est isolé des Turcs, et occupe le point le plus central de la Servie. La nature du pays et son attitude guerrière le mettent d'ailleurs à l'abri de toute surprise.

Le prince Milosch est âgé de quarante-neuf ans. Il a deux fils dont l'aîné a douze ans.

Les destinées futures de l'empire ottoman décideront de l'avenir de cette famille et de ce peuple; mais la nature semble l'appeler à une puissante participation aux grands événements qui se préparent dans la Turquie d'Europe, comme dans l'empire d'Asie. Les chants populaires que le prince fait répandre parmi le peuple, lui font entrevoir, dans un prochain avenir, la gloire et la force de la Servie, et de son ancien roi héroïque Étienne Duschan. Les exploits aventureux de ses heiduks passent de bouche en bouche, et font rêver aux Serviens la résurrection d'une nation slave dont il a conservé le germe, la langue, les mœurs et les vertus primitives, dans les forêts de la Schumadia.

Le voyageur ne peut, comme moi, s'empêcher de saluer ce rêve d'un vœu et d'une espérance; il ne peut quitter, sans regrets et sans bénédictions,

ces immenses forêts vierges, ces montagnes, ces plaines, ces fleuves, qui semblent sortir des mains du Créateur, et mêler la luxuriante jeunesse de la terre à la jeunesse d'un peuple, quand il voit ces maisons neuves des Serviens sortir des bois, s'élever au bord des torrents, s'étendre en longues lisières jaunes au fond des vallées; quand il entend de loin le bruit des scieries et des moulins, le son des cloches, nouvellement baptisées dans le sang des défenseurs de la patrie, et le chant paisible ou martial des jeunes hommes et des jeunes filles, rentrant du travail des champs; quand il voit ces longues files d'enfants sortir des écoles ou des églises de bois dont les toits ne sont pas encore achevés, l'accent de la liberté, de la joie, de l'espérance, dans toutes les bouches, la jeunesse et l'élan sur toutes les physionomies; quand il réfléchit aux immenses avantages physiques que cette terre assure à ses habitants; au soleil tempéré qui l'éclaire, à ces montagnes qui l'ombragent et la protégent comme des forteresses de la nature; à ce beau fleuve du Danube qui se recourbe pour l'enceindre, pour porter ses produits au nord et à l'orient; enfin à cette mer Adriatique qui lui donnerait bientôt des ports et une marine, et la rapprocherait ainsi de l'Italie; quand le voyageur se souvient de plus qu'il n'a reçu, en traversant ce peuple, que des marques de bienveillance et des saluts d'amitié; qu'aucune cabane ne lui a demandé le prix de son hospitalité; qu'il a été accueilli partout comme un

frère, consulté comme un sage, interrogé comme un oracle, et que ses paroles, recueillies par l'avide curiosité des popes ou des knevens, resteront, comme un germe de civilisation, dans les villages où il a passé; il ne peut s'empêcher de regarder, pour la dernière fois, avec amour, les falaises boisées et les mosquées en ruines, aux dômes percés à jour, dont le large Danube le sépare, et de se dire, en les perdant de vue : J'aimerais à combattre, avec ce peuple naissant, pour la liberté féconde! et de répéter ces strophes d'un des chants populaires que son drogman lui a traduits :

« Quand le soleil de la Servie brille dans les eaux » du Danube, le fleuve semble rouler des lames de » yatagans et les fusils resplendissants des Monté» négrins; c'est un fleuve d'acier qui défend la Ser» vie. Il est doux de s'asseoir au bord et de regar» der passer les armes brisées de nos ennemis.

» Quand le vent de l'Albanie descend des mon» tagnes et s'engouffre sous les forêts de la Schu» madia, il en sort des cris, comme de l'armée des » Turcs à la déroute de la Morawa; il est doux ce » murmure à l'oreille des Serviens affranchis! Mort » ou vivant, il est doux, après le combat, de re» poser au pied de ce chêne qui chante sa liberté » comme nous! »

RÉCIT DU SÉJOUR

DE

FATALLA SAYEGHIR

CHEZ LES ARABES ERRANTS DU GRAND DÉSERT,

RAPPORTÉ ET TRADUIT PAR LES SOINS

DE M. DE LAMARTINE.

AVANT-PROPOS.

Nous étions campés au milieu du désert qui s'étend de Tibériade à Nazareth. Nous causions des tribus arabes que nous avions rencontrées dans la journée, de leurs mœurs, de leurs rapports entre elles et avec les grands peuples qui les environnent. Nous cherchions à percer le mystère de leur origine, de leur destinée et de cette étonnante persévérance de l'esprit de races qui sépare ces peuplades de toutes les autres familles humaines et les tient, comme les Juifs, non pas en dehors de la civilisation, mais dans une civilisation à part, aussi inaltérable que le

granit. Plus j'ai voyagé, plus je me suis convaincu que les *races* sont le grand secret de l'histoire et des mœurs. L'homme n'est pas aussi éducable que le disent les philosophes. L'influence des gouvernements et des lois est bien loin d'agir aussi radicalement qu'on le pense sur les mœurs et les instincts d'un peuple; tandis que la constitution primitive, le sang de la race, agit toujours et se manifeste après des milliers d'années dans les formes physiques et dans les habitudes morales de la famille ou de la tribu. Le genre humain coule par fleuves et par ruisseaux dans le vaste océan de l'humanité ; mais il n'y mêle que bien lentement ses eaux, souvent jamais, et il ressort comme le Rhône du lac de Genève, avec le goût et la couleur de son onde. Il y a là un abîme de pensées et de méditations. Il y a aussi un grand secret pour les législateurs. Tout ce qu'ils font dans le sens de l'esprit des races réussit ; tout ce qu'ils tentent contre cette prédisposition naturelle échoue. La nature est plus forte qu'eux. Cette idée n'est pas celle des philosophes du temps; mais elle est évidente pour le voyageur ; et il y a plus de philosophie dans cent lieues de caravane que dans dix ans de lectures et de méditations. Je me sentais heureux ainsi errant à l'aventure, sans autre route que mon caprice, au milieu de déserts et de pays incon-

nus. Je disais à mes amis et à M. Mazolier, mon drogman, que si j'étais seul et sans affections de famille, je mènerais cette vie pendant des années et des années. J'aimerais à ne me jamais coucher où je me serais réveillé, à promener ma tente depuis les rivages d'Égypte jusqu'à ceux du golfe Persique ; à n'avoir pour but, le soir, que le soir même ; à parcourir du pied, de l'œil et du cœur, toutes ces terres inconnues, toutes ces races d'hommes si diverses de la mienne ; à contempler l'humanité, ce plus bel ouvrage de Dieu, sous toutes ses formes. Que faut-il pour cela? Quelques esclaves ou serviteurs fidèles, des armes, un peu d'or, deux ou trois tentes et des chameaux. Le ciel de ces contrées est presque toujours tiède et pur, la vie facile et peu chère, l'hospitalité certaine et pittoresque. Je préférerais cent fois des années ainsi écoulées sous des cieux différents, avec des hôtes et des amis toujours nouveaux, à la stérile et bruyante monotonie de la vie de nos capitales. Il y a certainement plus de peine à mener à Paris ou à Londres la vie d'un homme du monde, qu'à parcourir l'univers en voyageur. Le résultat des deux fatigues est cependant bien différent. Le voyageur meurt, ou revient avec un trésor de pensées et de sagesse. L'homme casanier de nos capitales vieillit sans connaître et sans voir, et meurt aussi en-

travé, aussi emmailloté d'idées fausses, que le jour où il est venu au monde. Je voudrais, disais-je à mon drogman, passer ces montagnes, descendre dans le grand désert de Syrie, aborder quelques-unes de ces grandes tribus inconnues qui le sillonnent, y recevoir l'hospitalité pendant des mois, passer à d'autres, étudier les ressemblances et les différences, les suivre des jardins de Damas aux bords de l'Euphrate, aux confins de la Perse, lever le voile qui couvre encore toute cette civilisation du désert, civilisation d'où la chevalerie nous est née, et où l'on doit la retrouver encore; mais le temps nous presse, nous ne verrons que les bords de cet océan dont personne n'a parcouru l'étendue. Nul voyageur n'a pénétré parmi ces tribus innombrables qui couvrent de leurs tentes et de leurs troupeaux les champs des patriarches : un seul homme l'a tenté, mais il n'est plus, et les notes qu'il avait pu recueillir pendant dix ans de séjour parmi ces peuples ont été perdues avec lui. Je voulais parler de M. de Lascaris : or, voici ce que c'est que M. de Lascaris :

Né en Piémont, d'une de ces familles grecques venues en Italie après la conquête de Constantinople, M. de Lascaris était chevalier de Malte lorsque Napoléon vint conquérir cette île. M. de Lascaris, très-jeune alors, le suivit en Égypte,

s'attacha à sa fortune, fut fasciné par son génie. Homme de génie lui-même, il comprit, un des premiers, les grandes destinées que la Providence réservait à un jeune homme trempé dans l'esprit de Plutarque, à une époque où tous les caractères étaient usés, brisés ou faussés. Il comprit plus : il comprit que le plus grand œuvre à accomplir par son héros n'était peut-être pas la restauration du pouvoir en Europe, œuvre que la réaction des esprits rendait nécessaire, et par conséquent facile; il pressentait que l'Asie offrait un plus vaste champ à l'ambition régénératrice d'un héros ; que là il y avait à conquérir, à fonder, à rénover par masses cent fois plus gigantesques ; que le despotisme, court en Europe, serait long et éternel en Asie ; que le grand homme qui y apporterait l'organisation et l'unité ferait bien plus qu'Alexandre, bien plus que Bonaparte n'a pu faire en France. Il paraît que le jeune guerrier d'Italie, dont l'imagination était lumineuse comme l'Orient, vague comme le désert, grande comme le monde, eut à ce sujet des conversations confidentielles avec M. de Lascaris, et lança un éclair de sa pensée vers cet horizon que lui ouvrait sa destinée. Ce ne fut qu'un éclair, et je m'en afflige ; il est évident que Bonaparte était l'homme de l'Orient et non l'homme de l'Europe. On rira en lisant ceci : cela paraî-

tra paradoxal pour tout le monde; mais demandez aux voyageurs. Bonaparte, dont on prétend faire aujourd'hui l'homme de la révolution française et de la liberté, n'a jamais rien compris à la liberté, et a fait avorter la révolution française. L'histoire le prouvera à toutes ses pages, quand elle aura été écrite sous d'autres inspirations que celles qui la dictent aujourd'hui. Il a été la réaction incarnée contre la liberté de l'Europe; réaction glorieuse, bruyante, éclatante, et voilà tout. Que voulez-vous pour preuve? Demandez ce qu'il reste aujourd'hui de Bonaparte dans le monde, si ce n'est une page de batailles et une page de restauration malhabile. Mais une pierre d'attente, un monument, un avenir, quelque chose qui vive après lui hormis son nom, rien qu'une immense mémoire. En Asie, il aurait remué des hommes par millions, et homme d'idées simples lui-même, il aurait, avec deux ou trois idées, élevé une civilisation monumentale qui durerait mille ans après lui. Mais l'erreur fut commise : Napoléon choisit l'Europe; seulement il voulut lancer un explorateur derrière lui, pour reconnaître ce qu'il y aurait à faire, et jalonner la route des Indes, si sa fortune devait la lui ouvrir. M. de Lascaris fut cet homme. Il partit avec des instructions secrètes de Napoléon, reçut des sommes nécessaires à son

entreprise, et vint s'établir à Alep pour s'y perfectionner dans la langue arabe. Homme de mérite, de talent et de lumière, il feignit une sorte de monomanie, pour se faire excuser son séjour en Syrie et ses relations obstinées avec tous les Arabes du désert qui arrivaient à Alep. Enfin, après quelques années de préparations, il tenta sa grande et périlleuse entreprise. Il parcourut avec des chances diverses, et sous des déguisements successifs, toutes les tribus de la Mésopotamie, de l'Euphrate, et revint à Alep, riche des connaissances qu'il avait acquises, et des relations politiques qu'il avait préparées pour Napoléon. Mais pendant qu'il accomplissait ainsi sa mission, la fortune renversait son héros, et il apprenait sa chute le jour même où il revenait lui rapporter le fruit de sept années de périls et de dévouement. Ce coup imprévu du sort fut mortel à M. de Lascaris. Il passa en Égypte, et mourut au Kaire, seul, inconnu, abandonné, laissant ses notes pour unique héritage. On dit que le consul anglais recueillit ces précieux documents qui pouvaient devenir si nuisibles à son gouvernement, et qu'ils furent détruits ou envoyés à Londres.

Quel dommage, disais-je à M. Mazolier, que le résultat de tant d'années et de tant de patience ait été perdu pour nous ! Il en reste quel-

que chose, me répondit-il; j'ai été lié à Latakié, ma patrie, avec un jeune Arabe qui a accompagné M. de Lascaris pendant tous ses voyages. Après sa mort, dénué de ressources, privé même des modiques appointements arriérés que lui avait promis M. de Lascaris, il est rentré pauvre et dépouillé chez sa mère. Il vit maintenant d'un petit emploi chez un négociant de Latakié. Là je l'ai connu, et il m'a parlé bien souvent d'un recueil de notes qu'il écrivait à l'instigation de son patron dans le cours de sa vie nomade. Pensez-vous, disais-je à M. Mazolier, que ce jeune homme consentît à me les vendre? Je le crois, reprit-il; je le crois d'autant plus, qu'il m'a souvent témoigné le désir de les offrir au gouvernement français. Mais rien n'est si facile que de nous en assurer; je vais écrire à Fatalla Sayeghir, c'est le nom du jeune Arabe. Le Tartare d'Ibrahim-Pacha lui remettra ma lettre, et nous aurons la réponse en rentrant à Saïde. Je vous charge, lui dis-je, de négocier cette affaire et de lui offrir deux mille piastres de son manuscrit.

Quelques mois se passèrent avant que la réponse de Fatalla Sayeghir me parvînt. Rentré à Bayruth, j'envoyai mon interprète négocier directement l'acquisition du manuscrit à Latakié. Les conditions acceptées et la somme payée, M. Mazolier me rapporta les notes arabes. Pen-

dant le cours de l'hiver, je les fis traduire, avec une peine infinie, en langue franque ; je les traduisis plus tard moi-même en français, et je pus faire jouir ainsi le public du fruit d'un voyage de dix ans, qu'aucun voyageur n'avait encore accompli. L'extrême difficulté de cette double traduction doit faire excuser le style de ces notes. Le style importe peu dans ces sortes d'ouvrages: les faits et les mœurs sont tout. J'ai la certitude que le premier traducteur n'a rien altéré; il a supprimé seulement quelques longueurs et des circonstances qui n'étaient que des répétitions oiseuses et qui n'éclaircissaient rien.

Si ce récit a de l'intérêt pour la science, la géographie et la politique, il me restera un vœu à former : c'est que le gouvernement français, que de si grands périls et de si longs exils étaient destinés à éclairer et à servir, témoigne une tardive reconnaissance au malheureux Fatalla Sayeghir, dont les services pourraient aujourd'hui lui être si utiles. Ce vœu, je le forme aussi pour le jeune et habile interprète, M. Mazolier, qui a traduit ces notes de l'arabe et qui m'a accompagné pendant mes voyages d'un an dans la Syrie, la Galilée et l'Arabie. Versé dans la connaissance de l'arabe, fils d'une mère arabe, neveu d'un des scheiks les plus puissants et les plus vénérés du Liban, ayant parcouru déjà

avec moi toutes ces contrées, familier avec les mœurs de toutes ces tribus, homme de courage, d'intelligence et de probité, dévoué de cœur à la France, ce jeune homme pourrait être de la plus grande utilité au gouvernement dans nos échelles de Syrie. La nationalité française ne finit pas à nos frontières : la patrie a des fils aussi sur des rivages dont elle connaît à peine le nom. M. Mazolier est un de ces fils. La France ne devrait pas l'oublier. Nul ne pourrait la servir mieux que lui dans des contrées où notre action civilisatrice, protectrice, politique même, doit inévitablement se faire bientôt sentir.

Voici le récit littéralement traduit de Fatalla Sayeghir.

RÉCIT

DE

FATALLA SAYEGHIR.

A l'âge de dix-huit ans, je partis d'Alep, ma patrie, avec un fonds de marchandises, pour aller m'établir en Chypre. Ayant été assez heureux la première année dans mes opérations commerciales, j'y pris goût et j'eus la fatale idée de faire pour Trieste, un chargement des productions de l'île. En peu de temps mes marchandises furent embarquées. Elles consistaient en coton, soie, vins, éponges et coloquintes. Le 18 mars 1809, mon bâtiment, commandé par le capitaine *Chefalinati,* mit à la voile. Déjà je calculais les avantages de ma spéculation, et me réjouissais à l'idée de gros bénéfices, lorsqu'au milieu de ces douces illusions me parvint la funeste nouvelle de la prise de mon navire par un vaisseau de guerre anglais qui l'avait conduit à Malte. Par suite d'une telle perte, forcé de déposer mon bilan, je dus me retirer du commerce; et, totalement ruiné, je quittai Chypre pour revenir à Alep.

Quelques jours après mon arrivée, je dînai chez un de mes amis, avec plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait un étranger fort mal vêtu, mais auquel cependant on témoignait beaucoup d'égards. Après le dîner on fit de la musique, et

cet étranger s'étant assis près de moi, m'adressa la parole avec affabilité. Nous parlâmes musique, et à la suite d'une conversation assez longue, je me levai pour aller demander son nom. J'appris qu'il s'appelait M. Lascaris de Vintimille, et qu'il était chevalier de Malte. Le lendemain, je le vis arriver chez moi, tenant en main un violon. « Mon » cher enfant, me dit-il en entrant, j'ai remarqué » hier combien vous aimiez la musique; je vous » considère déjà comme mon fils, et vous apporte » un violon que je vous prie d'accepter. » Je reçus avec grand plaisir cet instrument que je trouvai fort à mon goût, et lui en fis mes vifs remerciements. Après deux heures d'une conversation très-animée, pendant laquelle il m'avait beaucoup questionné sur toutes sortes de sujets, il se retira. Le lendemain il revint, et continua ainsi ses visites pendant quinze jours; ensuite il me proposa de lui donner des leçons d'arabe, d'une heure chaque jour, pour lesquelles il m'offrit cent piastres par mois. J'acceptai avec joie cette proposition avantageuse, et après six mois de leçons il commençait à parler et à lire l'arabe passablement. Un jour il me dit: « Mon cher fils (c'est ainsi qu'il m'appelait » toujours), je vois que vous avez un grand penchant pour le commerce; et, comme je désire » rester quelque temps avec vous, je veux vous » occuper d'une manière qui vous soit agréable. » Voici de l'argent; faites achat des marchandises » les plus estimées à Homs, à Hama et dans leurs

» environs. Nous irons faire le commerce dans » ces contrées les moins fréquentées par les mar- » chands; vous verrez que nous y ferons de bonnes » affaires. » Le désir de rester auprès de M. Lascaris, et la persuasion que cette entreprise nous serait avantageuse, me firent accepter sa proposition sans hésiter; et je commençai immédiatement, d'après une note qu'il me remit, à faire les achats, qui consistaient dans les articles suivants : toile rouge, ambre, coraux en chapelets, mouchoirs de coton, mouchoirs de soie noire et de couleur, appelés cafiés, chemises noires, épingles, aiguilles, peignes en buis et en os, bagues, mors de chevaux, bracelets de verre et différentes verroteries; nous y joignîmes des produits chimiques, des épices et des drogues. M. Lascaris paya ces divers articles onze mille piastres, ou deux mille tallaris.

Toutes les personnes d'Alep qui me voyaient acheter ces marchandises, me disaient que M. Lascaris était devenu fou. Effectivement, son costume et ses manières le faisaient passer pour tel. — Il portait une barbe longue et mal peignée, un turban blanc fort sale, une mauvaise robe ou *gombaz,* avec une veste par-dessus, une ceinture en cuir et des souliers rouges, sans bas. Lorsqu'on lui parlait, il feignait de ne pas comprendre ce qu'on lui disait. Il passait la plus grande partie de la journée au café, et mangeait au bazar, ce que ne font pas dans le pays les gens comme il faut. Cette manière d'être avait un but, comme je le sus plus tard; mais com-

qui ne le connaissaient pas lui croyaient l'esprit dérangé. Quant à moi, je le trouvais plein de sens et de sagesse, raisonnant bien sur tous les sujets, enfin un homme supérieur. Un jour, lorsque toutes nos marchandises furent emballées, il me fit appeler pour me demander ce qu'on disait de lui à Alep. « On dit, lui répondis-je, que vous êtes fou. — Et » qu'en pensez-vous vous-même? reprit-il. — Je » pense que vous êtes plein de sens et de savoir. » — J'espère avec le temps vous le prouver, dit-il; » mais pour cela il faut prendre l'engagement de » faire tout ce que je vous commanderai, sans ré- » pliquer et sans m'en demander la raison : m'o- » béir en tout et pour tout; enfin je veux de vous » obéïssance aveugle; vous n'aurez pas à vous en » repentir. » Puis il me dit d'aller lui chercher du mercure; j'obéis sur-le-champ. Il le mélangea avec de la graisse et deux autres drogues que je ne connaissais pas, et m'assura qu'en s'entourant le cou d'un fil de coton enduit de cette préparation, on se mettait à l'abri de la piqûre des insectes. Je me dis à part moi qu'il n'y avait pas assez d'insectes à Homs ou à Hama pour nécessiter un tel préservatif, qu'ainsi cela devait être destiné pour quelque autre pays; mais comme il venait de m'interdire toute observation, je me contentai de lui demander quel jour nous partirions, afin de pouvoir arrêter les moukres (conducteurs de chameaux). — « Je vous donne, me répondit-il, trente » jours pour vous divertir : ma caisse est à votre

» disposition, amusez-vous bien, dépensez ce que » vous voudrez; n'épargnez rien. » — Ce sont, pensai-je, des adieux à ce monde qu'il veut que je fasse; mais l'attachement profond que je ressentais déjà pour lui l'emporta sur cette réflexion; je ne songeai plus qu'au présent, et je profitai du temps qu'il m'avait accordé pour me bien divertir. — Mais, hélas! le temps du plaisir passe vite! j'en vis bientôt le terme. M. Lascaris me pressa de partir, je me rendis à ses ordres; et, profitant d'une caravane qui allait à Hama, le jeudi 18 février 1810, nous quittâmes Alep, et arrivâmes au village de Saarmin après douze heures de marche. Le lendemain nous repartîmes pour Nuarat el Nahaman, jolie petite ville à six heures de là. Elle est renommée pour la salubrité de l'air et la bonté de ses eaux; c'est la patrie d'un célèbre poëte arabe nommé Abou el Hella el Maari, aveugle de naissance. Il avait appris à écrire par une singulière méthode. Il restait dans un bain de vapeurs pendant qu'avec de l'eau glacée on lui traçait sur le dos le dessin des caractères arabes. On cite de lui plusieurs traits d'une étonnante sagacité, entre autres celui-ci. Se trouvant à Bagdad, chez un kalife auquel il vantait sans cesse l'air et l'eau de son pays, ce kalife fit venir de l'eau de la rivière de Nuarat, et sans l'en prévenir lui en fit donner à boire. Le poëte l'ayant reconnue de suite, s'écria : Voilà bien son eau limpide; mais où est son air si pur!... Pour en revenir à notre caravane, elle s'é-

nant du côté des gardes : « Conduisez, ajouta-t-il, » ces deux chiens au cachot. » Il ne nous fut pas permis de dire un mot de plus. Arrivés à la prison, on nous mit de grosses chaînes aux pieds et au cou, et l'on nous enferma dans un cachot obscur où nous étions si à l'étroit, que nous ne pouvions pas même nous retourner. Au bout de quelque temps, nous obtînmes de la lumière et du pain moyennant un tallari; mais l'immense quantité de puces et autres insectes qui infestaient la prison nous empêchèrent de fermer l'œil toute la nuit. A peine avions-nous le courage de penser aux moyens de sortir de cet horrible lieu. A la fin je me souvins d'un écrivain chrétien, appelé Selim, que je connaissais de réputation pour un homme serviable. Je gagnai un de nos gardiens, qui fut le trouver, et le lendemain Selim arrangea heureusement cette affaire par un cadeau de soixante tallaris au mutzelim, et d'une cinquantaine de piastres à ses gens. A ce prix nous obtînmes notre liberté. Cet imprisonnement nous valut l'avantage de connaître Selim et plusieurs autres personnes de Hama, avec lesquelles nous passâmes une vingtaine de jours fort agréablement. La ville est charmante; l'Oronte la traverse et la rend gaie et animée; ses eaux abondantes entretiennent la verdure d'une multitude de jardins. Les habitants sont aimables, vifs et spirituels; ils aiment la poésie et la cultivent avec succès. On leur a donné le surnom d'oiseaux parlants, qui les caractérise fort bien. M. Lascaris ayant demandé à Selim une

lettre de recommandation pour un homme de médiocre condition de Homs, qui pût nous servir de guide, il nous écrivit le billet suivant : « A notre frère Yakoub, salut. Ceux qui vous remettront la présente sont colporteurs, et se rendent chez vous pour vendre leurs marchandises aux environs de Homs; assistez-les autant que vous le pourrez, vos peines ne seront pas perdues ; ce sont de braves gens. Salut. »

M. Lascaris, très-content de cette lettre, voulut profiter d'une caravane qui se rendait à Homs. Nous partîmes le 25 mars, et arrivâmes après six heures de marche à Rastain, qui n'est plus aujourd'hui que le reste d'une ancienne ville considérable; on n'y voit rien de remarquable. Nous continuâmes notre route, et au bout de six autres heures nous étions à Homs. Yakoub, à qui nous remîmes notre lettre, nous reçut à merveille et nous donna à souper. Son métier était de faire des manteaux noirs, appelés machlas. Après souper, quelques hommes de sa condition vinrent passer la soirée avec lui, prendre le café et fumer. — Un d'eux, serrurier, nommé Naufal, nous parut fort intelligent. Il nous parla des Bédouins, de leur manière de vivre et de faire la guerre; il nous apprit qu'il passait six mois de l'année dans leurs tribus pour arranger leurs armes, et qu'il avait beaucoup d'amis parmi eux. Quand nous fûmes seuls, M. Lascaris me dit qu'il avait vu ce soir-là tous ses parents; et comme je lui témoignais mon étonnement d'ap-

nant du côté des gardes : « Conduisez, ajouta-t-il, » ces deux chiens au cachot. » Il ne nous fut pas permis de dire un mot de plus. Arrivés à la prison, on nous mit de grosses chaînes aux pieds et au cou, et l'on nous enferma dans un cachot obscur où nous étions si à l'étroit, que nous ne pouvions pas même nous retourner. Au bout de quelque temps, nous obtînmes de la lumière et du pain moyennant un tallari; mais l'immense quantité de puces et autres insectes qui infestaient la prison nous empêchèrent de fermer l'œil toute la nuit. A peine avions-nous le courage de penser aux moyens de sortir de cet horrible lieu. A la fin je me souvins d'un écrivain chrétien, appelé Selim, que je connaissais de réputation pour un homme serviable. Je gagnai un de nos gardiens, qui fut le trouver, et le lendemain Selim arrangea heureusement cette affaire par un cadeau de soixante tallaris au mutzelim, et d'une cinquantaine de piastres à ses gens. A ce prix nous obtînmes notre liberté. Cet imprisonnement nous valut l'avantage de connaître Selim et plusieurs autres personnes de Hama, avec lesquelles nous passâmes une vingtaine de jours fort agréablement. La ville est charmante; l'Oronte la traverse et la rend gaie et animée ; ses eaux abondantes entretiennent la verdure d'une multitude de jardins. Les habitants sont aimables, vifs et spirituels; ils aiment la poésie et la cultivent avec succès. On leur a donné le surnom d'oiseaux parlants, qui les caractérise fort bien. M. Lascaris ayant demandé à Selim une

lettre de recommandation pour un homme de médiocre condition de Homs, qui pût nous servir de guide, il nous écrivit le billet suivant : « A notre frère Yakoub, salut. Ceux qui vous remettront la présente sont colporteurs, et se rendent chez vous pour vendre leurs marchandises aux environs de Homs; assistez-les autant que vous le pourrez, vos peines ne seront pas perdues ; ce sont de braves gens. Salut. »

M. Lascaris, très-content de cette lettre, voulut profiter d'une caravane qui se rendait à Homs. Nous partîmes le 25 mars, et arrivâmes après six heures de marche à Rastain, qui n'est plus aujourd'hui que le reste d'une ancienne ville considérable; on n'y voit rien de remarquable. Nous continuâmes notre route, et au bout de six autres heures nous étions à Homs. Yakoub, à qui nous remîmes notre lettre, nous reçut à merveille et nous donna à souper. Son métier était de faire des manteaux noirs, appelés machlas. Après souper, quelques hommes de sa condition vinrent passer la soirée avec lui, prendre le café et fumer. — Un d'eux, serrurier, nommé Naufal, nous parut fort intelligent. Il nous parla des Bédouins, de leur manière de vivre et de faire la guerre ; il nous apprit qu'il passait six mois de l'année dans leurs tribus pour arranger leurs armes, et qu'il avait beaucoup d'amis parmi eux. Quand nous fûmes seuls, M. Lascaris me dit qu'il avait vu ce soir-là tous ses parents; et comme je lui témoignais mon étonnement d'ap-

prendre qu'il y eût des Vintimille à Homs : « La » rencontre de Naufal, me répondit-il, est plus pré- » cieuse pour moi que celle de ma famille entière. » Il était tard lorsqu'on se retira, et le maître de la maison nous donna un matelas et une couverture pour nous deux. M. Lascaris n'avait jamais couché avec personne; mais par bonté il insista pour me faire partager ce lit; ne voulant pas le contrarier, je me plaçai près de lui; mais sitôt la lumière éteinte, m'enveloppant dans mon machlas, je me glissai à terre où je passai la nuit. Le lendemain, en nous réveillant, nous nous trouvâmes tous deux couchés de la même manière, M. Lascaris ayant fait comme moi; il vint m'embrasser en me disant : « C'est un très-bon signe que nous ayons eu la » même idée, mon cher fils; car j'aime à vous » donner ce titre, qui vous plaît, j'espère, autant » qu'à moi. » Je le remerciai de l'intérêt qu'il me montrait, et nous sortîmes ensemble pour aller prier Naufal de nous accompagner par toute la ville, et de nous montrer ce qu'elle renfermait de curieux; lui promettant de l'indemniser de la perte de sa journée. La population de Homs est de huit mille âmes. Le caractère des habitants est en tout opposé à celui des habitants de Hama. La citadelle, située au centre de la ville, tombe en ruine; les remparts, bien conservés, sont baignés par un bras de l'Oronte. L'air y est très-sain. — Nous achetâmes, pour quarante piastres, deux pelisses de peaux de mouton semblables à celles des Bédouins : ces pe-

ıses sont imperméables. Afin d'être plus libres, ɔus louâmes une chambre dans le khan, et priâes Naufal de rester avec nous, nous engageant lui donner ce qu'il aurait gagné en travaillant ıns sa boutique, environ trois piastres par jour. nous fut de la plus grande utilité; M. Lascaris le ıestionnait adroitement, et tirait de lui tous les enseignements qu'il désirait; se faisant expliquer s mœurs, les usages et le caractère des Bédouins, ur manière de recevoir les étrangers et d'agir rec eux. Nous restâmes trente jours à Homs, pour tendre l'époque du retour des Bédouins, qui d'orinaire quittent les environs de cette ville au mois 'octobre, pour se diriger vers le midi, suivant ıujours le beau temps, l'eau et les pâturages; ıarchant un jour et se reposant cinq ou six. Les ns vont ainsi jusqu'à Bassora et Bagdad, les autes jusqu'à Chatt el Arab où se réunissent le Tigre l'Euphrate. Au mois de février, ils commencent revenir vers la Syrie, et à la fin d'avril on les ɔerçoit dans les déserts de Damas et d'Alep. Naul nous donna tous ces renseignements, et nous it que les Bédouins faisaient un grand usage de elisses semblables aux nôtres, de machlas noirs, surtout de cafiés. En conséquence M. Lascaris ıe fit acheter vingt pelisses, dix machlas et cinıante cafiés dont je fis un ballot. Cet achat monit à douze cents piastres. — Naufal nous ayant roposé d'aller visiter la citadelle, la crainte d'une renture comme celle de Hama nous fit d'abord

hésiter ; mais sur l'assurance qu'il ne nous arriverait rien de fâcheux et qu'il répondait de nous, nous acceptâmes, et fûmes avec lui voir ces ruines, situées sur le sommet d'une petite colline, au milieu de la ville. Ce château est mieux conservé que celui de Hama. Nous y remarquâmes une grotte cachée et profonde, de laquelle sortait une source abondante ; l'eau s'échappe par une ouverture de quatre pieds sur deux, et se précipite à travers des barreaux de fer, par une seconde ouverture. Elle est excellente. On nous conta une vieille tradition qui dit qu'une fois le passage des eaux ayant été bouché, il arriva six mois après une députation de Perse, qui, moyennant une forte somme donnée au gouvernement, obtint que l'ouverture serait débouchée, et ne pourrait plus être obstruée à l'avenir. Maintenant l'entrée de cette grotte est défendue, et il est fort difficile d'y pénétrer.

De retour au logis, M. Lascaris me demanda si je notais ce que nous avions vu, et ce qui nous était arrivé depuis notre départ d'Alep ; et sur ma réponse négative, il me pria de le faire, m'engageant à me rappeler le passé et à tenir un journal exact de tout, en arabe, afin qu'il pût lui-même le traduire en français. Depuis je pris des notes qu'il transcrivait soigneusement chaque jour et qu'il me rendait le lendemain. Je les réunis aujourd'hui dans l'espoir qu'elles pourront être utiles un jour, et m'offrir une légère compensation à mes fatigues et à mes peines.

M. Lascaris s'étant décidé à partir pour le village de Saddad, j'engageai Naufal à nous accompagner; et nous étant réunis à quelques autres personnes, nous partîmes de Homs avec toutes nos marchandises. Après cinq heures de marche, nous traversâmes un large ruisseau qui coule du nord au midi vers le château de Hasné. Ce château, commandé par un aga, sert de halte à la caravane de la Mecque venant de Damas. L'eau de ce ruisseau est excellente à boire; nous en remplîmes nos outres. Cette précaution est nécessaire, car on n'en trouve plus pendant les sept heures de marche qui restent à faire pour arriver à Saddad. Nous y étions rendus au coucher du soleil. Naufal nous conduisit chez le scheik, Hassaf-Abou-Ibrahim, vénérable vieillard, père de neuf enfants tous mariés, et habitant sous le même toit. Il nous reçut à merveille, et nous présenta toute sa famille qui, à notre grand étonnement, se composait de soixante-quatre personnes. Le scheik nous ayant demandé si nous voulions nous établir dans le village, ou voyager dans d'autres pays, nous lui dîmes que nous étions négociants; que la guerre entre les puissances ayant interrompu les communications par mer avec Chypre, nous avions voulu nous établir à Alep; mais qu'ayant trouvé dans cette ville des négociants plus riches que nous, nous nous étions décidés à porter nos marchandises dans des lieux moins fréquentés, espérant par là en tirer un meilleur parti. Lui ayant ensuite appris en quoi consistaient ces marchan-

dises : « Ces objets, nous dit-il, ne servent qu'aux
» Arabes du désert ; je regrette de vous le dire,
» mais il vous sera impossible de pénétrer jusqu'à
» eux ; et quand même vous pourriez y parvenir,
» vous courriez risque de perdre tout, même la
» vie ; les Bédouins sont cupides et pleins d'audace ;
» ils voudront s'emparer de vos marchandises, et
» si vous faites la moindre résistance, ils vous mas-
» sacreront. Vous êtes des gens pleins d'honneur
» et de délicatesse, il vous sera impossible de sup-
» porter leur grossièreté ; c'est par intérêt pour
» vous que je parle de la sorte, étant moi-même
» chrétien. Croyez-moi, ouvrez ici vos ballots,
» vendez tout ce que vous pourrez, et retournez
» ensuite à Alep, si vous voulez conserver vos biens
» et votre vie. » Il finissait à peine de parler, que les principaux habitants du village, réunis chez lui pour nous voir, commencèrent à nous raconter des histoires effrayantes. L'un nous dit qu'un colporteur, venant d'Alep, et allant au désert, avait été dépouillé par les Bédouins, et qu'on l'avait vu repasser tout nu. Un autre avait appris qu'un marchand, parti de Damas, avait été tué. Tous étaient d'accord sur l'impossibilité de pénétrer parmi les hordes de Bédouins, et cherchaient, par tous les moyens possibles, à nous détourner d'une aussi périlleuse entreprise. Je voyais M. Lascaris se troubler ; il se tourna vers moi, et me dit en italien, pour n'être pas compris des autres personnes :
« *Cosa dite di questa novita, che mi ha molto sco-*

» *ragito*[1] ? — Je ne crois pas, lui répondis-je, » à toutes ces histoires; et, quand même elles se» raient vraies, il faudrait encore persévérer dans » notre projet. Depuis que vous m'avez annoncé » votre intention d'aller chez les Bédouins, je n'ai » plus espéré revoir ma patrie. J'ai regardé les » trente jours que vous m'avez donnés à Alep pour » me divertir, comme mes adieux au monde. Je » considère notre voyage comme une véritable » campagne; et celui qui part pour la guerre, s'il » est bien déterminé, ne doit pas songer au retour. » Ne perdons pas courage; quoique Hassaf soit un » scheik [2], qu'il ait de l'expérience, qu'il entende » bien la culture des terres et les intérêts de son » village, il ne peut avoir aucune idée de l'impor» tance de nos affaires; je serais d'avis de ne plus » lui parler de notre voyage dans le désert, et de » mettre notre confiance en Dieu, le grand protec» teur de l'univers. » Ces paroles produisirent leur effet sur M. Lascaris, qui me dit en m'embrassant tendrement : « Mon cher fils, je mets tout mon » espoir en Dieu et en vous; vous êtes un homme » de résolution, je le vois; je suis on ne peut plus » content de la force de votre caractère, et j'espère » atteindre mon but à l'aide de votre courage et » de votre constance. » A la suite de cet entretien,

[1] Que dites-vous de cette nouvelle, qui m'a fort découragé?

[2] Vieillard ou ancien.

nous fûmes nous coucher, également satisfaits l'un de l'autre. Nous employâmes la journée du lendemain à parcourir le village, qui contient environ deux cents maisons et cinq églises. Les habitants, chrétiens syriaques, fabriquent des machlas et des abas noirs, et s'occupent fort peu de culture, pour laquelle le manque d'eau se fait vivement sentir. Il n'y a, dans ce village, qu'une seule petite source dont la distribution des eaux est réglée par un sablier. Elle suffit à grand'peine à irriger les jardins qui, dans ce climat, où il pleut rarement, ne sauraient produire sans arrosement. On voit certaines années où il ne tombe pas même une seule goutte d'eau. Les récoltes du territoire suffisent à peine pour six mois, et le reste de l'année les habitants sont obligés d'avoir recours à Homs. Au milieu du village s'élève une tour antique d'une hauteur prodigieuse ; elle date de la fondation d'une colonie dont le scheik nous raconta l'histoire. Ses fondateurs étaient originaires de Tripoli de Syrie, où leur église existe encore. Dans le temps le plus florissant de l'empire d'Orient, les Grecs, pleins d'orgueil et de rapacité, tyrannisaient les peuples conquis. Le gouverneur de Tripoli accablait les habitants d'avanies et de cruautés ; ceux-ci, trop peu nombreux pour résister, et ne pouvant plus supporter ce joug, se concertèrent ensemble au nombre de trois cents familles ; et, ayant secrètement réuni tout ce qu'ils pouvaient emporter de précieux, ils partirent sans bruit au milieu de la

nuit, allèrent à Homs, et de là se dirigeaient vers le désert de Bagdad, lorsqu'ils furent atteints par les troupes grecques que le gouverneur de Tripoli avait envoyées à leur poursuite. Ils soutinrent un combat opiniâtre et sanglant ; mais trop inférieurs en nombre pour vaincre, et ne voulant à aucun prix subir de nouveau la tyrannie des Grecs, ils entrèrent en négociation, et obtinrent la permission de bâtir un village sur le lieu même du combat, s'engageant à rester tributaires du gouverneur de Tripoli. Ils s'établirent donc dans cet endroit, qui est à l'entrée du désert, et appelèrent leur village Saddad (obstacle). — Voilà tout ce que la chronique syriaque renferme de remarquable.

Les habitants de Saddad sont braves et d'un caractère doux. Nous déballâmes nos marchandises, et passâmes quelques jours avec eux pour prouver que nous étions véritablement des négociants. Les femmes nous achetèrent beaucoup de toile de coton rouge, pour faire des chemises. La vente ne nous occupa pas longtemps, mais nous fûmes obligés d'attendre l'arrivée des Bédouins dans les environs. Un jour, ayant appris qu'il existait, à quatre heures du village, une ruine considérable et fort ancienne, dans laquelle se trouvait un bain de vapeur naturelle, cette merveille excita notre curiosité ; et M. Lascaris, voulant la visiter, pria le scheik de nous donner une escorte. Ayant marché quatre heures vers le sud-est, nous arrivâmes au milieu d'une grande ruine où il n'existe plus qu'une seule

chambre habitable. L'architecture en est simple; mais les pierres sont d'une grosseur prodigieuse. En entrant dans cette chambre, nous aperçûmes une ouverture de deux pieds carrés, d'où sortait une épaisse vapeur; nous y jetâmes un mouchoir, et dans une minute et demie, montre en main, il ressortit et vint tomber à nos pieds. Nous recommençâmes cette expérience avec une chemise, qui, au bout de dix minutes, remonta comme le mouchoir. Nos guides nous assurèrent qu'un machlas, qui pèse dix livres, serait rejeté de même.

Nous étant déshabillés et placés autour de l'ouverture, nous fûmes, en peu de temps, couverts d'une sueur abondante qui ruisselait de nos corps; mais l'odeur de cette vapeur était tellement insupportable, que nous ne pûmes y rester longtemps exposés. Au bout d'une demi-heure, nous remîmes nos habits, éprouvant un bien-être inexprimable. On nous dit que cette vapeur était effectivement très-salutaire, et guérissait un grand nombre de malades: de retour au village, nous soupâmes avec grand appétit, et jamais peut-être je n'ai joui d'un sommeil plus délicieux.

N'ayant plus rien à voir à Saddad, ni dans ses environs, nous résolûmes de partir pour le village de Coriétain. Lorsque nous en parlâmes à Naufal, il nous conseilla de changer de noms, les nôtres pouvant nous rendre suspects aux Bédouins et aux Turcs. Dès lors M. Lascaris prit le nom de Scheik Ibrahim el Cabressi (le Cypriote), et me donna

celui de Abdallah el Kratib, qui signifie l'écrivain.

Scheik Hassaf nous ayant donné une lettre de recommandation pour un curé syriaque, nommé Moussi, nous prîmes congé de lui et de nos amis de Saddad, et partîmes de bonne heure. Après quatre heures de marche, nous arrivâmes entre les deux villages Mâhin et Haourin, situés à dix minutes l'un de l'autre; ils n'ont chacun qu'une vingtaine de maisons, la plupart ruinées par les Bédouins, qui viennent de temps à autre les ravager. Au centre de ces villages se trouve une tour élevée, de construction ancienne. Les habitants, tous musulmans, parlent le langage des Bédouins, et s'habillent comme eux. Après avoir déjeuné et rempli nos outres, nous continuâmes notre marche pendant six heures, et vers la nuit nous arrivâmes à Coriétain, chez le curé Moussi, qui nous offrit l'hospitalité; le lendemain, il nous conduisit chez le scheik Selim el Dahasse, homme distingué, qui nous fit un excellent accueil. Ayant appris le motif de notre voyage, il nous fit les mêmes observations que le scheik de Saddad. Nous lui répondîmes que, connaissant toute la difficulté de notre entreprise, nous avions renoncé à nous avancer dans le désert, nous contentant d'aller jusqu'à Palmyre, vendre nos marchandises.— « Cela est encore trop difficile, » reprit-il, car les Bédouins peuvent vous rencon- » trer et vous piller. » Alors il se mit, à son tour, à nous raconter mille choses effrayantes des Bédouins. Le curé confirmant ce qu'il disait, nous étions sur

le point de nous décourager, lorsqu'on servit le déjeuner, ce qui détourna un peu la conversation et nous donna le temps de nous remettre.

Le scheik Selim est un de ceux qui sont tenus de fournir aux besoins de la grande caravane de la Mecque, de concert avec le scheik de Palmyre; ses fonctions lui donnent de l'influence parmi les Arabes; son contingent consiste en deux cents chameaux et des provisions de bouche. De retour chez nous, Scheik Ibrahim m'adressant la parole : — « Eh bien ! mon cher fils, que pensez-vous de tout » ce que vient de nous dire le scheik Selim? — » Il ne faut pas, lui dis-je, faire trop attention à » ce que racontent les habitants de ces villages, » toujours en guerre avec les Bédouins; il ne doit » pas exister entre eux une très-grande harmonie. » Notre position est bien différente : nous sommes » commerçants, nous allons vendre nos marchan- » dises aux Bédouins et non leur faire la guerre; » en agissant honnêtement avec eux, je ne vois pas » le moindre danger pour nous. » Ces paroles rassurèrent un peu Scheik Ibrahim.

Quelques jours après notre arrivée, pour soutenir notre rôle de marchands, nous ouvrîmes nos ballots sur la place, au milieu du village, devant la porte du scheik; je vendis aux femmes quelques objets, qui furent payés en argent. Les gens désœuvrés se ressemblaient autour de nous pour causer; un d'eux, fort jeune, nommé Hessaisoun el Kratib, m'aidait à recevoir l'argent et à faire les comptes avec les

femmes et les enfants; il montrait un grand zèle pour mes intérêts. Un jour, me trouvant seul, il me demanda si j'étais capable de garder un secret. — « Prenez-y garde, ajouta-t-il, c'est un grand secret » qu'il ne faut confier à personne, pas même à votre » compagnon. » Lui en ayant donné ma parole, il me dit qu'à une heure du village, il y avait une grotte dans laquelle se trouvait une grande jarre remplie de sequins; il m'en donna un, m'assurant qu'il ne pouvait pas se servir de cette monnaie, qui n'avait cours qu'à Palmyre. — « Mais vous, conti- » nua-t-il, qui allez de ville en ville, vous la chan- » gerez aisément; vous avez mille moyens que je » n'ai pas de profiter de ce trésor; cependant je » ne veux pas vous donner le tout, mais je laisse » le partage à votre générosité. Vous viendrez avec » moi reconnaître les lieux; nous transporterons » cet or peu à peu en secret, et vous m'en donnerez » ma part en monnaie courante. » Ayant vu et tenu le sequin, je crus à la vérité de ce récit, et lui donnai rendez-vous hors du village, pour le jour suivant, de grand matin.

Le lendemain, il était à peine jour, je me lève et sors de notre logis comme pour me promener. A quelques pas du village, je trouve Hessaisoun qui m'attendait; il était armé d'un fusil, d'un sabre et de pistolets. Je n'avais, moi, pour toute arme, qu'une longue pipe. Nous marchons une heure environ; avec quelle impatience je cherchais des yeux la grotte! enfin je l'aperçois; bientôt nous y entrons :

je regarde de tous côtés pour découvrir la jarre; ne voyant rien, je me tourne vers Hessaisoun : — « Où est donc la jarre? » lui dis-je. — Je le vis pâlir : — « Puisque nous y voilà, s'écrie-t-il, apprends » que ta dernière heure est venue! Tu serais déjà » mort si je n'avais craint de souiller tes habits de » sang. Avant de te tuer, je veux te dépouiller; » ainsi déshabille-toi et donne-moi ton sac d'ar- » gent; je sais que tu le portes sur toi; il doit renfer- » mer plus de douze cents piastres que j'ai comptées » moi-même : c'est le prix des marchandises que » tu as vendues. Tu ne verras plus la lumière du » jour.

» — Fais-moi grâce de la vie, lui dis-je d'un air » suppliant, je te donnerai une plus forte somme » que celle qui est dans le sac, et ne parlerai à per- » sonne de ce qui s'est passé ici, je te le jure. — » Cela ne se peut, répondit-il; cette grotte doit te » servir de tombeau; je ne saurais te laisser la vie » sans exposer la mienne. »

Je lui jurai mille fois de me taire; je lui proposai de faire un billet pour la somme que lui-même fixerait; rien ne put le détourner de son affreux projet. Enfin, ennuyé de ma résistance, il pose ses armes contre le mur et fond sur moi, comme un lion en fureur, pour me dépouiller avant de me tuer. Je le supplie de nouveau. — « Quel mal t'ai- » je fait? lui dis-je; quelle inimitié existe entre » nous? tu ne sais donc pas que le jour du jugement » est proche; que Dieu demandera compte du sang

» innocent!... » Mais son cœur endurci n'écoute rien... Je pense alors à mon frère, à mes parents, à mes amis; tout ce qui m'est cher est devant mes yeux; désespéré, je ne demande plus protection qu'à mon Créateur. O Dieu! protecteur des innocents, aidez-moi! donnez-moi la force de résister! Mon assassin, impatient, m'arrache mes habits.... Quoiqu'il fût beaucoup plus grand que moi, Dieu me donna la force de lutter contre lui pendant près d'une demi-heure; le sang coulait abondamment de mon visage; mes habits tombaient en lambeaux. Le scélérat, me voyant en cet état, prend le parti de m'étrangler et lève les bras pour me serrer le cou; je profite de l'instant de liberté que me laisse ce mouvement pour lui donner, de mes deux poings, un coup violent dans l'estomac; je le jette à la renverse, et, saisissant ses armes, je m'élance hors de la grotte, en courant de toutes mes forces. Je croyais à peine au bonheur d'être sauvé. Quelques moments après, j'entendis courir derrière moi; c'était mon assassin. Il m'appelait, en me priant de l'attendre, du ton le plus conciliant. Ayant toutes les armes, je ne craignis pas de m'arrêter un instant, et, me retournant vers lui : « Infâme, lui criai-je, que demandes-tu? tu as voulu m'assassiner en secret, » et c'est toi qui vas être étranglé publiquement. » Il me répondit, en l'affirmant par serment, que tout cela n'avait été qu'un jeu de sa part; qu'il avait voulu éprouver mon courage et voir comment je me défendrais. — « Mais, ajouta-t-il, je vois que tu

» n'es encore qu'un enfant, puisque tu prends la » chose ainsi. » — Je répondis, en le couchant en joue, que, s'il approchait d'un pas de plus, je tirerais sur lui. Me voyant déterminé à le faire, il s'enfuit à travers le désert; et moi, je repris le chemin du village. Cependant Scheik Ibrahim, le curé et Naufal, ne me voyant pas revenir, commençaient à s'inquiéter. Scheik Ibrahim surtout, sachant bien que je ne m'éloignais pas ordinairement sans le prévenir, après deux heures d'attente, fut chez le scheik, qui, partageant ses inquiétudes, mit tout le village à ma recherche. Enfin Naufal, m'apercevant, s'écrie : « Le voilà ! » Selim prétend qu'il se trompe. J'approche : c'est à peine si l'on me reconnaît. M. Lascaris court à moi, et m'embrasse en pleurant; je reste sans pouvoir parler; on m'emmène chez le curé, on lave mes blessures et on me met au lit. Enfin je retrouvai la force de raconter mon aventure. Selim envoya des cavaliers à la poursuite de l'assassin, chargeant son nègre du cordon qui devait l'étrangler; mais ils revinrent sans avoir pu l'atteindre, et nous apprîmes bientôt qu'il était entré au service du pacha de Damas. Depuis lors, il ne reparut plus à Coriétain.

Au bout de quelques jours mes blessures commencèrent à se fermer, et j'eus promptement repris mes forces. Scheik Selim, qui avait conçu pour moi une grande amitié, m'apporta un jour une lunette d'approche dérangée, me disant que je serais un habile homme, si je parvenais à la raccommoder.

Comme il n'y avait qu'un verre à replacer, je l'arrangeai et la lui reportai. Il fut si content de mon adresse, qu'il me donna le surnom de *l'industrieux*.

Peu de temps après, nous apprîmes que les Bédouins s'approchaient de Palmyre : on en voyait même déjà dans les environs de Coriétain. Un jour il en vint un nommé Selame el Hassan. Nous étions chez Selim quand il y entra; on apporta le café, et pendant que nous le prenions, plusieurs habitants vinrent trouver le scheik, et lui dirent : « Il y a huit » ans, dans tel endroit, Hassan a tué notre parent; » nous venons vous en demander justice. » Hassan, niant le fait, demanda s'ils avaient des témoins. — « Non, répondirent-ils ; mais on vous a vu passer » tout seul par tel chemin, et peu de temps après » nous y avons trouvé notre parent mort. Nous sa- » vons qu'il existait un motif de haine entre vous » deux; il est donc sûr que vous êtes son assassin. » — Hassan niait toujours. Le scheik, qui par crainte ménageait beaucoup les Bédouins, et qui d'ailleurs n'avait pas de preuves positives contre lui, prit un morceau de bois et dit : — « Par celui qui créa » cette tige, jurez que vous n'avez pas tué leur pa- » rent. » — Hassan prend la tige, la regarde pendant quelques minutes et baisse les yeux ; puis ensuite relevant la tête vers les accusateurs : — « Je ne » veux pas, dit-il, avoir deux crimes sur le cœur : » l'un d'être le meurtrier de cet homme, l'autre de » jurer faussement devant Dieu. C'est moi qui ai » tué votre parent; que voulez-vous pour le prix de

» son sang[1] ? » Le scheik, par ménagement pour les Bédouins, ne voulut pas agir selon toute la rigueur des lois, et les personnes présentes s'intéressant à la négociation, il fut décidé que Hassan paierait trois cents piastres aux parents du mort. Lorsqu'on vint à lui demander l'argent, il répondit qu'il ne l'avait pas sur lui, mais qu'il l'apporterait sous peu de jours; et comme on faisait difficulté de le laisser partir sans caution : — « Je n'ai pas de gage » à donner, ajouta-t-il; mais celui-là répondra pour » moi, dont je n'ai pas voulu profaner le nom par » un faux serment. » Il partit, et quatre jours après il revint, amenant quinze moutons qui valaient plus de vingt piastres chaque. Ce trait de bonne foi et de générosité nous charma et nous surprit en même temps. Nous voulûmes lier connaissance avec Hassan : Scheik Ibrahim l'invita à venir chez lui, lui fit quelques cadeaux, et par ce moyen nous devînmes amis intimes. Il nous apprit qu'il était de la tribu El-Ammour dont le chef s'appelle Soultan el Brrak. Cette tribu, composée de cinq cents tentes, est considérée comme faisant partie du pays, parce qu'elle ne quitte pas les bords de l'Euphrate, alors que les grandes tribus s'éloignent. Elle vend des moutons, des chameaux et du beurre à Damas, Homs, Hama, etc. Les habitants de ces diverses villes ont souvent un intérêt dans ses troupeaux.

[1] D'après les lois arabes, on rachète le meurtre à prix d'argent; la somme en est fixée selon les circonstances.

Un jour nous dîmes à Hassan que nous voulions aller à Palmyre vendre les marchandises qui nous restaient, mais qu'on nous avait effrayés sur les dangers de la route. S'étant offert de nous y conduire, il fit devant le scheik un billet par lequel il répondait de tout ce qui pourrait nous arriver de fâcheux. Persuadés que Hassan était un homme d'honneur, nous acceptâmes sa proposition.

Le printemps était venu : le désert, naguère encore si aride, s'était couvert tout à coup d'un tapis de verdure et de fleurs. Ce spectacle enchanteur nous engagea à hâter notre départ. La veille nous déposâmes chez le curé Moussi une partie de nos marchandises, afin de n'éveiller ni l'attention ni la cupidité. Naufal désirait retourner à Homs, M. Lascaris le congédia avec une bonne récompense ; et, le lendemain, ayant arrêté des moukres avec leurs chameaux, nous prîmes congé des habitants de Coriétain, et nous étant pourvus d'eau et de provisions pour deux jours, nous partîmes de grand matin, emportant une lettre de recommandation du scheik Selim pour le scheik de Palmyre, nommé Ragial el Orouk.

Après dix heures de marche, toujours dans la direction du levant, nous nous arrêtâmes près d'une tour carrée, très-élevée et d'une construction massive, appelée Casser el Ourdaan, sur le territoire el Dawh. Cette tour, bâtie au temps de l'empire grec, servait de poste avancé contre les Persans qui venaient enlever les habitants du pays. Ce

rempart du désert a conservé son nom jusqu'à nos jours. Après en avoir admiré l'architecture, qui est d'une bonne époque, nous retournâmes passer la nuit dans notre petit khan, où nous eûmes beaucoup à souffrir du froid. Le matin, comme nous nous disposions à partir, M. Lascaris, encore peu habitué aux mouvements des chameaux, monte sans précaution sur le sien, qui se relevant subitement le jette à terre. Nous courons à lui, il nous parut avoir le pied démis; mais, comme il ne voulait pas s'arrêter, après l'avoir pansé de notre mieux, nous le replaçâmes sur sa monture et continuâmes notre route. Nous marchions depuis deux heures, lorsque nous vîmes au loin s'élever une poussière qui venait à nous, et bientôt nous pûmes distinguer six cavaliers armés. A peine Hassan les a-t-il aperçus qu'il quitte sa pelisse, prend sa lance, et court à leur rencontre en nous criant de ne pas avancer. Arrivé près d'eux, il leur dit que nous sommes des marchands allant à Palmyre, et qu'il s'est engagé devant le scheik Selim et tout son village à nous y conduire en sûreté. Mais ces Bédouins, de la tribu El-Hassnné, sans vouloir rien écouter, courent sur nous : Hassan s'élance pour leur barrer le chemin : ils veulent le repousser, et le combat s'engage. Notre défenseur était connu pour sa vaillance; mais ses adversaires étaient également braves. Il soutint leur choc pendant une demi-heure; à la fin, blessé d'un coup de lance qui lui traverse la cuisse, il se retire vers nous, et bientôt

tombe de cheval. Les Bédouins se mettent en devoir de nous dépouiller ; alors Hassan étendu par terre, le sang ruisselant de sa blessure, les apostrophe en ces termes : — « Que faites-vous, ô mes amis? » voulez-vous donc violer les droits des Arabes, les » usages des Bédouins? Ceux que vous dépouillez » sont mes frères, ils ont ma parole, j'ai répondu » de tout ce qui pourrait leur arriver de fâcheux, » et vous les dévalisez ! Est-ce agir d'après l'hon» neur ? — Pourquoi vous êtes-vous engagé à con» duire des chrétiens à Palmyre? lui répondirent» ils ; ne savez-vous pas que Méhanna el Fadel » (le scheik de leur tribu) est le chef du pays? » Comment n'avez-vous pas demandé sa permis» sion? — Je le sais, reprit Hassan, mais ces mar» chands étaient pressés; Méhanna est encore loin » d'ici. Je leur ai engagé ma parole, ils y ont eu » foi ; ils connaissent nos lois et nos usages, qui » ne changent jamais. Est-il digne de vous de les » violer en dépouillant ces étrangers, et en me lais» sant blessé de la sorte? »

A ces paroles, les Bédouins, cessant leur violence, répondirent : — « Tout ce que tu dis est vrai et » juste ; et puisqu'il en est ainsi, nous ne pren» drons à tes protégés que ce qu'ils voudront bien » nous donner. »

Nous nous hâtâmes de leur offrir deux machlas, une pelisse et cent piastres. Ils s'en contentèrent, et nous laissèrent libres de continuer notre route. Hassan souffrait beaucoup de sa blessure; et comme

il ne pouvait remonter à cheval, je lui donnai mon chameau et pris sa jument. Nous marchâmes encore quatre heures ; mais le soleil s'étant couché, nous fûmes obligés de faire halte dans un lieu nommé Waddi el Nahr (vallon de la rivière). Cependant on n'y trouvait pas une goutte d'eau , et nos outres étaient vides ; l'attaque du matin nous avait retardés de trois heures, et il était impossible d'aller plus loin ce soir-là. Malgré tout ce que nous avions à souffrir, nous nous trouvions encore fort heureux d'avoir échappé aux Bédouins et d'avoir conservé nos habits, qui nous garantissaient un peu d'un vent froid qui se faisait vivement sentir. Enfin , partagés entre le plaisir et la souffrance, nous attendîmes avec impatience les premières heures du jour. Scheik Ibrahim souffrait de son pied , et Hassan de sa blessure. Le matin , après avoir arrangé nos malades de notre mieux , nous nous remîmes en route, allant toujours vers le levant. A une heure un quart de Palmyre, nous trouvâmes un ruisseau souterrain, dont la source est entièrement inconnue, ainsi que l'endroit où il se perd. On voit couler l'eau à travers des ouvertures d'environ cinq pieds, formant des espèces de bassins. Il est inutile de dire avec quel bonheur nous nous désaltérâmes ; l'eau nous parut excellente.

A l'entrée d'un passage formé par la jonction de deux montagnes, nous aperçûmes enfin la célèbre Palmyre. Ce défilé forme pendant un quart d'heure

une avenue à la ville ; le long de la montagne, du côté du midi, règne, pendant près de trois heures, un rempart très-ancien. En face, sur la gauche, on aperçoit un vieux château appelé *Co Lat Ebn Maâen*, bâti par les Turcs avant l'invention de la poudre. Cet Ebn Maâen, gouverneur de Damas du temps des califes, avait élevé ce château pour empêcher les Persans de pénétrer en Syrie. Nous arrivâmes ensuite à une vaste place appelée Waddi el Cabour (vallon des tombeaux). Les sépulcres qui la couvrent, apparaissent de loin comme des tours. En approchant nous vîmes qu'on y avait pratiqué des niches pour y déposer les morts. Chaque niche est fermée par une pierre sur laquelle est gravé le portrait de celui qui l'occupe. Les tours ont trois et quatre étages, communiquant entre eux par un escalier en pierre, généralement très-bien conservé. De là nous entrâmes dans une vaste enceinte habitée par les Arabes, qui l'appellent le château. Elle renferme en effet les ruines du temple du Soleil. Deux cents familles logent dans ces ruines.

Nous nous rendîmes immédiatement chez le scheik Ragial el Orouk, vieillard vénérable qui nous reçut fort bien, et nous fit souper et coucher chez lui. Ce scheik, comme celui de Coriétain, fournit deux cents chameaux à la grande caravane de la Mecque.

Le lendemain, ayant loué une maison, nous déballâmes nos marchandises. Je pansai le pied de Scheik Ibrahim, qui en effet était démis. Il eut

encore longtemps à en souffrir. Hassan trouva à Palmyre des amis qui prirent soin de lui ; et s'étant promptement rétabli, il vint prendre congé de nous et partit, enchanté de la manière dont nous l'avions récompensé.

Obligés de garder la maison pendant plusieurs jours, à cause du pied de Scheik Ibrahim, nous nous mîmes à vendre quelques objets pour confirmer notre qualité de marchands ; mais, dès que M. Lascaris se trouva en état de marcher, nous fûmes visiter le temple dans tous ses détails. D'autres voyageurs en ont décrit les ruines; ainsi nous ne parlerons que de ce qui a pu échapper à leurs observations sur le pays.

Nous vîmes un jour beaucoup de monde sur une place, occupé à entourer de bois une très-belle colonne de granit. On nous dit que c'était pour la brûler, ou plutôt pour la faire tomber afin d'avoir le plomb qui se trouve dans les jointures. Scheik Ibrahim, plein d'indignation, m'adressant la parole : « Que diraient les fondateurs de Palmyre ! » s'écria-t-il, s'ils voyaient ces barbares détruire » ainsi leur ouvrage ? Puisque le hasard m'a con» duit ici, je veux m'opposer à cet acte de vanda» lisme. » Et s'étant informé de ce que pouvait valoir le plomb, il donna les cinquante piastres qu'on lui demandait, et la colonne devint notre propriété. Elle est du plus beau granit rouge, tacheté de bleu et de blanc ; elle a soixante-deux pieds de haut sur dix de circonférence. Les Palmyriens voyant notre

goût pour les monuments, nous indiquèrent un endroit curieux, à une heure et demie de marche, où l'on taillait anciennement les colonnes, et où se trouvent encore de très-beaux fragments. Trois Arabes s'engagèrent à nous y conduire moyennant dix piastres. Le chemin est parsemé de fort belles ruines, décrites, je présume, par d'autres voyageurs. Pour nous, nous remarquâmes une grotte dans laquelle il y avait une très-belle colonne en marbre blanc taillée et ciselée ; et une autre seulement terminée à moitié. On dirait que le temps, qui a détruit de si grandes magnificences, a manqué pour placer la première et achever la seconde.

Après avoir parcouru plusieurs grottes et visité les environs, nous revînmes par un autre chemin. Nos guides nous montrèrent une belle source encombrée de grands blocs de pierre : on l'appelle *Aïn Ournus*. Ce nom frappa Scheik Ibrahim, qui parut y penser pendant le reste du chemin ; à la fin m'ayant appelé : — « J'ai découvert, me dit-il, ce que veut dire le nom de *Ournus*. *Aurelianus*, empereur romain, vint assiéger Palmyre et s'emparer de ses richesses ; c'est lui, je suppose, qui aura fait creuser cette source pour les besoins de son armée pendant le siége, et cette source aura pris son nom, devenu par la suite du temps *Ournus*. » Selon mes faibles connaissances de l'histoire, la conjecture de Scheik Ibrahim n'est pas sans fondement.

Les habitants de Palmyre ne s'occupent guère de

culture ; leur principal travail est l'exploitation d'une saline, dont ils envoient les produits à Damas et à Homs. Ils font aussi beaucoup de soude ; la plante qui la fournit est très-abondante ; on la brûle, et les cendres sont également expédiées dans ces deux villes pour y faire du savon. On les envoie même quelquefois à Tripoli de Syrie, qui a de nombreuses fabriques de savon et qui expédie pour l'Archipel.

On nous parla un jour d'une grotte très-curieuse, mais dont l'entrée obscure et étroite était presque impraticable; elle se trouvait à trois heures de Palmyre. Nous eûmes le désir de la visiter; mais mon aventure avec Hessaisoun était trop récente pour nous risquer sans une bonne escorte; aussi priâmes-nous Scheik Ragial de nous faire accompagner par des gens sûrs. Étonné de notre projet :
— « Vous êtes bien curieux, nous dit-il; que vous » importe cette grotte? Au lieu de vous occuper » de votre commerce, vous passez votre temps à » de pareilles futilités : jamais je n'ai vu de né» gociants comme vous. — L'homme gagne tou» jours à voir ce que la nature a créé de beau, lui » répondis-je. » Le scheik nous ayant donné six hommes bien armés, je me munis d'un peloton de ficelle, d'un grand clou et de torches, et nous partîmes de bon matin. Après deux heures de marche, nous arrivâmes au pied d'une montagne ; un grand trou qu'on nous montra formait l'entrée de la grotte ; je plantai mon clou dans un endroit caché,

j'y attachai la ficelle par un bout; et tenant le peloton à la main, je suivis Scheik Ibrahim et les guides qui portaient les torches. Nous allions tantôt à droite, tantôt à gauche : nous montions, nous descendions; enfin la grotte est tellement grande qu'on y logerait une armée tout entière. Nous y trouvâmes beaucoup d'alun; la voûte et les parois du rocher étaient couvertes de soufre, et le terrain rempli de nitre. Nous remarquâmes une espèce de terre rougeâtre, très-fine, qui a un goût acide; Scheik Ibrahim en mit une poignée dans son mouchoir. Cette grotte est parsemée de cavités taillées au ciseau, dont on a anciennement retiré des métaux. Nos guides nous racontèrent que plusieurs personnes s'étant égarées, y avaient péri. Un homme y était resté deux jours en cherchant en vain l'issue, lorsqu'il aperçut un loup; il lui jeta des pierres, et, l'ayant mis en fuite, il le suivit, et parvint de la sorte à l'ouverture. Mon paquet de ficelle se trouvant au bout, nous ne voulûmes pas aller plus loin, et revînmes sur nos pas. L'attrait de la curiosité nous avait sans doute aplani le chemin, car nous eûmes une peine infinie à regagner l'entrée. Dès que nous fûmes sortis, nous nous hâtâmes de déjeuner, et reprîmes ensuite le chemin de Palmyre. Le scheik, qui nous attendait, nous demanda ce que nous avions gagné à notre course : — « Nous » avons reconnu, lui dis-je, que les anciens étaient » bien plus habiles que nous; car on voit par leurs » travaux qu'ils entraient et sortaient avec faci-

» lité, et nous avons eu bien de la peine à nous en » tirer. »

Il se mit à rire, et nous le quittâmes pour aller nous reposer. Le soir Scheik Ibrahim trouva le mouchoir dans lequel il avait mis de la terre rouge, tout troué et comme pourri; la terre était répandue dans sa poche; il la mit dans une bouteille[1], et me dit que probablement les anciens avaient tiré de l'or de cette grotte : les expériences chimiques prouvent que là où se trouve du soufre, il y a souvent de l'or, et d'ailleurs les grands travaux que nous avions remarqués ne pouvaient avoir été faits uniquement pour extraire du soufre et de l'alun, mais évidemment quelque chose de plus précieux. Si les Arabes avaient pu soupçonner que nous allions chercher de l'or, notre vie n'aurait pas été en sûreté.

De jour en jour on parlait de l'approche des Bédouins, et Scheik Ibrahim s'en réjouissait, comme s'il eût attendu des compatriotes. Il fut enchanté quand je lui annonçai l'arrivée de Méhanna el Fadel, grand prince bédouin. Il voulait aussitôt aller au-devant de lui; mais je lui représentai qu'il serait plus prudent d'attendre une occasion favorable de voir quelqu'un de la famille de cet émir (prince). Je savais qu'ordinairement Méhanna envoyait un messager au scheik de Palmyre pour lui annoncer son approche. En effet, je vis un jour arriver onze

[1] Cette bouteille a été prise avec le reste en Égypte.

cavaliers bédouins, et j'appris que parmi eux se trouvait l'émir Nasser, fils aîné de Méhanna; je courus porter cette nouvelle à Scheik Ibrahim, qui en parut au comble de la joie. A l'instant même, nous nous rendîmes chez Scheik Ragial pour nous faire présenter à l'émir Nasser, qui nous fit bon accueil. — « Ces étrangers, lui dit Ragial, sont » d'honnêtes négociants qui ont des marchandises » à vendre à l'usage des Bédouins; mais on les a » tellement effrayés, qu'ils n'osent se hasarder dans » le désert, à moins que vous ne les preniez sous » votre protection. »

L'émir Nasser se tournant vers nous: — « Es- » pérez, nous dit-il, toutes sortes de prospérités; » vous serez les bien venus, et je vous promets qu'il » ne vous arrivera rien que la pluie qui tombe du » ciel. » — Nous lui fîmes beaucoup de remercî- ments en lui disant: — « Puisque nous avons eu » l'avantage de faire votre connaissance et que vous » voulez bien être notre protecteur, il faut que » vous nous fassiez l'honneur de manger avec » nous. »

Les Arabes en général, et particulièrement les Bédouins, regardent comme un engagement de fidélité inviolable d'avoir mangé avec quelqu'un, seulement même d'avoir rompu le pain avec lui. Nous l'invitâmes donc avec toute sa suite, ainsi que le scheik; nous fîmes tuer un mouton, et notre dîner, préparé à la manière des Bédouins, leur parut fort bon. Au dessert, nous leur présen-

nes des figues, des raisins secs, des amandes et s noix, ce qui fut pour eux un grand régal. Après café, comme on vint à parler de diverses choses, us racontâmes à Nasser notre aventure avec les cavaliers de sa tribu. Il voulait les punir, et us faire restituer nos effets et notre argent. Nous conjurâmes instamment de n'en rien faire, l'as- rant que nous ne tenions nullement à ce que us avions donné. Nous aurions voulu partir avec le lendemain, mais il nous engagea à attendre rrivée de son père, qui était encore avec sa tribu uit jours de distance. Il promit de nous envoyer e escorte et des chameaux pour porter nos mar- andises. Pour plus de sûreté, nous le priâmes de us faire écrire par son père ; il s'y engagea.

Le surlendemain arriva à Palmyre un Bédouin la tribu El Hassnné nommé Bani; et quelques ures après, sept autres Bédouins de la tribu El ffir, qui est en guerre avec celle de Hassnné. ux-ci ayant appris qu'il se trouvait en ville un leurs ennemis, résolurent d'aller l'attendre hors Palmyre, pour le tuer. Bani en ayant été averti, it chez nous, attacha sa jument à notre porte, et us pria de lui prêter un feutre; nous en avions isieurs qui enveloppaient nos marchandises. Je en apportai un. Il le mit à tremper dans l'eau ndant une demi-heure, et le plaça ensuite tout ouillé sur le dos de sa jument, la selle par-dessus. ux heures après elle eut une diarrhée très-forte, i dura toute la soirée, et le lendemain elle sem-

blait n'avoir rien dans le corps. Alors Bani ôta le feutre, qu'il nous rendit, sangla fortement sa monture, et partit.

Sur les quatre heures après midi, nous vîmes revenir sans butin les Bédouins de la tribu El Daffir. Quelqu'un leur ayant demandé ce qu'ils avaient fait de la jument de Bani : — « Voici, dirent-ils, ce qui » nous est arrivé. Ne voulant pas faire insulte à » Ragial, tributaire de Méhanna, nous nous som- » mes abstenus d'attaquer notre ennemi dans la » ville; nous aurions pu l'attendre dans un passage » étroit ; mais nous étions sept contre un ; nous » résolûmes donc de rester en rase campagne. » L'ayant aperçu, nous avons couru sur lui ; mais » lorsqu'il s'est trouvé au milieu de nous, il a » poussé un grand cri, disant à sa cavale : Jah » Hamra ! c'est aujourd'hui ton tour. Et il est parti » comme un éclair. Nous l'avons poursuivi jusqu'à » sa tribu sans pouvoir l'atteindre, émerveillés de » la vitesse de sa jument, qui ressemblait à un » oiseau fendant l'air avec ses ailes. » — Je leur contai alors l'histoire du feutre, qui les étonna beaucoup, n'ayant, disaient-ils, aucune idée d'une pareille sorcellerie.

Huit jours après, trois hommes vinrent nous trouver de la part de Méhanna el Fadel ; ils venaient nous chercher avec des chameaux. Ils nous remirent une lettre de lui ; en voici le contenu :

« Méhanna el Fadel, fils de Melkhgem, à Scheik » Ibrahim et à Abdallah el Kratib, salut! Que la mi-

» séricorde de Dieu soit sur vous! A l'arrivée de
» notre fils Nasser, nous avons été instruit du désir
» que vous avez de nous visiter : soyez les bien
» venus; vous répandrez la bénédiction sur nous.
» Ne craignez rien, vous avez la protection de Dieu
» et la parole de Méhanna; rien ne vous touchera
» que la pluie du ciel. *Signé* Méhanna el Fadel. »

Un cachet était apposé à côté de sa signature. Cette lettre fit le plus grand plaisir à Scheik Ibrahim : nos préparatifs furent bientôt terminés, et le lendemain de très-bonne heure nous étions hors de Palmyre. Arrivés dans un village qu'arrose une source abondante, nous y remplîmes nos outres pour le reste de la route. Ce village, appelé Arak, est à quatre heures de Palmyre; nous rencontrions un grand nombre de Bédouins, qui, après avoir questionné nos conducteurs, continuaient leur chemin. Après dix heures de marche, la plaine nous apparut couverte de quinze cents tentes; c'était la tribu de Méhanna. Nous entrâmes dans la tente de l'émir, qui nous fit servir du café à trois reprises différentes, ce qui, chez les Bédouins, est la plus grande preuve de considération. Après la troisième tasse on servit le souper, qu'il nous fallut manger à la turque; c'était la première fois que cela nous arrivait, aussi nous brûlâmes-nous les doigts. Méhanna s'en étant aperçu :

— « Vous n'êtes pas habitués, dit-il, à man-
» ger comme nous. — Il est vrai, répondit Scheik
» Ibrahim; mais pourquoi ne vous servez-vous pas

» de cuillers? il est toujours possible d'en avoir, » ne fussent-elles qu'en bois. — Nous sommes » Bédouins, répliqua l'émir, et nous tenons à con- » server les usages de nos ancêtres, que du reste » nous trouvons bien fondés. La main et la bouche » sont des parties de notre corps que Dieu nous a » données pour s'aider l'une l'autre : pourquoi donc » se servir d'une chose étrangère, en bois ou en » métal, pour arriver à sa bouche, lorsque la main » est naturellement faite pour cela ? » Nous dûmes approuver ces raisons, et je fis remarquer à Scheik Ibrahim que Méhanna était le premier philosophe bédouin que nous eussions rencontré.

Le lendemain l'émir fit tuer un chameau pour nous régaler, et j'appris que c'était une grande marque de considération, les Bédouins mesurant à l'importance de l'étranger l'animal qu'ils tuent pour le recevoir. On commence par un agneau et on finit par un chameau. C'était la première fois que nous mangions de la chair de cet animal ; nous la trouvâmes un peu fade.

L'émir Méhanna était un homme de quatre-vingts ans, petit, maigre, sourd, et très-mal vêtu. Sa haute influence parmi les Bédouins vient de son cœur noble et généreux, et de ce qu'il est chef d'une famille très-ancienne et très-nombreuse. Il est chargé par le pacha de Damas d'escorter la grande caravane jusqu'à la Mecque, moyennant vingt-cinq bourses (douze mille cinq cents piastres), qui lui sont payées avant le départ de Damas. Il a trois

fils : Nasser, Faress et Hamed, tous trois mariés et habitant la même tente que leur père. Cette tente a soixante-douze pieds de long et autant de large : elle est de toile de crin noir, et partagée en trois parties. Dans le fond on garde les provisions et on fait la cuisine ; les esclaves y couchent. Au centre se tiennent les femmes, et toute la famille s'y retire la nuit. Le devant est destiné aux hommes. C'est là qu'ils reçoivent les étrangers ; cette partie s'appelle Rabha.

Après trois jours, consacrés à jouir de l'hospitalité, nous ouvrîmes nos ballots, et vendîmes beaucoup d'objets, sur la plupart desquels nous perdions plus ou moins. Je ne comprenais rien à cette manière de faire le commerce, et le dis à Scheik Ibrahim. — « Avez-vous donc oublié nos conditions ? » me répondit-il. Je m'excusai, pour lors, et continuai de vendre selon son bon plaisir.

Nous vîmes arriver un jour cinquante cavaliers bien montés, qui, s'arrêtant au dehors des tentes, descendirent de cheval et s'assirent par terre. L'émir Nasser, chargé de toutes les affaires depuis que son père était devenu sourd , fut les rejoindre accompagné de son cousin , Scheik Zamel , et eut avec eux une conférence de deux heures , après laquelle les cavaliers remontèrent à cheval et partirent. Scheik Ibrahim , inquiet de cette entrevue mystérieuse, ne savait comment faire pour en connaître le motif; ayant été déjà plusieurs fois chez les femmes, je pris un chapelet de corail, et j'entrai

chez Naura, la femme de Nasser, pour le lui offrir. Elle l'accepta, me fit asseoir près d'elle, et me présenta, à son tour, des dattes et du café. Après toutes ces politesses réciproques, je vins au but de ma visite, et lui dis : — « Excusez, je vous prie, mon » importunité, mais les étrangers sont curieux et » craintifs ; le peu de marchandises que nous avons » ici est le reste d'une fortune considérable que » des malheurs nous ont enlevée. L'émir Nasser » était tantôt en conférence avec des étrangers, » cela nous inquiète ; nous voudrions en savoir le » motif. — Je veux bien, répondit Naura, satis- » faire votre curiosité, mais à condition que vous » me garderez le secret et n'aurez l'air de rien » savoir. Apprenez que mon mari a beaucoup d'en- » nemis parmi les Bédouins, parce qu'il humilie » leur fierté nationale en vantant la puissance des » Turcs. L'alliance de Nasser avec les Osmanlis » déplaît fort aux Bédouins, qui les haïssent. Elle » est même contraire aux avis de son père et des » principaux de la tribu, qui murmurent contre » lui. Le but de cette assemblée était de concerter » un plan d'attaque. Demain on doit assaillir la » tribu El Daffir, pour prendre ses troupeaux et lui » faire tout le mal possible ; au reste, le Dieu des » batailles donnera la victoire à qui lui plaît ; mais, » pour vous, vous n'avez rien à craindre. » — Ayant remercié Naura, je me retirai satisfait d'avoir obtenu sa confiance.

Scheik Ibrahim, instruit par moi de tout ce que

m'avait confié la femme de l'émir Nasser, me dit qu'il en éprouvait la plus vive contrariété. « Je » cherchais, ajouta-t-il, à me lier avec une tribu » ennemie des Osmanlis, et je me trouve près d'un » chef allié à eux. » — Je n'osai pas demander le sens de ces paroles, mais elles me donnèrent beaucoup à penser.

Vers le coucher du soleil, trois cents cavaliers se réunirent hors des tentes, et partirent de grand matin, ayant à leur tête Nasser, Hamed et Zamel. Trois jours après, un messager vint annoncer leur retour; à cette nouvelle, un grand nombre d'hommes et de femmes furent au-devant d'eux; et lorsqu'ils les eurent rejoints, ils poussèrent de part et d'autre de grands cris de joie, et firent ainsi leur entrée triomphale au camp, précédés de cent quatre-vingts chameaux pris à l'ennemi; aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, nous les priâmes de nous raconter leurs exploits. — « Le lendemain de notre » départ, nous dit Nasser, étant parvenus, vers » midi, à l'endroit où les bergers mènent paître » les troupeaux de Daffir, nous nous sommes jetés » sur eux, et leur avons enlevé cent quatre-vingts » chameaux; cependant les bergers, s'étant enfuis, » ont donné l'alarme à leur tribu. J'ai détaché » alors une partie de ma troupe pour conduire » notre butin au camp par un autre chemin. » *Aruad-Ebn-Mollac* [1] étant venu nous attaquer

[1] Chef de la tribu El Daffir.

» avec trois cents cavaliers, le combat a duré deux
» heures, et la nuit seule nous a séparés. Chacun
» alors a regagné sa tribu, l'ennemi ayant perdu
» un de ses hommes, et nous en ayant eu deux
» blessés. » — La tribu de Nasser feignit de partager son triomphe, tandis que, dans le fond, elle était fort mécontente d'une guerre injuste, faite à leurs amis naturels, pour plaire aux Osmanlis. Nasser, visitant tous les chefs pour leur conter son succès, vint chez Scheik Ibrahim, et lui adressa la parole en turc; Scheik Ibrahim lui ayant observé qu'il ne parlait que le grec, sa langue naturelle, et un peu d'arabe, Nasser se mit à lui vanter le langage et les coutumes des Turcs, disant qu'on ne pouvait être vraiment grand, puissant et respecté, qu'autant qu'on était bien avec eux. « Quant à moi, ajouta-
» t-il, je suis plus Osmanli que Bédouin. — Ne
» vous fiez pas aux promesses des Turcs, lui répon-
» dit Scheik Ibrahim, non plus qu'à leur grandeur
» et à leur magnificence; ils vous favorisent pour
» vous gagner, et vous mettre mal avec vos com-
» patriotes, afin de se servir de vous pour combat-
» tre les autres tribus. L'intérêt du gouvernement
» turc est de détruire les Bédouins : n'étant pas
» assez fort pour le faire par lui-même, il veut
» vous armer les uns contre les autres. Prenez garde
» d'avoir à vous en repentir un jour. Je vous donne
» ce conseil, comme un ami qui prend à vous un
» vif intérêt, et parce que j'ai mangé votre pain et
» reçu votre hospitalité. »

A quelque temps de là, Nasser reçut de Soliman, pacha d'Acre et de Damas, un message pour l'engager à venir recevoir l'investiture du commandement général de tout le désert, avec le titre de prince des Bédouins. Ce message le combla de joie, et il partit aussitôt pour Damas, accompagné de dix cavaliers.

Méhanna ayant ordonné le départ de la tribu, le lendemain au lever du soleil on ne vit plus une seule tente dressée ; toutes étaient pliées et chargées, et le départ commença dans le plus grand ordre. Une vingtaine de cavaliers choisis formaient l'avant-garde et servaient d'éclaireurs. Venaient ensuite les chameaux sans charge et les troupeaux; puis les hommes armés, montés sur des chevaux ou des chameaux ; après eux les femmes ; celles des chefs portées dans des haudags [1] placés sur le dos des plus grands chameaux. Ces haudags sont très-riches, soigneusement doublés, couverts en drap écarlate, et ornés de franges de diverses couleurs ; ils contiennent commodément deux femmes, ou une femme et plusieurs enfants. Les femmes et les enfants de rang inférieur suivent immédiatement, assis sur des rouleaux de toile de tente, arrangés en forme de siége, et placés sur des chameaux. Les chameaux de charge, portant les bagages et les provisions, sont derrière. La marche était fermée par l'émir Méhanna, monté sur un dromadaire à

[1] Sorte de palanquins.

cause de son grand âge, et entouré de ses esclaves, du reste des guerriers et de ses serviteurs, qui marchaient à pied. On ne saurait trop admirer la célérité et l'ordre avec lesquels s'effectue ainsi le départ de huit à neuf mille personnes. Scheik Ibrahim et moi étions à cheval, tantôt en avant, tantôt au centre, ou près de Méhanna. Nous marchâmes dix heures de suite ; tout à coup, sur les trois heures après midi, l'ordre de la marche est interrompu; les Bédouins se dispersent dans une belle plaine, sautent à terre, plantent leurs lances et y attachent leurs chevaux ; les femmes courent de tous côtés et dressent leurs tentes près du cheval de leur mari. Ainsi, comme par enchantement, nous nous trouvâmes dans une espèce de ville aussi grande que Hama. Les femmes sont seules chargées de dresser et de lever les tentes ; elles s'en acquittent avec une adresse et une rapidité surprenantes. Elles font généralement tous les travaux du campement. Les hommes conduisent les troupeaux, tuent les bestiaux et les dépouillent. Le costume des femmes est très-simple ; elles portent une grande chemise bleue, un machlas noir et une espèce d'écharpe de soie noire, qui, après avoir couvert la tête, fait deux fois le tour de la gorge et retombe sur le dos. Elles n'ont pas de chaussures, excepté les femmes des scheiks, qui portent des bottines jaunes. Leur ambition et leur luxe est d'avoir un grand nombre de bracelets; elles en portent en verre, en pièces de monnaie, en corail et en ambre.

La plaine où nous nous arrêtâmes s'appelle El Makram. Elle n'est pas éloignée de Hama. C'est un endroit assez agréable, que de gras pâturages rendent propre au séjour des Bédouins.

Le quatrième jour, nous eûmes une alerte; à quatre heures après midi, les bergers accoururent tout effarés, criant : « Aux armes! l'ennemi s'est emparé de nos troupeaux! » C'était la tribu El Daffir, qui, épiant l'occasion de se venger de Nasser, avait envoyé mille cavaliers enlever les troupeaux à l'entrée de la nuit, pour ne pas laisser le temps de les poursuivre. Les nôtres, s'attendant à quelque attaque, étaient préparés; mais il fallait découvrir de quel côté se trouvait l'ennemi. La nuit étant venue, quatre hommes descendirent de cheval, prirent des directions opposées, et se couchant à plat ventre, l'oreille contre terre, entendirent ainsi à une très-grande distance les pas des ravisseurs. La nuit se passa sans pouvoir les atteindre; mais, au matin, la troupe de Hassnné [1] les ayant rejoints, leur livra bataille. Après un combat de quatre heures, la moitié des troupeaux fut reprise; mais cinq cents chameaux restèrent au pouvoir de la tribu El Daffir. Nous eûmes dix hommes tués et plusieurs blessés. Au retour, l'affliction fut générale; les Bédouins murmuraient, accusant le caprice et la vanité de Nasser de tout ce qui était arrivé. Méhanna envoya un courrier à son fils, qui revint aus-

[1] Nom de la tribu de Méhanna.

sitôt de Damas accompagné d'un chokredar [1] pour en imposer aux Bédouins. A son arrivée il fit lecture d'une lettre du pacha, conçue en ces termes : « Nous faisons savoir à tous les émirs et scheiks des » tribus du désert, grandes et petites, campées sur » le territoire de Damas, que nous avons nommé » notre fils, Nasser Ebn Méhanna, émir de tous les » anazès [2], les invitant à lui obéir. — La tribu qui » aura le malheur de se montrer rebelle sera dé- » truite par nos troupes victorieuses, et, pour servir » d'exemple, ses troupeaux seront égorgés et ses » femmes livrées aux soldats. Telle est notre vo- » lonté.

» *Signé,* Soliman, pacha de Damas et d'Acre. »

Nasser, fier de sa nouvelle dignité, affectait de lire cette ordonnance à tout le monde, et de parler turc avec l'officier du pacha, ce qui augmentait encore le mécontentement des Bédouins. Un jour que nous étions près de lui, arriva un très-beau jeune homme, nommé Zarrak, chef d'une tribu voisine. Nasser, comme de coutume, parle de sa nomination, vante la grandeur et la puissance du vizir de Damas et du sultan de Constantinople, *qui a le sabre long* [3]. Zarrak, qui l'écoute avec impatience, change

[1] Grand officier du pacha.

[2] Bédouins du désert.

[3] Expression arabe pour désigner une domination étendue.

de couleur, se lève et lui dit : « Nasser-Aga [1], ap-
» prends que tous les Bédouins te détestent. Si tu
» te laisses éblouir par la magnificence des Turcs,
» va à Damas, orne ton front du caouk [2]; sois le
» ministre du vizir, habite son palais : peut-être
» alors imprimeras-tu la terreur aux Damasquins;
» mais nous, Bédouins, nous ne faisons pas plus
» de cas de toi, de ton vizir et de ton sultan, que
» d'un crottin de chameau. Je vais partir pour le
» territoire de Bagdad, où je trouverai le drayhy [3]
» Ebn Chahllan; c'est à lui que je me joindrai. »

Nasser, à son tour pâlissant de colère, transmit cette conversation en turc au chokredar, qui crut par de violentes menaces épouvanter Zarrak. Mais celui-ci le regardant fièrement, lui dit : « C'en est
» assez; bien que vous ayez Nasser à vos côtés,
» je puis, si je le veux, vous empêcher à jamais de
» manger du pain. » Malgré ces paroles offensantes, tous les trois gardèrent leur sang-froid, et Zarrak remontant à cheval, dit à Nasser : « *Las salam aleik*
» (je te salue); déploie toute ta puissance, je t'at-
» tends. » Ce défi causa beaucoup de peine à Nasser; mais il n'en persévéra pas moins dans son alliance avec les Turcs.

Le lendemain, nous apprîmes que Zarrak était

[1] Titre d'un officier turc; dénomination dérisoire pour un Bédouin.

[2] Turban de cérémonie des Turcs.

[3] Le destructeur des Turcs.

parti avec sa tribu pour le pays de Geziri, et de toutes parts on ne parlait que de la réunion des Bédouins contre Nasser. Méhanna ayant appris ce qui se passait, appela son fils et lui dit : « Nasser, » voulez-vous donc briser les piliers de la tente de » Melkhgem ? » Et saisissant sa barbe de la main : « Voulez-vous, ajouta-t-il, faire mépriser cette » barbe à la fin de mes jours, et ternir la réputa- » tion que j'avais acquise ? Malheureux ! tu n'as pas » invoqué le nom de Dieu ! Ce que j'avais prévu » est arrivé. Toutes les tribus vont se réunir au » drayhy. Que deviendrons-nous alors ? il ne nous » restera plus qu'à nous humilier devant Ebn Si- » houd [1], cet ennemi de notre race, qui se dit roi » des Bédouins ; lui seul pourra nous défendre du » terrible drayhy. »

Nasser chercha à tranquilliser son père, assurant que leurs affaires n'étaient pas aussi mauvaises qu'il le craignait. Cependant les Bédouins commençaient à prendre parti pour l'un ou pour l'autre ; mais le

[1] Ebn Sihoud commande à un million et demi de Bédouins. Il règne sur le pays de Derhié, de Médyde, de Samarcand, de Hygias et de Zamos ou Zamen. Ces peuples s'appellent les Wahabi.

Les Bédouins de la Perse, commandés par l'émir Sahid el Fehrabi, sont plus d'un million.

Ce qui, ajouté aux tribus de Bagdad, de Bassora, de la Mésopotamie et du Horan, dont j'ai fait le dénombrement, donne une population errante de quatre millions d'âmes.

plus grand nombre donnait raison au père, qui était dans leurs véritables intérêts.

Scheik Ibrahim était fort mécontent; il désirait pénétrer plus avant dans le désert, et s'avancer vers Bagdad; et il se trouvait lié à une tribu qui restait entre Damas et Homs. Il perdait ainsi tout l'été, ne pouvant s'éloigner qu'au péril de sa vie. Il me chargea de prendre des renseignements sur le drayhy, de connaître son caractère, de savoir les lieux où il passe l'été, où il se retire l'hiver, s'il reçoit des étrangers, et mille autres particularités; enfin il me dit avoir le plus grand intérêt à être bien informé.

Ces détails étaient difficiles à obtenir, sans éveiller les soupçons. Il fallait trouver quelqu'un qui ne fût pas de la tribu de El Hassnné. A la fin, je parvins à me lier avec un nommé Abdallah el *Chahen* (le poëte). Sachant que les poëtes sont recherchés des grands, je l'interrogeai sur toutes les tribus qu'il avait visitées, et j'appris avec plaisir qu'il avait été longtemps chez le drayhy. J'obtins de lui tous les renseignements que je voulais avoir.

Un jour Nasser me fit écrire au scheik de Saddad et à celui de Coriétain, pour demander à chacun mille piastres et six machlas. Ce droit s'appelle droit de fraternité : c'est un arrangement entre les scheiks de villages et les plus puissants chefs de Bédouins, pour être protégés contre les ravages des autres tribus. Cette taxe est annuelle. Ces malheu-

reux villages se ruinent à contenter deux tyrans : les Bédouins et les Turcs.

Méhanna a une fraternité avec tous les villages des territoires de Damas, Homs et Hama, ce qui lui fait un revenu d'environ cinquante mille piastres. Le pacha de Damas lui en paye douze mille cinq cents, et les villes de Homs et de Hamá lui fournissent en outre une certaine quantité de blé, de riz, de raisiné et d'étoffes. Les petites tribus lui apportent du beurre et du fromage. Malgré cela, il n'a jamais d'argent et se trouve souvent endetté, n'ayant aucune dépense à faire, ce qui nous étonna beaucoup. Nous apprîmes qu'il donnait tout, en cadeau, aux guerriers les plus renommés, soit dans sa tribu, soit parmi les autres, et qu'il s'était fait ainsi un parti puissant. Il est toujours fort mal vêtu; et lorsqu'il reçoit en présent une belle pelisse ou quelque autre objet, il le donne à celui qui est auprès de lui dans le moment. Le proverbe bédouin qui dit que la *générosité couvre tous les défauts*, se trouve vérifié dans Méhanna, dont la libéralité fait seule tolérer la conduite de Nasser.

Peu après cet événement, nous allâmes camper à trois heures de l'Oronte, sur un terrain appelé El Zididi, où se trouvent plusieurs petites sources.

Méhanna, ayant été un jour avec dix cavaliers faire une visite à l'aga de Homs, revint changé de cadeaux de tous les négociants, qui le ménagent, parce que chaque fois qu'il n'est pas content d'eux, il intercepte le commerce, en dépouillant les cara-

vanes. Aussitôt après son retour, Nasser partit pour une expédition contre la tribu Abdelli, commandée par l'émir El Doghiani, et campée près de Palmyre sur deux monticules de forme égale, appelés El-dain (le sein); il revint trois jours après, ramenant cent cinquante chameaux et deux cents moutons. Dans cette affaire nous avions perdu trois hommes, et la jument de Zamel avait été tuée sous lui. En revanche, nous avions pris trois juments, tué dix hommes et blessé une vingtaine. Malgré ce succès, les Bédouins étaient indignés de la mauvaise foi de Nasser qui n'avait aucun motif de haine contre cette tribu.

De tout côté on se concertait avec le drayhy pour détruire la tribu El Hassnné. La nouvelle en étant parvenue à l'émir Douhi, chef de la tribu Would Ali, parent et ami intime de Méhanna, et qui, ainsi que lui, doit escorter la grande caravane, il arriva un jour, avec trente cavaliers, pour l'avertir du danger qui le menaçait. Les principaux de la tribu allèrent au-devant de Douhi; entré dans la tente, Méhanna commanda le café; l'émir l'arrête et lui dit : « Méhanna, ton café est déjà bu! Je ne viens » ici ni boire ni manger, mais bien t'avertir que la » conduite de ton fils Nasser-Pacha (titre qu'il lui » donnait par dérision), amène la destruction sur » toi et les tiens; sache que tous les Bédouins ont » formé une ligue, et vont te déclarer une guerre à » mort. » Méhanna, changeant de couleur, s'écria : « Eh bien! es-tu content, Nasser? tu seras le dernier de la race de Melkhgem!

Nasser, loin de céder, répondit qu'il tiendrait tête à tous les Bédouins et qu'il aurait le secours de vingt mille Osmanlis, ainsi que celui de Mola Ismaël, chef de la cavalerie curde qui porte le schako. Douhi passa la nuit à tâcher de détourner Nasser de ses projets, sans pouvoir y parvenir; le lendemain il partit, disant : « Ma conscience me » défend de m'unir à vous. — La parenté et le pain » que nous avons mangé ensemble me défendent de » vous déclarer la guerre; adieu! je vous quitte » avec chagrin. »

Depuis ce moment, notre temps se passait très-désagréablement chez les Bédouins. Nous ne pouvions les quitter, car tous les hommes qui s'éloignaient des tentes étaient massacrés. — C'étaient des attaques continuelles de part et d'autre; — des changements de camp à l'improviste, pour se mettre plus en sûreté; — des alarmes, des représailles, des disputes continuelles entre Méhanna et son fils; mais le vieillard était d'un caractère si bon et si crédule, que Nasser finissait toujours par lui persuader qu'il avait raison.

On nous raconta mille traits de sa simplicité : entre autres qu'étant à Damas pendant que Yousouf-Pacha, grand vizir de la Porte, y tenait sa cour au retour d'Égypte, après le départ des Français, Méhanna s'était présenté chez lui comme tous les grands; mais peu au fait de l'étiquette turque, il l'avait accosté sans cérémonie, avec le salut des Bédouins, et s'était placé sur le divan, à ses côtés,

sans attendre d'y être invité. — Yousouf, également peu accoutumé aux usages des Bédouins, et ignorant la dignité de ce petit vieillard mal vêtu, qui le traitait si familièrement, ordonne qu'on l'éloigne de sa présence et qu'on lui coupe la tête. — Les esclaves l'emmènent et se préparent à exécuter cet ordre, lorsque le pacha de Damas s'écrie : « Ar-» rêtez ! qu'allez-vous faire? — S'il tombe un che-» veu de sa tête, vous ne pourrez plus, avec toute » votre puissance, envoyer une caravane à la Mec-» que. » — Le vizir se hâta de le faire ramener et le plaça à ses côtés : il lui donna le café, le fit revêtir d'un turban de cachemire, d'un riche gombaz (robe), d'une pelisse d'honneur, et lui présenta mille piastres. — Méhanna, sourd et d'ailleurs n'entendant pas le turc, ne comprenait rien à tout ce qui se passait; — mais ôtant ses beaux vêtements, il les donna à trois de ses esclaves qui l'avaient accompagné. — Le vizir lui fit demander par le drogman s'il n'était pas content de son cadeau. Méhanna répondit : — « Dites au vizir du » sultan que nous autres Bédouins nous ne cher-» chons pas à nous distinguer par de beaux ha-» bits ; je suis mal mis ; mais tous les Bédouins me » connaissent ; ils savent que je suis Méhanna el » Zadel, fils de Melkhgem. » — Le pacha, n'osant pas se fâcher, affecta de rire et d'être fort content de lui. —

Enfin l'été se passa. Au mois d'octobre, la tribu se trouva aux environs d'Alep. — Mon cœur battait

de me trouver si près de mon pays; mais selon mes conditions je ne pouvais même pas donner de mes nouvelles aux miens. — Scheik Ibrahim désirait aller passer l'hiver à Damas; aucun Bédouin n'osait nous y conduire. — Nous parvînmes avec bien de la peine à nous faire escorter jusqu'à un village, à deux jours d'Alep, appelé Soghene (*la chaude*). Les habitants hospitaliers se disputèrent le plaisir de nous recevoir : un bain chaud naturel a donné son nom au village, et la beauté de ses habitants doit probablement être attribuée à la bonté de ses eaux thermales. — De là nous regagnâmes Palmyre avec une peine dont nous fûmes dédommagés par le plaisir de revoir scheik Ragial. Ayant passé quinze jours avec nos amis, nous repartîmes pour Coriétain, où Scheik Sélim et le curé Moussi nous accueillirent avec un véritable intérêt; ils ne se lassaient pas d'écouter nos histoires sur les Bédouins. — Scheik Ibrahim répondait à leur sollicitude amicale sur nos affaires, en disant que notre spéculation allait à merveille, que nous avions gagné plus que nous n'espérions, — tandis que véritablement, entre les pertes et les cadeaux, il ne nous restait plus rien que les marchandises en dépôt chez Moussi. — Nous perdîmes trente jours à Coriétain à organiser notre départ. — L'hiver avançait rapidement, personne n'osait nous fournir des montures, convaincus que nous serions dépouillés en route. Enfin Scheik Ibrahim acheta un mauvais cheval, je louai un âne; et par un temps détestable

et un vent glacial, nous partîmes accompagnés de quatre hommes à pied, pour le village de Daïr Antïé. Après quelques heures, nous arrivâmes à un défilé entre deux montagnes, appelé Béni el Gebelain. A cet endroit vingt cavaliers bédouins arrivent sur nous. — Nos conducteurs, loin de nous défendre, cachent leurs fusils et restent spectateurs de notre désastre. — Les Bédouins nous dépouillent et ne nous laissent que la chemise. — Nous implorions la mort plutôt que d'être ainsi exposés au froid. — A la fin, touchés de notre état, ils eurent la générosité de nous laisser à chacun une *gombaz*. — Quant à nos montures, elles étaient trop chétives pour les tenter. Pouvant à peine marcher, elles auraient inutilement retardé leur course. Nous reprîmes tristement notre chemin : — la nuit arrivait, le froid devenait excessif, et nous fit bientôt perdre l'usage de la parole. — Nos yeux étaient rouges, notre peau bleue; au bout de quelque temps je tombe par terre évanoui et gelé. Scheik Ibrahim faisait des gestes de désespoir aux guides, sans pouvoir leur parler. Un d'eux, Syriaque chrétien, prit pitié de moi et du chagrin de Scheik Ibrahim; il jette par terre le cheval à moitié mort aussi de froid et de fatigue, l'assomme, lui ouvre le ventre, et me met sans connaissance dans sa peau, ne me laissant que la tête dehors. Au bout d'une demi-heure, je repris mes sens, fort étonné de me sentir ressusciter, et de me voir dans une pareille position. La chaleur me rendit l'usage de

la parole, et je remerciai vivement Scheik Ibrahim et le bon Arabe ; je repris courage et retrouvai la force de marcher. Peu après, nos guides s'écrièrent : Voici le village! et nous entrâmes dans la première maison. — C'était celle d'un maréchal ferrant, nommé Hanna el Bitar. — Il prit le plus vif intérêt à notre situation, s'empressa de nous couvrir tous les deux de fiente de chameau, et nous donna, goutte à goutte, un peu de vin : ayant ainsi ranimé en nous la force et la chaleur, il nous retira de notre fumier, nous mit au lit, et nous fit prendre une bonne soupe. — Après un repos indispensable, nous empruntâmes deux cents piastres pour payer nos guides et nous rendre à Damas, où nous arrivâmes le 23 décembre 1810.

M. Chabassan, médecin français, le seul Franc qu'il y eût à Damas, nous donna l'hospitalité; mais comme nous devions y passer l'hiver, nous nous établîmes plus tard dans le couvent des lazaristes, qui était abandonné.

Je ne décrirai pas la célèbre ville de Scham [1] (Damas), cette porte de la gloire (Babel Cabbé), comme l'appellent les Turcs. Notre long séjour nous a mis à même de la connaître à fond; mais elle a été trop souvent visitée par les voyageurs, pour offrir un intérêt nouveau. Je reviens à mon récit.

Un jour, étant au bazar pour passer le temps à

[1] Scham signifie soleil.

la manière turque, nous voyons accourir à nous un Bédouin qui nous embrasse en disant : Ne reconnaissez-vous pas votre frère Hettall, qui a mangé votre pain à Nouarat-el-Nahman? Enchantés de la rencontre, nous le conduisîmes chez nous, et l'ayant bien régalé et questionné, nous apprîmes que les affaires de la tribu Hassnné allaient fort mal, et que la ligue contre elle s'étendait chaque jour davantage. Hettall nous raconta qu'il était de la tribu de Would Ali, dont le chef Douhi nous était connu. Cette tribu passe l'hiver aux territoires de Sarka et de Balka; elle s'étend depuis le pays d'Ismaël jusqu'à la mer Morte, et revient dans le Horan au printemps. Il nous proposa de la visiter, répondant de nous, et nous promettant un bon débit de nos marchandises. Ayant accepté, il fut convenu qu'il viendrait nous chercher au mois de mars.

Scheik Ibrahim, par l'entremise de M. Chabassan, ayant reçu d'Alep un *group* de mille *tallaris*, me fit faire de nouveaux achats. Lorsqu'ils furent terminés, je les lui montrai en lui demandant s'il nous en resterait quelque chose au retour. — « Mon » cher fils, me répondit-il, la connaissance de cha» que chef de tribu me rapporte plus que toutes » mes marchandises. Tranquillisez-vous : vous aussi » vous aurez votre bénéfice en argent et en réputa» tion. Vous serez renommé dans votre siècle, mais » il faut que je connaisse toutes les tribus et leurs » chefs. Je compte sur vous pour parvenir jusqu'au » Drayhy, et pour cela il faut absolument que vous

» passiez pour un Bédouin. Laissez croître votre
» barbe, habillez-vous comme eux, et imitez leurs
» usages. Ne me demandez aucune explication; sou-
» venez-vous de nos conditions. — Que Dieu nous
» donne la force! fut ma seule réponse. »

Vingt fois je fus sur le point d'abandonner une entreprise dont je voyais tous les périls sans en connaître le but. Ce silence imposé, cette obéissance aveugle, m'étaient insupportables. Cependant l'envie d'arriver au résultat, et mon attachement pour M. Lascaris, me firent prendre patience.

A l'époque convenue, Hettall étant arrivé avec trois chameaux et deux guides, nous partîmes le 15 mars 1811, un an et vingt-huit jours après notre premier départ d'Alep. La tribu était dans un endroit appelé Misarib, à trois journées de Damas. Il ne nous arriva rien de remarquable en route; nous passâmes les nuits à la belle étoile, et le troisième jour, au coucher du soleil, nous étions au milieu des tentes de Would Ali; le coup d'œil en était charmant. Chaque tente était entourée de chevaux, de chameaux, de chèvres et de moutons, avec la lance du cavalier plantée à l'entrée; celle de l'émir Douhi s'élevait au centre. Il nous reçut avec toutes les prévenances possibles, et nous fit souper avec lui. C'est un homme de tête, également craint et aimé des siens. Il commande à cinq mille tentes, et à trois tribus qui se sont jointes à lui; savoir : celle de Benin Sakhrer, celle de El Serhaan et celle de

El Sarddié. Il a divisé ses guerriers en compagnies ou détachements commandés chacun par un de ses parents.

Les Bédouins aiment beaucoup à entendre des histoires après souper. En voici une que l'émir nous raconta : elle peint bien l'attachement extrême qu'ils ont pour leurs chevaux, et l'amour-propre qu'ils montrent pour leurs qualités.

Un homme de sa tribu, nommé Giabal, avait une jument très-renommée. Hassad-Pacha, alors vizir de Damas, lui en fit faire, à plusieurs reprises, toutes les offres imaginables, mais inutilement, car un Bédouin aime autant son cheval que sa femme. Le pacha fit des menaces qui n'eurent pas plus de succès. Alors un autre Bédouin, nommé Giafar, étant venu le trouver, lui demanda ce qu'il lui donnerait s'il amenait la jument de Giabal. — « Je » remplirai d'or ton sac à orge, » répondit Hassad qui regardait comme un affront de n'avoir pas réussi. La chose ayant fait du bruit, Giabal attachait sa jument la nuit par le pied avec un anneau de fer dont la chaîne passait dans sa tente, étant arrêtée par un piquet fiché en terre, sous le feutre qui servait de lit à lui et à sa femme. A minuit Giafar pénètre dans la tente en rampant, et se glissant entre Giabal et sa femme, il pousse doucement, tantôt l'un, tantôt l'autre : le mari se croyait poussé par sa femme, la femme par le mari, et chacun faisait place. Alors, Giafar, avec un couteau bien affilé, fait un trou au feutre, retire le piquet, dé-

tache la jument, monte dessus, et, prenant la lance de Giabal, l'en pique légèrement en disant : — « C'est moi, Giafar, qui ai pris ta belle jument ; je » t'avertis à temps. » Et il part. — Giabal s'élance hors de sa tente, appelle des cavaliers, prend la jument de son frère, et ils poursuivent Giafar pendant quatre heures. La jument du frère de Giabal était du même sang que la sienne, quoique moins bonne. — Devançant tous les autres cavaliers, il était au moment d'atteindre Giafar, lorsqu'il lui crie : — « Pince-lui l'oreille droite, et donne un » coup d'étrier. » — Giafar obéit, et part comme la foudre. La poursuite devient alors inutile; trop de distance les sépare. Les autres Bédouins reprochent à Giabal d'être lui-même la cause de la perte de sa jument [1]. — « J'aime mieux, répondit-il, la per» dre que de ternir sa réputation. Voulez-vous que » je laisse dire dans la tribu Would Ali [2], qu'une » autre jument a pu dépasser la mienne ? Il me » reste du moins la satisfaction de dire qu'aucune » autre n'a pu l'atteindre. »

Il revint chez lui avec cette consolation, et Giafar reçut le prix de son adresse. Un autre nous

[1] Chaque Bédouin accoutume son cheval à un signe qui lui fait déployer toute sa vitesse. Il ne s'en sert que dans un pressant besoin, et n'en confierait pas le secret, même à son fils.

[2] Tribu dont les chevaux ont le plus de réputation parmi les Bédouins.

raconta que dans la tribu de Neggde, il y avait une jument aussi réputée que celle de Giabal, et qu'un Bédouin d'une autre tribu, nommé Daher, était devenu comme fou du désir de l'avoir. Ayant offert en vain pour elle ses chameaux et toutes ses richesses, il s'imagine de se teindre la figure avec du jus d'herbe, de se vêtir de haillons, de se lier le cou et les jambes comme un mendiant estropié, et d'aller ainsi attendre Nabec, le maître de la jument, dans un chemin où il sait qu'il doit passer. Quand il est proche, il lui dit d'une voix éteinte : — « Je » suis un pauvre étranger ; depuis trois jours je n'ai » pu bouger d'ici pour aller chercher de la nourri- » ture. Je vais mourir : secourez-moi, Dieu vous » récompensera. »

Le Bédouin lui propose de le prendre sur son cheval et de le conduire chez lui ; mais le fourbe répond : — « Je ne puis me lever, je n'en ai pas la » force. » L'autre, plein de compassion, descend, approche sa jument et le place dessus à grand'peine. Sitôt qu'il se sent en selle, Daher donne un coup d'étrier et part en disant : — « C'est moi, Daher, qui » l'ai prise et qui l'emmène. »

Le maître de la jument lui crie d'écouter : sûr de ne pouvoir être poursuivi, il se retourne et s'arrête un peu au loin, car Nabec était armé de sa lance. Celui-ci lui dit : — « Tu as pris ma jument. » Puisqu'il plaît à Dieu, je te souhaite prospérité ; » mais je te conjure de ne dire à personne comment » tu l'as obtenue. — Eh, pourquoi ? répond Daher.

» — Parce qu'un autre pourrait être réellement » malade, et rester sans secours. Tu serais cause » que personne ne ferait plus un seul acte de cha- » rité, dans la crainte d'être dupé comme moi. »

Frappé de ces mots, Daher réfléchit un moment, descend du cheval et le rend à son propriétaire en l'embrassant. Celui-ci le reconduisit chez lui. Ils restèrent ensemble trois jours et jurèrent fraternité.

Scheik Ibrahim était enchanté de ces histoires, qui lui faisaient connaître le caractère et la générosité des Bédouins. — La tribu de Douhi est plus riche et moins cupide que celle de Méhanna. Leurs chevaux sont plus beaux. Nous restâmes quinze jours parmi eux. Scheik Ibrahim fit des cadeaux à tous les chefs, et vendit quelques articles aux femmes, pour soutenir le rôle de marchands. Ensuite nous partîmes pour visiter les trois scheiks tributaires de l'émir Douhi.

Scheik Ibrahim me dit qu'il n'avait d'autre intérêt à rester parmi ces Bédouins que celui de me donner l'occasion d'étudier de plus en plus leur langage et leurs coutumes; — qu'il fallait, pour son *commerce à lui*, arriver chez le Drayhy; — mais que je devais mettre à profit nos courses dans toutes les tribus pour prendre des notes de leurs noms et de leur nombre, qu'il lui était important de connaître.

Leur manière de parler est très-difficile à acquérir, même pour un Arabe, quoique au fond ce soit la même langue. Je m'y appliquai avec succès.

l'obtins aussi dans le cours de nos longs voyages e nom de tous les scheiks, et le dénombrement le toutes les tribus, chose qui n'avait jamais pu être faite jusqu'alors : j'en donnerai la liste à la in de mon journal.

Les tribus nombreuses sont souvent obligées de se partager en détachements de deux cents à cinq cents tentes, et d'occuper un grand espace, afin de se procurer de l'eau et de nourrir leurs troupeaux. — Nous parcourûmes successivement tous les campements en attendant que nous pussions trouver le moyen de nous faire conduire chez le Drayhy, qui était en guerre avec tous ceux du territoire de Damas. Partout nous fûmes accueillis à merveille.

Dans une tribu, ce fut une pauvre veuve qui nous offrit l'hospitalité. Pour nous régaler, elle tua son dernier mouton et emprunta du pain. Elle nous apprit que son mari et ses trois fils avaient été tués dans la guerre contre les Wahabi, tribu très-redoutée des environs de la Mecque. Lui ayant témoigné notre étonnement de ce qu'elle se dépouillait pour nous : — « Celui qui entre chez un vivant, dit-elle, » et n'y mange pas, c'est comme s'il visitait un » mort. »

Une tribu déjà considérable avait été récemment formée de la manière suivante : un Bédouin avait une fille très-belle, que le chef de sa tribu lui demanda en mariage; mais il ne voulut pas la lui accorder, et pour la soustraire à ses poursuites, il

partit furtivement avec toute sa famille. Le scheik s'informant de ce qu'il était devenu, quelqu'un lui répondit : *Serah* (il est parti). — *Serhan* [1], reprit-il (c'est un loup) ; voulant dire par là qu'il était sauvage. Depuis ce temps la tribu dont ce Bédouin était devenu chef a toujours été appelée la tribu El Serhan [2]. Lorsque des Bédouins sont courageux et ont de bons chevaux, ils deviennent puissants en peu de temps.

Enfin nous apprîmes l'arrivée du Drayhy en Mésopotamie. A cette époque, Scheik Ibrahim fut obligé d'aller à Damas chercher des marchandises et de l'argent, qui nous manquaient également. Nous y fîmes connaissance avec un Bédouin d'une tribu du bord de l'Euphrate qui avait gardé la neutralité dans l'affaire de Nasser. Ce Bédouin, nommé Gazens el Hamad, était venu à Damas avec quelques autres vendre du beurre. Il s'engagea à charger nos marchandises sur ses chameaux, et à nous conduire chez le Drayhy ; mais, hélas ! nous ne devions pas y parvenir aussi facilement. A peine arrivés à Coriétain, pour reprendre nos marchandises laissées au dépôt, nous reçûmes la nouvelle d'une victoire de Zaher, fils du Drayhy, sur Nasser, victoire qui renouvela la guerre avec une double violence. Toutes les tribus se prononcèrent pour

[1] Jeu de mots difficile à rendre; Serah signifie parti, Serhan signifie loup.

[2] La tribu du Loup.

l'un ou l'autre parti. Celle de Salkeh, tribu de notre conducteur, avait été attaquée par le Drayhy, qui poursuivait ses avantages avec acharnement, et personne n'osait plus se hasarder à traverser le désert. M. Lascaris se désespérait; il ne pouvait plus ni manger, ni dormir; enfin, exaspéré au dernier point de se voir arrêté dans ses projets, il s'en prit à moi. Alors je lui dis : — « Il est temps de » nous expliquer. Si vous voulez arriver chez le » Drayhy pour faire le commerce, l'entreprise est » insensée, et je renonce à vous suivre. Si vous » avez d'autres projets et des motifs suffisants pour » exposer votre vie, dites-les-moi, et vous me » trouverez prêt à me sacrifier pour vous. — Eh » bien, mon cher fils, me répondit-il, je vais me » confier à vous : sachez que le commerce n'est » qu'un prétexte pour cacher une mission qui m'a » été imposée à Paris. Voici mes instructions, divi- » sées en dix points :

1° Partir de Paris pour Alep.

2° Y chercher un Arabe dévoué, et me l'attacher comme drogman.

3° Me perfectionner dans sa langue.

4° Aller à Palmyre.

5° Pénétrer parmi les Bédouins.

6° En connaître tous les chefs, et gagner leur amitié.

7° Les réunir tous dans une même cause.

8° Leur faire rompre tout pacte avec les Osmanlis.

9° Reconnaître tout le désert, les haltes, les en-

droits où l'on trouve de l'eau et des pâturages jusqu'aux frontières de l'Inde.

10° Revenir en Europe sain et sauf après avoir accompli ma mission. »

« Et ensuite? » lui dis-je... Mais il m'imposa silence. — « Rappelez-vous nos conditions, ajouta-t-il, je vous instruirai de tout à mesure. A présent il vous suffit de savoir que je veux arriver chez le Drayhy quand je devrais y laisser ma vie. »

Cette demi-confidence me troubla, et m'ôta le sommeil à mon tour : trouver des difficultés presque insurmontables, et n'entrevoir que très-confusément les avantages de mon dévouement, c'était un état pénible. Cependant je pris la résolution d'aller jusqu'au bout, puisque je m'y étais engagé, et je ne songeai qu'aux moyens de réussir. Ma barbe avait poussé ; j'étais parfaitement versé dans le langage des Bédouins ; je résolus de me rendre seul et à pied chez le Drayhy : c'était l'unique chance possible à tenter. Je fus trouver mon ami Wardi, celui qui m'avait rappelé à la vie en me mettant dans le ventre du cheval, et lui fis part de mon projet. Après avoir cherché à m'en détourner, en m'avertissant que les fatigues seraient grandes, que j'aurais dix nuits de marche pénible ; qu'il faudrait nous cacher le jour afin de ne pas être vus en route, que nous ne pourrions emporter avec nous que le strict nécessaire ; voyant que rien ne pouvait me faire reculer, il prit l'engagement de me servir de guide, moyennant une forte somme

d'argent. Ayant communiqué mes projets à M. Lascaris, il me fit aussi des objections amicales sur les dangers auxquels je m'exposais, mais au fond cependant je vis qu'il était content de moi.

Nous arrangeâmes toutes nos affaires ; je convins de lui écrire par le retour de mon conducteur dès que je serais parvenu chez le Drayhy ; et la nuit était déjà fort avançée lorsque nous nous jetâmes sur nos lits. J'étais très-agité, mon sommeil s'en ressentit, et bientôt je réveillai M. Lascaris par mes cris. Je rêvais qu'étant au sommet d'un rocher escarpé, au pied duquel coulait un fleuve rapide que je ne pouvais franchir, je m'étais couché sur le bord du précipice, et que tout à coup un arbre avait pris racine dans ma bouche ; qu'il grandissait et étendait ses rameaux comme une tente de verdure ; mais en grandissant il me déchirait le gosier, et ses racines pénétraient dans mes entrailles, et je poussais des cris violents. Ayant raconté mon rêve à Scheik Ibrahim, il en fut émerveillé et me dit qu'il était du meilleur augure, et qu'il m'annonçait un grand résultat après beaucoup de peine.

Il fallait que je me couvrisse de haillons pour n'exciter ni les soupçons ni la cupidité si nous venions à être aperçus. Voici mon costume de voyage. Une chemise de grosse toile de coton rapiécée ; une gombaz sale et déchirée ; une vieille cafié avec un morceau de toile, jadis blanche, pour turban ; un manteau de peau de mouton ayant perdu la moitié de sa laine, et des souliers raccommodés

jusqu'à peser quatre livres ; plus une ceinture de cuir, de laquelle pendait un couteau de deux paras ; un briquet, un peu de tabac dans un vieux sac et une pipe. Je me noircis les yeux et me barbouillai le visage, puis me présentai ainsi fait à Scheik Ibrahim pour prendre congé de lui. En me voyant, il se mit à pleurer : — « Que le bon Dieu, dit-il, » vous donne la force d'accomplir votre généreux » dessein ! Je devrai tout à votre persévérance. » Que le Très-Haut vous accompagne et vous pré- » serve de tout danger ; qu'il aveugle les méchants » et vous ramène ici, afin que je puisse vous ré- » compenser ! » Je ne pus m'empêcher de pleurer à mon tour. A la fin pourtant la conversation étant devenue plus gaie, Scheik Ibrahim me dit en plaisantant que si j'allais à Paris dans ce costume, je pourrais facilement gagner de l'argent à me faire voir. Nous soupâmes ; et au coucher du soleil, je me mis en route. Je marchai sans fatigue jusqu'à minuit ; mais alors mes pieds commencèrent à s'enfler : mes souliers me blessaient, je les ôtai. — Les épines de la plante que broutent les chameaux me piquaient, et les cailloux me déchiraient. — Je tâchai de remettre ma chaussure ; de souffrance en souffrance, je cheminai jusqu'au matin. — Une petite grotte nous offrit un abri pour le jour. — Je pansai mes pieds, en les enveloppant d'un morceau de mon habit que j'arrachai, et m'endormis sans avoir la force de prendre aucune nourriture. Je dormais encore lorsque mon guide m'ap-

cela pour partir : mes pieds étaient très-enflés; le cœur me manquait, je voulais attendre le lendemain. — Mon conducteur me reprochait ma faiblesse : — « Je savais bien, disait-il, que vous étiez » trop délicat pour un tel voyage. Je vous l'avais » prédit. — Il est impossible de nous arrêter ici; » si nous y passons la nuit, il faut encore y passer » le lendemain; nos provisions seront épuisées; » nous mourrons de faim dans le désert. — Il vaut » mieux renoncer à notre entreprise, et retourner » pendant qu'il en est temps encore. »

Ces paroles me ranimèrent, et je partis. Je me traînai avec effort jusqu'à près de minuit; parvenus à une plaine où le sable s'élevait et s'abaissait en ondulations, nous nous y reposâmes jusqu'au jour. La première clarté nous fit apercevoir au loin deux objets que nous prîmes pour des chameaux. Mon guide effrayé creusa un trou dans le sable pour nous cacher, et nous nous y enterrâmes jusqu'au cou, ne laissant dehors que la tête. Dans cette pénible situation, nons restions les yeux fixés du côté des prétendus chameaux, lorsque vers midi, Wardi s'écria : « Dieu soit loué! ce ne sont que des au» truches. » Nous sortîmes tout joyeux de notre tombeau, et pour la première fois depuis notre départ, je mangeai un peu de galette, et bus une goutte d'eau. Nous restâmes là jusqu'au soir, attendant l'instant de nous remettre en route. Étant alors au milieu des sables, je souffrais moins en marchant. Nous passâmes le jour suivant à dormir.

Nous étions vis-à-vis de Palmyre au midi. Le point du jour, après la quatrième nuit, nous surprit au bord d'une grande rivière nommée El Rabib, coulant du midi au nord; mon guide se déshabilla, me porta sur son dos jusqu'à l'autre rive, et retourna chercher ses habits. Je voulais me reposer, mais il me dit qu'il ne serait pas prudent de s'arrêter dans un endroit où la rivière était guéable. En effet, nous n'avions pas marché une demi-heure, que nous vîmes s'approcher de la rivière cinq cents Bédouins bien montés allant du levant au couchant. Ayant trouvé un buisson, nous y établîmes notre halte jusqu'au soir. — La sixième nuit nous amena à quelques heures de l'Euphrate; le septième jour, le plus difficile était fait; et si je n'avais pas tant souffert de mes pieds, j'aurais pu oublier toutes mes fatigues au spectacle du soleil levant sur les bords de ce fleuve magnifique. Des Bédouins hospitaliers, dont l'occupation est de faire passer d'un bord à l'autre, nous conduisirent dans leurs tentes, où pour la première fois nous fîmes un bon repas. Nous prîmes des informations sur le Drayhy. Il était à trois jours de distance entre Zaïte et Zauer. — Il avait fait la paix avec l'émir Fahed, lui imposant un tribut; on me parla beaucoup de ses talents militaires et de son courage redoutable, de son intention d'anéantir Méhanna et Nasser, et de retourner à son désert près Bassora et Bagdad. Ces détails étaient tels que je pouvais le désirer : je fis tout de suite mon plan. — Je demandai un guide

pour me conduire chez le Drayhy, — disant aux Bédouins que j'étais négociant d'Alep, ayant un correspondant à Bagdad qui me devait vingt-cinq mille piastres et qui venait de faire faillite; — que la guerre entre les Bédouins ayant intercepté les communications, je n'avais eu d'autre ressource que de m'aventurer seul, et d'aller me mettre sous la protection du Drayhy pour arriver à Bagdad où toute ma fortune était compromise. Ces bons Bédouins faisaient des vœux pour qu'Allah me fît recouvrer mon argent, et Wardi lui-même prit beaucoup plus d'intérêt à mon voyage, depuis qu'il en comprenait l'importance. Après avoir passé la journée à examiner la tribu Beny Tay, nous partîmes le lendemain bien escortés, et rien d'intéressant ne nous arriva pendant notre marche. Nous vîmes le soleil couchant du troisième jour dorer les cinq mille tentes du Drayhy, qui couvraient la plaine aussi loin que la vue pouvait s'étendre, entourées de chameaux, de chevaux, de troupeaux qui cachaient le sol; jamais je n'avais vu un tel spectacle de puissance et de richesse. — La tente de l'émir au centre avait cent soixante pieds de long. — Il me reçut très-poliment et, sans aucune question, me proposa de souper avec lui. Après souper, il me dit : « D'où venez-vous? où allez-vous? » Je lui répondis comme je l'avais fait aux Bédouins de l'Euphrate. — « Vous êtes le bien venu, reprit-» il alors, votre arrivée répand mille bénédictions. » S'il plaît à Dieu, vous réussirez; mais, selon

» notre coutume, nous ne pouvons parler d'affaires » qu'après trois jours accordés à l'hospitalité et au » repos. » — Je fis les remercîments d'usage et me retirai. — Le lendemain j'expédiai Wardi à M. Lascaris.

Le Drayhy est un homme de cinquante ans, grand et d'une belle figure, ayant une petite barbe toute blanche; son regard est fier; il est considéré comme le plus capable des chefs de tribus; il a deux fils, Zaher et Sahdoun; ils sont mariés et habitent la même tente que lui. Sa tribu, appelée El Dualla, est nombreuse et fort riche. — Le hasard me servit merveilleusement dès les premiers jours de mon arrivée. L'émir manquait de secrétaire, j'offris de lui en servir pour le moment, et je gagnai bientôt sa confiance par les avis et les renseignements que j'étais à même de lui donner sur les tribus que j'avais étudiées. Lorsque je lui parlai de mon affaire, il me témoigna tant de regret de me voir partir, que je semblai céder à ses instances. — Il me dit : « Si vous voulez rester avec moi, vous » serez comme mon fils; tout ce que vous direz » sera fait. » Je profitai de cette confiance pour l'engager à passer l'Euphrate, afin de le rapprocher de Scheik Ibrahim; je lui fis envisager tout ce qu'il pouvait y gagner en influence sur les tribus du pays, en les détachant de Nasser; je lui représentai tous les cadeaux qu'ils seraient forcés de lui offrir, la terreur qu'il inspirerait aux Osmanlis, et le tort qu'il ferait à ses ennemis en consommant leurs

pâturages. Comme c'était la première fois qu'il quittait le désert de Bagdad, pour venir en Mésopotamie, mes conseils et mes renseignements lui étaient d'une grande ressource, et il les suivit. Le départ était superbe à voir ; les cavaliers en avant, sur des chevaux de race, les femmes dans des haudags magnifiquement drapés, sur des dromadaires, entourées d'esclaves négresses. Des hommes chargés de provisions parcouraient toute la caravane, criant : « Qui a faim? » et distribuant du pain, des dattes, etc. Toutes les trois heures, on faisait halte pour prendre le café; et le soir, les tentes étaient dressées comme par enchantement. Nous suivions les bords de l'Euphrate dont les eaux transparentes brillaient comme de l'argent; j'étais moi-même monté sur une jument de pur sang, et tout le voyage me parut comme une marche triomphale, qui contrastait fortement avec la route que je venais de faire en parcourant le même pays, dans mes haillons, sur mes pieds ensanglantés.

Le quatrième jour, l'émir Zahed vint au-devant de nous avec mille cavaliers. On se livra à toutes sortes de jeux, à cheval et avec la lance. Le soir, le Drayhy, ses fils et moi, nous allâmes souper dans la tribu de Zahed. Le lendemain, nous traversâmes le fleuve, et campâmes sur le territoire de Damas, marchant toujours au couchant; nous campâmes à El Jaffet, dans le pachalik d'Alep. Le bruit de l'arrivée du Drayhy se répandit promptement, et il reçut de Méhanna une lettre commençant par

leurs titres respectifs, et continuant ainsi : « Au
» nom du Dieu très-miséricordieux, salut! Nous
» avons appris avec surprise que vous avez passé
» l'Euphrate, et que vous vous avancez dans les
» provinces que nous ont laissées nos aïeux. Avez-
» vous donc pensé que vous pouviez à vous seul
» dévorer la pâture de tous les oiseaux? Sachez que
» nous avons tant de guerriers que nous ne pouvons
» en connaître le nombre. De plus, nous serons sou-
» tenus par les vaillants Osmanlis, auxquels rien ne
» peut résister. Nous vous conseillons donc de re-
» prendre le chemin par lequel vous êtes venu; au-
» trement, tous les malheurs imaginables fondront
» sur vous, et le repentir viendra trop tard. »

A la lecture de cette lettre, je vis le Drayhy pâlir de colère; ses yeux lançaient des éclairs. Après un moment de silence : « Kratib, s'écria-t-il d'une voix
» terrible, prenez la plume et écrivez à ce chien! »

Voici sa réponse : — « J'ai lu vos menaces,
» qui ne pèsent pas un grain de moutarde. J'abais-
» serai votre drapeau, et je purifierai la terre de
» vous et de votre renégat de fils Nasser. Quant
» au territoire que vous réclamez, le sabre en déci-
» dera. Bientôt je me mettrai en route pour vous
» exterminer. Hâtez-vous : la guerre est déclarée. »

Alors m'adressant au Drayhy : « J'ai un conseil
» à vous donner, lui dis-je; vous êtes étranger ici;
» vous ignorez quel parti prendront les tribus du
» pays. Méhanna est aimé des Bédouins et soutenu
» par les Turcs; vous allez commencer la guerre

» sans connaître le nombre de vos ennemis. Si vous
» essuyez une première défaite, tous se ligueront
» contre vous, et vous ne serez pas en force pour y
» résister. Envoyez donc un message aux scheiks
» des environs pour leur annoncer que vous venez
» détruire les tentes de Melkhgem, afin de les déli-
» vrer du joug des Osmanlis, et pour leur demander
» de se prononcer. Connaissant ainsi vos forces,
» vous pourrez les comparer aux siennes et agir
» en conséquence. — Vous êtes véritablement un
» homme de bon conseil, répondit le Drayhy en-
» chanté de mon idée. — Je ne suis rien par moi-
» même, repris-je : c'est grâce à mon maître si je
» sais quelque chose ; c'est lui qui est un homme
» plein de sagesse et de connaissances, très-versé
» dans les affaires; lui seul est capable de vous don-
» ner des conseils. Vous seriez enchanté de lui, si
» vous pouviez le connaître. Je suis sûr que s'il était
» avec vous, aidé par sa sagacité, vous deviendriez
» le chef de tous les Bédouins du désert. — Je
» vais à l'instant même envoyer cent cavaliers le
» chercher, s'écria vivement le Drayhy. — Nous
» sommes encore trop loin, lui dis-je. Le voyage
» serait pénible ; lorsque nous serons plus rappro-
» chés de Coriétain, je vous le ferai connaître. »

Je craignais pour Scheik Ibrahim quelque mauvaise rencontre ; je voulais être près de lui pour le conduire : je lui étais si attaché que je me serais sacrifié mille fois pour le servir.

J'en reviens à notre conseil de guerre. Le Drayhy

me donna une liste pour écrire à dix des principaux scheiks des tribus. Voici sa lettre : — « J'ai quitté » mon pays pour venir vous délivrer de la tyrannie » de Nasser, qui veut devenir votre maître par la » force des Turcs, changer vos usages, détruire vos » mœurs et vous assujettir aux Osmanlis. Je viens » de lui déclarer la guerre; dites avec franchise si » vous êtes pour lui ou pour moi; et que ceux qui » veulent m'aider, viennent se réunir à moi. — » Salut ! »

Ayant expédié dix cavaliers avec ces lettres, le lendemain nous nous avançâmes jusqu'au vaste et beau territoire de Chaumeric, à trente heures de Hama. Après une courte absence, nos messagers revinrent. L'émir Douhi et le scheik Sellame répondirent qu'ils garderaient la neutralité ; le scheik Cassem, parent de Méhanna, se déclara pour lui; les sept autres tribus vinrent camper autour de nous, leurs scheiks promettant au Drayhy de partager ses périls à la vie, à la mort. Cependant nos espions nous rapportèrent que Méhanna alarmé avait envoyé Nasser à Hama, pour demander des secours aux Osmanlis. Le Drayhy rassembla immédiatement son armée, forte de huit mille hommes, six mille cavaliers et mille deloulmardoufs, c'est-à-dire mille chameaux, montés chacun de deux hommes armés de fusils à mèche [1], et partit le quatrième

[1] Les fusils à platine ne sont pas adoptés par les Bédouins, parce que leurs ancêtres ne s'en servaient pas,

jour, laissant ordre au reste des tribus de suivre le surlendemain, afin d'exciter davantage le courage des guerriers dans le combat, par le voisinage de leurs femmes et de leurs enfants. Je restai avec ces derniers, et nous allâmes camper à El Jamié, à une heure de la tribu El Hassnné, et à deux journées de Hama. Le cinquième jour, le Drayhy nous annonça une victoire éclatante, et peu après arrivèrent les chameaux, moutons, chevaux et armes pris sur l'ennemi. Les hommes qui avaient été forcés de rester aux tentes, à la garde du bagage, allèrent au-devant des vainqueurs demander la part de butin à laquelle ils ont droit, et bientôt nous vîmes arriver l'armée triomphante.

Le Drayhy avait surpris Méhanna un peu à l'improviste, pendant l'absence de Nasser; mais la tribu de Hassnné ayant poussé son cri de guerre, les combattants se trouvèrent à peu près égaux en nombre; la bataille dura jusqu'au soir. Nos guerriers, après avoir perdu vingt-deux des leurs et en avoir tué le double à l'ennemi, s'étaient emparés de ses troupeaux. Zaher avait pris la jument de Farès, fils de Méhanna, ce qui chez les Bédouins est un glorieux exploit.

Après sa défaite, Méhanna passa l'Oronte, au nord de Hama, et fut camper près de Homs, pour

et aussi parce qu'ils seraient plus dangereux dans les mains des enfants et des femmes. Ces dernières tressent les mèches, qui sont en coton.

attendre les Osmanlis et venir avec eux prendre sa revanche. Effectivement, le cinquième jour, les bergers accoururent en criant que les Turcs, conduits par Nasser, s'étaient emparés des troupeaux. Aussitôt tous nos guerriers s'élancent à leur poursuite, les atteignent et leur livrent un combat plus terrible que le premier, pendant lequel l'ennemi fit filer une grande partie de nos bestiaux vers son camp. L'avantage resta aux nôtres, qui rapportèrent de nombreuses dépouilles des Turcs ; mais la perte de nos troupeaux était considérable. Nous n'avions à regretter que douze hommes; parmi eux se trouvait le neveu du Drayhy, Ali, dont la mort fut universellement pleurée. Son oncle resta trois jours sans manger, et jura par le Dieu tout-puissant, qu'il tuerait Nasser, pour venger la mort d'Ali.

Les attaques se multipliaient tous les jours; les Osmanlis de Damas, Homs et Hama, étaient dans la consternation, et cherchaient à rassembler tous les Arabes du Horam et de l'Idumée. Plusieurs tribus du désert arrivèrent, les unes pour renforcer le Drayhy, les autres Méhanna. Aucune caravane ne pouvait passer d'une ville à l'autre; les avantages étaient presque tous du côté du Drayhy. Un jour, par une coïncidence singulière, Farès nous enleva cent vingt chameaux qui paissaient à deux lieues des tentes, pendant que dans le même moment Zaher s'emparait du même nombre des leurs. Cette expédition simultanée fut cause que ni l'un ni

l'autre ne fut poursuivi. Ils eurent ainsi le temps d'emmener leur capture. Mais cette guerre de représailles de butin et de troupeaux devait bientôt prendre un caractère de férocité et d'extermination. Le signal en fut donné par les Turcs Dallatis, sous la conduite de Nasser, qui, ayant pris à la tribu Beny-Kraleb deux femmes et une fille, les emmenèrent au village Zany el Abedin. Nasser livra les femmes aux soldats, et donna à l'aga la jeune fille qui, au milieu de la nuit, vengea son honneur en poignardant le Turc dans son sommeil. Son bras vigoureux lui perça le cœur, et le laissa mort sur le coup; puis, sortant sans bruit, elle rejoignit sa tribu et répandit partout l'indignation et la fureur parmi les Bédouins, qui jurèrent de mourir ou de tuer Nasser, et de remplir des vases de son sang pour les distribuer aux tribus, en mémoire de leur vengeance.

Le châtiment ne se fit pas attendre : un engagement ayant eu lieu entre un parti commandé par Zaher et un autre aux ordres de Nasser, ces deux chefs, qui se détestaient, se recherchent et s'attaquent avec acharnement. Les Bédouins restent spectateurs du combat de ces guerriers égaux en valeur et en adresse. La lutte fut longue et terrible : enfin leurs chevaux fatigués n'obéissant plus aussi promptement aux ordres de leurs maîtres, Nasser ne peut éviter un coup de la lance de Zaher qui le traverse d'outre en outre : il tombe; ses cavaliers se sauvent, ou consignent leurs che-

vaux [1]. Zaher coupa en morceaux le corps de Nasser, le mit dans une couffe [2] et l'envoya au camp de Méhanna par un prisonnier à qui il coupa le nez. Il revint ensuite dans sa tribu, exultant dans sa vengeance.

Méhanna fit demander des secours aux Bédouins de Chamma (Samarcande), de Negdde et aux Wahabi; ils promirent de venir à son aide l'année suivante, la saison de se retirer à l'orient étant alors arrivée. Comme nous étions campés très-près de Coriétain, je proposai d'aller chercher Scheik Ibrahim. Le Drayhy accepta mon offre avec empressement et me donna une forte escorte. Je ne saurais peindre le bonheur que j'éprouvai à revoir M. Lascaris, qui me reçut avec une grande effusion de cœur; pour moi, je l'embrassai comme un père; car je n'avais jamais connu le mien qui mourut pendant ma première enfance. J'employai la nuit à lui raconter tout ce qui s'était passé. Le lendemain, prenant congé de nos amis, le curé Moussi et le scheik Selim, j'emmenai Scheik Ibrahim qui fut reçu avec la plus haute distinction par le Drayhy. On nous donna un grand festin de viande de chameau que je trouvai moins mauvaise que la première fois, car je commençais à m'accoutumer à la nourriture des Bé-

[1] Lorsqu'un Bédouin abandonne volontairement son cheval à son ennemi, celui-ci ne peut plus ni le tuer, ni le faire prisonnier.

[2] Espèce de panier en jonc.

douins. Les chameaux destinés à être tués sont blancs comme la neige, et ne sont jamais ni chargés ni fatigués; leur viande est rouge et très-grasse; les chamelles ont une grande abondance de lait; les Bédouins en boivent continuellement, et donnent l'excédant à leurs chevaux de race, que cette boisson fortifie beaucoup; ils consomment ainsi tout le lait, parce qu'il n'est point propre à faire du beurre; nous avons fini par en trouver le goût préférable à celui du lait de chèvre et de brebis.

Une attaque des Wahabi, peu de temps après l'arrivée de M. Lascaris, fit perdre au Drayhy quelques cavaliers et beaucoup de bestiaux. Le lendemain, Scheik Ibrahim me prit à part et me dit : — « Je » suis content du Drayhy, c'est bien l'homme qu'il » me faut; mais il est indispensable qu'il devienne » chef général de tous les Bédouins, depuis Alep » jusqu'aux frontières de l'Inde; c'est à vous à négocier cette affaire par amitié, par menace ou par » astuce; il faut que cela s'accomplisse.

» — Vous me donnez là une charge bien difficile, » répondis-je. Chaque tribu a son chef; ils sont » ennemis de la dépendance, jamais ils ne se sont » soumis à aucun joug; je crains, si vous vous » engagez dans une pareille affaire, qu'il ne vous » arrive quelque chose de fâcheux.

» — Cependant il le faut absolument, reprit » M. Lascaris; mettez-y toute votre capacité; sans » cela nous ne pouvons réussir à rien. »

Je réfléchis longtemps aux moyens d'entamer

cette affaire. Le premier point était d'inspirer aux Bédouins une haute idée de Scheik Ibrahim, et, pour y parvenir, comme ils sont superstitieux et crédules à l'excès, nous préparâmes des expériences chimiques avec du phosphore et de la poudre fulminante, espérant les étonner. Effectivement le soir, lorsque les principaux de la tribu furent réunis sous la tente du Drayhy, Scheik Ibrahim, d'un air majestueux et avec une adresse extrême, produisit des effets qui les frappèrent d'admiration et de stupeur. Dès ce moment il fut pour eux un sorcier, un magicien, ou plutôt une divinité.

Le lendemain le Drayhy m'appela et me dit : — « O Abdallah ! votre maître est un dieu. — Non, » répondis-je, mais bien un prophète ; ce que vous » avez vu hier n'est rien auprès du pouvoir qu'il a » acquis par sa profonde science ; c'est un homme » unique dans ce siècle. Sachez que, s'il le veut, » il est capable de vous faire roi de tous les Bé- » douins : il a reconnu que la comète qui a paru il » y a quelque temps était votre étoile, qu'elle est » supérieure à celle des autres Arabes, et que si » vous suivez en tout point ses conseils, vous de- » viendrez tout-puissant. » Cette idée lui plut extrêmement. Le désir du commandement et de la gloire se réveilla avec violence dans son âme, et, par une coïncidence vraiment extraordinaire, j'avais deviné l'objet de sa superstition, car il s'écria : « O » Abdallah! je vois que vous dites vrai et que votre » maître est réellement un prophète ; j'ai eu un

» rêve il y a quelque temps, dans lequel du feu, se
» détachant d'une comète, tomba sur ma tente et
» la consuma, et je pris ce feu dans ma main, et
» il ne me brûla pas. Cette comète était sûrement
» mon étoile. » Alors appelant sa femme il la pria de me redire elle-même ce rêve tel qu'il le lui avait raconté à son réveil. Je profitai de cette circonstance pour établir de plus en plus la supériorité de Scheik Ibrahim, et le Drayhy me promit de suivre à l'avenir tous ses conseils. M. Lascaris, charmé de ces heureux commencements, choisit dans ses marchandises un très-beau cadeau pour offrir au Drayhy, qui l'accepta avec le plus grand plaisir, et y vit la preuve que ce n'était pas pour nous enrichir que nous cherchions à le capter. Depuis ce temps, il nous fit manger avec sa femme et ses belles-filles dans l'intérieur de la tente, au lieu de manger dans le rabha avec les étrangers. Sa femme, issue d'une grande famille et sœur d'un ministre d'Ebn Sihoud, s'appelle Sugar; elle jouit d'une haute réputation de courage et de générosité.

Pendant que nous établissions notre influence sur le Drayhy, un ennemi subalterne travaillait dans l'ombre à renverser nos espérances et à nous perdre. Il y a dans chaque tribu un colporteur qui vend aux femmes des marchandises qu'il apporte de Damas. Celui de la tribu, nommé Absi, occupait, en outre, le poste d'écrivain du Drayhy; mais depuis notre arrivée, il avait perdu à la fois son

emploi et ses pratiques. Il nous prit naturellement dans une grande antipathie, et chercha tous les moyens possibles de nous calomnier auprès des Bédouins, en commençant par les femmes, auxquelles il persuadait que nous étions des magiciens, que nous voulions emmener les filles dans un pays lointain, et jeter un sort aux femmes afin qu'elles n'eussent plus d'enfants; qu'ainsi la race des Bédouins s'éteindrait, et que des conquérants francs viendraient prendre possession du pays. Nous vîmes bientôt l'effet de ces calomnies, sans en connaître la cause. Les filles s'enfuyaient à notre approche; les femmes nous disaient des injures; les vieilles allaient jusqu'à nous menacer. Chez ces peuples ignorants et crédules, où les femmes ont un grand crédit, le péril devenait imminent. Enfin nous découvrîmes les intrigues d'Absi, et en informâmes le Drayhy, qui voulait le faire mettre à mort sur-le-champ. Nous eûmes beaucoup de peine à obtenir qu'il serait seulement renvoyé de la tribu, ce qui ne fit au reste que lui donner occasion d'étendre sa malveillance. Un village appelé Mohadan, jadis tributaire de Méhanna, l'était devenu du Drayhy depuis ses victoires. Celui-ci ayant envoyé demander mille piastres qui lui étaient dues, les habitants, à l'instigation d'Absi, maltraitèrent le messager de l'émir qui en tira vengeance en enlevant leurs troupeaux. Absi persuada aux chefs du village de venir avec lui à Damas déclarer au Capidji Bashi, que deux espions francs

s'étaient emparés de la confiance du Drayhy, lui faisaient commettre toutes sortes d'injustices et cherchaient à détourner les Bédouins de leur alliance avec les Osmanlis. Cette dénonciation fut portée au vizir Soliman-Pacha, qui envoya un chokredar au Drayhy, avec une lettre menaçante, finissant par lui ordonner de livrer les deux infidèles à cet officier, qui les emmènerait enchaînés à Damas, où leur exécution publique servirait d'exemple.

Le Drayhy, furieux de l'insolence de cette lettre, dit à l'officier musulman : « Par celui qui a » élevé le ciel et abaissé la terre, si vous n'étiez pas » sous ma tente, je vous couperais la tête et je l'at- » tacherais à la queue de mon cheval : c'est ainsi » qu'il porterait ma réponse à votre vizir ; quant » aux deux étrangers qui sont chez moi, je ne les » livrerai qu'après ma mort. S'il les veut, qu'il » vienne les prendre par la force de son sabre. »

Je pris alors le Drayhy à part, et l'engageai à se calmer et à me laisser arranger l'affaire.

Je savais que M. Lascaris était lié d'amitié avec Soliman-Pacha, et qu'une lettre de lui aurait un effet auquel le Drayhy ne s'attendait guère. M. Lascaris, pendant qu'il était avec l'expédition française en Égypte, avait épousé une Géorgienne, amenée par les femmes de Murad-Bey, qui se trouva être cousine de Soliman-Pacha. Par la suite il eut occasion d'aller à Acre ; sa femme se fit reconnaître parente du pacha, et fut accablée par lui

de politesses et de cadeaux, ainsi que son mari.

M. Lascaris écrivit donc à Soliman-Pacha, lui expliqua que les prétendus espions n'étaient autres que lui et son drogman Fatalla Sayeghir ; que tout ce qu'on lui avait dit contre le Drayhy était faux : qu'il était au contraire dans les intérêts de la Porte de l'avoir pour ami, et de favoriser sa prépondérance sur les autres Bédouins. Le chokredar, qui tremblait pour sa vie, s'empressa de porter cette lettre à Damas, et revint le surlendemain avec une réponse des plus aimables pour Scheik Ibrahim, et une seconde lettre pour le Drayhy, dont voici le contenu. Après beaucoup de compliments à l'émir, il ajoute : « Nous avons reçu une lettre » de notre cher ami le grand Scheik Ibrahim, qui » détruit les calomnies de vos ennemis, et rend les » meilleurs témoignages de vous. Votre sagacité » nous est connue. Dorénavant nous vous autori- » sons à commander dans le désert, selon votre bon » plaisir. Vous ne recevrez de notre part que des » procédés d'ami; nous vous considérons au-dessus » de vos égaux; nous vous recommandons nos bien- » aimés Scheik Ibrahim et Abdallah. Leur contente- » ment augmentera notre amitié pour vous, etc. » Le Drayhy et les autres chefs furent très-étonnés du grand crédit de Scheik Ibrahim sur le pacha. Cet incident porta leur considération pour nous à son comble.

J'ai dit que le Drayhy était surnommé l'exterminateur des Turcs. Je m'informai de l'origine de

cette épithète. Voici ce que me raconta le scheik Abdallah. Un jour le Drayhy ayant dépouillé une caravane qui se rendait de Damas à Bagdad, le pacha extrêmement irrité, mais n'osant se venger ouvertement, dissimula selon la coutume des Turcs, et l'engagea, par de belles promesses, à venir à Bagdad. Le Drayhy, franc et loyal, ne soupçonnant aucune trahison, se rendit chez le pacha avec sa suite ordinaire de dix hommes. Il fut aussitôt saisi, garrotté, jeté dans un cachot, et menacé d'avoir la tête coupée s'il ne fournissait, pour sa rançon, mille bourses (un million de piastres), cinq mille moutons, vingt juments de race kahillan et vingt dromadaires. Le Drayhy laissant son fils en otage, fut chercher cette énorme rançon, et dès qu'il l'eut acquittée il ne songea plus qu'à la vengeance. Les caravanes et les villages furent dépouillés; bientôt Bagdad se trouva bloquée. Le pacha ayant rassemblé ses troupes, sortit avec une armée de trente mille hommes et quelques pièces de canon contre le Drayhy qui, fortifié par des tribus alliées, livra bataille pendant trois jours; mais voyant qu'il ne remportait aucun avantage décisif, il se retira de nuit en silence, tourna l'armée du pacha, se plaçant entre elle et Bagdad, et l'attaqua à l'improviste sur plusieurs points à la fois. Surpris de nuit du côté qui se trouvait sans défense, la terreur s'empara du camp ennemi. La confusion se mit parmi les Osmanlis, et le Drayhy en fit un grand carnage, restant maître d'un im-

mense butin : le pacha s'échappa seul avec peine et s'enferma dans Bagdad. Cet exploit avait répandu un tel effroi parmi les habitants, que, même après la paix, son nom était demeuré un objet de crainte pour eux. Abdallah me raconta plusieurs autres faits d'armes du Drayhy, et finit en me disant qu'il aimait la grandeur et les difficultés, et voulait soumettre tout à sa domination.

C'étaient précisément les qualités que Scheik Ibrahim désirait trouver en lui, aussi s'attacha-t-il de plus en plus au projet de le rendre maître de toutes les autres tribus : mais les Wahabi étaient pour lui de redoutables adversaires qui, peu de jours après, tombèrent sur la tribu de Would Ali, et se répandirent dans le désert, pour forcer tous les Bédouins à leur payer une dîme. Effrayés à l'approche de ces terribles guerriers, plusieurs tribus allaient se soumettre, lorsque Scheik Ibrahim persuada au Drayhy qu'il était de son honneur d'entrer en campagne, et de se déclarer protecteur des opprimés. Encouragées par son exemple, toutes les tribus, à l'exception de celles de El Hassnné et de Beni-Sakhrer, firent alliance avec lui pour résister aux Wahabi. Le Drayhy partit avec une armée de cinq mille cavaliers et deux mille mardoufs ; nous fûmes dix jours sans recevoir de ses nouvelles. L'inquiétude était extrême au camp; des symptômes d'un grand mécontentement se manifestaient contre nous, les instigateurs de cette expédition périlleuse ; notre vie aurait probablement

payé notre témérité, si l'incertitude avait duré plus longtemps. Le onzième jour à midi, un cavalier arriva bride abattue, faisant flotter sa ceinture blanche au bout de sa lance, et criant : — « Dieu » nous a donné la victoire ! » Scheik Ibrahim fit de magnifiques présents au porteur de cette heureuse nouvelle, qui venait tirer la tribu d'une inquiétude mortelle, et nous d'un grand péril; toutes les femmes imitèrent son exemple, selon leurs moyens, et se livrèrent ensuite à des réjouissances bruyantes. Des cris et des danses autour de feux allumés partout, des bestiaux égorgés, des préparatifs de festins pour recevoir les guerriers, mettaient le camp dans une agitation inaccoutumée, et tout ce mouvement, exécuté par des femmes, offrait le coup d'œil le plus original possible. Le soir, tout le monde fut au-devant de l'armée victorieuse, dont on apercevait la poussière s'élever dans le lointain. Dès que nous la rencontrâmes, les cris redoublèrent; les joûtes, les courses, les coups de fusil, et toutes les démonstrations possibles de joie, l'accompagnèrent jusqu'au camp. Après le repas nous nous fîmes raconter les exploits des guerriers.

Les Wahabi étaient commandés par un nègre redoutable, à moitié sauvage, nommé Abou-Nocta. Lorsqu'il se prépare au combat, il ôte son turban et ses bottes, relève ses manches jusqu'aux épaules, et laisse presque nu son corps qui est d'une grosseur et d'une force musculaire prodigieuses; sa tête et son menton, n'ayant jamais été rasés, sont om-

bragés d'une chevelure et d'une barbe noire qui couvrent sa figure tout entière ; ses yeux étincellent sous ce voile, et tout son corps velu rend son aspect aussi étrange qu'effrayant. Le Drayhy le rejoignit à trois jours de Palmyre, sur un terrain appelé Heroualma. Le combat fut acharné de part et d'autre, mais se termina par la fuite d'Abou-Nocta qui partit pour le pays de Neggde, laissant deux cents des siens sur le champ de bataille. Le Drayhy fit chercher parmi les dépouilles tout ce qui avait été pris à la tribu Would-Ali, et le lui rendit. Cet acte de générosité lui concilia de plus en plus l'affection des autres tribus, qui venaient chaque jour se mettre sous sa protection. Le bruit de cette victoire, remportée sur le terrible Abou-Nocta, se répandit partout. Soliman-Pacha envoya au vainqueur une pelisse d'honneur et un sabre magnifique, en le faisant complimenter. Peu après cet exploit, nous allâmes camper sur la frontière du Horan.

Un jour un mollah turc arriva chez le Drayhy ; il avait le large turban vert, qui distingue les descendants de Mahomet ; une robe blanche traînante, les yeux noircis et la barbe énorme ; il portait plusieurs rangs de chapelets, et l'encrier en forme de poignard à la ceinture. Il était monté sur un âne, et tenait une flèche à la main ; il venait pour fanatiser les Bédouins, et exciter en eux un grand zèle pour la religion du Prophète, afin de les attacher à la cause des Turcs. Les Bédouins ont une grande

simplicité de caractère et une franchise remarquable. Ils ne comprennent rien aux différences de religion, et ne souffrent pas volontiers qu'on leur en parle. Ils sont déistes, invoquent la protection de Dieu dans toutes les circonstances de la vie, et lui attribuent leurs succès ou leurs revers avec une humble soumission; mais ils n'ont aucune cérémonie de culte obligatoire, et ne se prononcent pas entre les sectes d'Omar et d'Ali qui divisent les Orientaux. Ils ne nous ont jamais demandé quelle était notre religion. Nous leur avons dit que nous étions chrétiens, et ils ont répondu : « Tous les » hommes sont les créatures de Dieu, et sont » égaux devant lui; on ne doit pas s'informer de » la croyance des autres. » Cette discrétion de leur part convenait beaucoup mieux à nos projets que le fanatisme des Turcs; aussi l'arrivée du mollah donna-t-elle quelque inquiétude à Scheik Ibrahim, qui se rendit à la tente du Drayhy, où il trouva la conférence déjà entamée, ou plutôt la prédication commencée, prédication que les chefs écoutaient d'un air mécontent. Comme, à notre arrivée, ils se levèrent pour nous saluer, le mollah demanda qui nous étions; et ayant appris notre qualité de chrétiens : — « Il est défendu, dit-il, par les lois de » Dieu, de se lever pour des infidèles; vous serez » tous maudits pour avoir commerce avec eux, » vos femmes seront illégitimes et vos enfants bâ» tards. Ainsi l'a décrété notre seigneur Mahomet, » dont le nom soit vénéré à jamais. »

Le Drayhy, sans attendre la fin de son discours, se lève en fureur, le saisit par la barbe, le jette par terre, et tire son sabre; Scheik Ibrahim s'élance et retient son bras, le conjurant de se modérer; enfin l'émir consent à lui couper la barbe au lieu de la tête, et le chasse ignominieusement.

Le Drayhy ayant attaqué la tribu de Beni-Sakrer, la seule qui s'opposât encore à lui dans le pays, la battit complétement.

Cependant, l'automne étant venu, nous commençâmes à regagner le levant. A notre approche de Homs, le gouverneur envoya au Drayhy quarante chameaux chargés de blé, dix machla's et une pelisse d'honneur. Scheik Ibrahim, m'ayant pris en particulier, me dit : « Nous allons dans le » désert, nous avons épuisé nos marchandises; » que faut-il faire? — Donnez-moi vos ordres, lui » répondis-je. J'irai secrètement à Alep chercher » ce qu'il nous faut, et je m'engage à ne pas me » faire connaître même de ma famille. » Nous convînmes que je rejoindrais la tribu à Zour, et je me rendis à Alep. Je fus loger dans un khan peu fréquenté et éloigné de toutes mes connaissances. J'envoyai un étranger toucher cinq cents tallaris chez le correspondant de M. Lascaris. C'était un excès de précaution, car du reste, avec ma longue barbe, mon costume et mon langage bédouins, je ne courais aucun risque d'être reconnu; j'en acquis la preuve en allant acheter les marchandises au bazar; j'y rencontrais plusieurs de mes amis, et

me faisais un divertissement de les traiter avec grossièreté. Mais à ces moments de gaieté insouciante en succédaient d'autres bien pénibles; je passais et repassais continuellement devant la porte de ma maison, espérant apercevoir mon frère ou ma pauvre mère. L'envie de voir cette dernière surtout était si vive que je fus vingt fois sur le point de manquer à ma parole; mais la conviction qu'elle ne me permettrait plus de retourner auprès de M. Lascaris, venait raffermir mon courage, et après six jours il fallut m'arracher d'Alep sans avoir obtenu aucune nouvelle de mes parents.

Je rejoignis la tribu au bord de l'Euphrate, vis-à-vis de Daival-Chahar, où il existe encore de belles ruines d'une ancienne ville. Je trouvai les Bédouins occupés, avant de traverser le fleuve, à vendre des bestiaux, ou à les échanger contre des marchandises avec les colporteurs d'Alep. Ils n'ont aucune idée de la valeur du numéraire; ils ne veulent pas recevoir d'or en payement, ne connaissant que les tallaris d'argent. Ils préfèrent payer trop, ou ne pas recevoir assez, plutôt que de faire des fractions; les marchands, qui connaissent ce faible, en abusent avec habileté. Outre les échanges, la tribu vendit pour vingt-cinq mille tallaris, et chacun mit son argent dans son sac de farine, afin qu'il ne résonnât pas en chargeant et déchargeant.

Un événement tragique arriva au passage de l'Euphrate. Une femme et deux enfants montés sur un chameau furent emportés par le courant sans qu'il

fût possible de leur porter secours. Nous trouvâmes la Mésopotamie couverte des tribus de Bassora et de Bagdad. Leurs chefs venaient chaque jour complimenter le Drayhy sur sa victoire, et faire connaissance avec nous, car la renommée de Scheik Ibrahim était arrivée jusqu'à eux. Ils lui savaient gré d'avoir conseillé la guerre contre les Wahabi, dont la cupidité et les exactions leur étaient intolérables. Leur roi, Ebn Sihoud, avait l'habitude d'envoyer un mézakie compter les troupeaux de chaque individu, et en prendre le dixième, choisissant toujours ce qu'il y avait de mieux; ensuite il faisait fouiller les tentes, depuis celle du scheik jusqu'à celle du dernier malheureux, pour trouver l'argent caché dont il voulait aussi la dîme. Il était surtout odieux aux Bédouins, parce que, fanatique à l'excès, il exigeait les ablutions et les prières cinq fois par jour, et punissait de mort ceux qui s'y refusaient. Lorsqu'il avait forcé une tribu à faire la guerre pour lui, loin de partager avec elle les gains et les pertes, il s'emparait du butin, et ne laissait à ses alliés que les morts à pleurer. C'est ainsi que, peu à peu, les Bédouins devenaient esclaves des Wahabi, faute d'un chef capable de tenir tête à Ebn Sihoud.

Nous campâmes sur un terrain appelé Nain El Raz, à trois journées de l'Euphrate. Là, l'émir Farès El Harba, chef de la tribu El Harba du territoire de Bassora, vint faire alliance offensive et défensive avec le Drayhy. Lorsque des chefs ont à

traiter quelque affaire importante, ils sortent du camp et tiennent leur conférence à l'écart : cela s'appelle *dahra*, assemblée secrète. Scheik Ibrahim, ayant été appelé au *dahra*, montra quelque défiance de Farès, craignant qu'il ne fût l'espion des Wahabi. — Le Drayhy lui dit : « Vous jugez les » Bédouins comme les Osmanlis : sachez que le ca» ractère des deux peuples est absolument opposé. » La trahison n'est pas connue parmi nous. » Après cette déclaration tous les scheiks présents au conseil se donnèrent mutuellement leur parole. — Scheik Ibrahim profita de cette disposition des esprits pour leur proposer de conclure un traité par écrit, qui serait signé et scellé par tous ceux qui voudraient successivement entrer dans l'alliance contre Ebn-Sihoud. C'était un grand pas de fait dans l'intérêt de Scheik Ibrahim, et je rédigeai l'engagement en ces termes :

« Au nom du Dieu de miséricorde, qui par sa » force nous aidera contre les traîtres. — Nous lui » rendons grâces de tous ses bienfaits ; nous le re» mercions de nous avoir fait connaître le bien et » le mal ; de nous avoir fait aimer la liberté et » haïr l'esclavage ; nous reconnaissons qu'il est le » Dieu tout-puissant et unique, et que lui seul doit » être adoré.

» Nous déclarons que nous sommes réunis de » notre propre volonté et sans aucune contrainte ; » que nous sommes tous sains de corps et d'esprit.

» et que nous avons résolu à l'unanimité de suivre
» les conseils de Scheik Ibrahim et d'Abdallah El
» Kratib, dans l'intérêt de notre prospérité, de
» notre gloire et de notre liberté. Les articles de
» notre traité sont :

» 1° De nous séparer des Osmanlis ;
» 2° De faire une guerre à mort aux Wahabi ;
» 3° De ne jamais parler de religion ;
» 4° D'obéir aux ordres qui seront donnés par
» notre frère le grand Drayhy Ebn Chahllan ;
» 5° D'obliger chaque scheik à répondre de sa
» tribu, et à garder le secret sur cet engagement ;
» 6° De nous réunir contre les tribus qui n'y
» souscriraient pas ;
» 7° D'aller tous au secours de ceux qui signent
» le présent traité, et de nous réunir contre leurs
» ennemis ;
» 8° De punir de mort ceux qui rompraient l'al-
» liance ;
» 9° De n'écouter aucune calomnie contre Scheik
» Ibrahim et Abdallah.
» Nous, les soussignés, acceptons tous les articles
» de ce traité; nous les soutiendrons au nom du Dieu
» tout-puissant et de ses prophètes Mahomet et Ali,
» déclarant par la présente que nous sommes déci-
» dés à vivre et mourir dans cette sainte union. »

DATÉ, SIGNÉ, SCELLÉ.

Ceci fut fait le 12 novembre 1811.

Tous ceux qui étaient présents approuvèrent et signèrent.

A quelque temps de là, étant campé dans la belle et vaste plaine d'El Rané, le Drayhy envoya des courriers aux autres tribus pour les inviter à signer ce traité. Plusieurs chefs vinrent y mettre leur cachet, et ceux qui n'en avaient pas y apposèrent l'empreinte de leur doigt. Parmi ces chefs, je remarquai un jeune homme qui, depuis l'âge de quinze ans, gouvernait la tribu El Ollama. Ceux qui la composent sont fort supérieurs aux autres Bédouins. Ils cultivent la poésie, ont de l'instruction, et sont en général très-éloquents. Ce jeune scheik nous raconta l'origine de sa tribu.

Un Bédouin de Bagdad jouissait d'une grande réputation de sagacité. Un jour un homme vint le trouver et lui dit : « Depuis quatre jours, ma femme » a disparu, je l'ai cherchée en vain ; j'ai trois en» fants qui pleurent ; je suis au désespoir, aidez» moi de vos conseils. » Aliaony console ce malheureux, l'engage à rester auprès de ses enfants et lui promet de chercher sa femme et de la ramener morte ou vive. Ayant recueilli toutes les informations, il apprend que cette femme était d'une beauté remarquable ; il avait lui-même un fils fort libertin, absent depuis peu de jours ; le soupçon comme un éclair traverse sa pensée, il monte son dromadaire et parcourt le désert. Il aperçoit de loin des aigles réunis ; il y court, et trouve à l'entrée d'une grotte le cadavre d'une femme. — Il examine les

lieux et voit les traces d'un chameau; il trouve à ses pieds une partie de la garniture d'une besace; il emporte ce muet témoin et revient sur ses pas. De retour à sa tente, il voit arriver son fils : à sa besace déchirée manque la fatale garniture. Accablé de reproches par son père, le jeune homme avoue son crime. Aliaony lui tranche la tête, envoie chercher le mari, et lui dit : « C'est mon fils qui a » tué votre femme, je l'ai puni, vous êtes vengé : » j'ai une fille, je vous la donne en mariage. » Ce trait de barbare justice étendit encore la réputation d'Aliaony, il fut élu chef de sa tribu, et de son nom vint celui de El Ollama, qui signifie savant, dénomination que la tribu justifie toujours.

A mesure que nous avancions vers Bagdad, notre traité était de jour en jour couvert d'un plus grand nombre de signatures.

En quittant El Rané, nous allâmes camper à Ain El Oussada, près de la rivière El Cabour. Pendant notre séjour en cet endroit, un courrier, expédié par le Drayhy au scheik Giaudal, chef de la tribu El Wualdi, ayant été fort mal reçu, revint, porteur de paroles offensantes pour le Drayhy. Ses fils voulaient en tirer vengeance sur-le-champ. Scheik Ibrahim s'y opposa, leur représentant qu'ils seraient toujours à temps de faire la guerre, et qu'il fallait auparavant essayer de la persuasion. Je proposai à l'émir d'aller moi-même trouver Giaudal pour lui expliquer l'affaire. Il commença par s'y refuser en disant : « Pourquoi prendriez-vous la peine

» d'aller chez lui? Qu'il vienne lui-même, ou mon » sabre l'y contraindra. » Mais à la fin il céda à mes arguments, et je partis escorté de deux Bédouins. Giaudal me reçut avec colère, et lorsqu'il sut qui j'étais il me dit : « Si je vous avais rencontré » ailleurs que chez moi, vous n'auriez plus mangé » de pain; rendez grâce à nos usages, qui me dé- » fendent de vous tuer. — Les paroles ne tuent » pas l'homme, répondis-je. Je suis votre ami, je » ne veux que votre bien et viens vous demander » un entretien secret. Si ce que j'ai à vous dire ne » vous satisfait pas, je reprendrai le chemin par » lequel je suis venu. » Me voyant ainsi de sang-froid, il se leva, appela son fils aîné, et me conduisit hors des tentes; nous nous assîmes par terre en cercle, et je commençai ainsi :

« Que préférez-vous, l'esclavage ou la liberté? — » La liberté sans doute!

» L'union ou la discorde? — L'union!

» La grandeur ou l'abaissement? — La grandeur!

» La pauvreté ou la richesse? — La richesse!

» La défaite ou la victoire? — La victoire!

» Le bien ou le mal? — Le bien!

» Tous ces avantages nous cherchons à vous les » assurer; nous voulons vous affranchir de l'esclavage des Wahabi et de la tyrannie des Osmanlis, » en nous réunissant tous, afin de nous rendre forts » et libres. Pourquoi vous y refusez-vous? » Il me

répondit : « Ce que vous dites est plausible, mais
» nous ne serons jamais assez forts pour résister
» à Ebn Sihoud. — Ebn Sihoud est un homme
» comme vous, lui dis-je. De plus c'est un tyran, et
» Dieu ne favorise pas les oppresseurs ; ce n'est pas
» le nombre, mais l'intelligence, qui fait la supé-
» riorité ; ce n'est pas le sabre qui tranche la tête,
» mais la volonté qui le dirige. » Notre conférence dura encore longtemps, mais je finis par le convaincre et par lui persuader de m'accompagner chez le Drayhy, qui fut fort content de l'issue de ma négociation.

Nous allâmes ensuite camper près des montagnes de Sangiar, qui sont habitées par des adorateurs du mauvais esprit. La principale tribu du pays, commandée par Hammoud el Tammer, est fixée près de la rivière Sagiour, et ne voyage pas comme les autres. Hammoud refusa longtemps d'entrer dans l'alliance. J'eus à ce sujet une longue correspondance avec lui ; l'ayant enfin persuadé de se joindre à nous, il y eut beaucoup de réjouissances et de fêtes de part et d'autre. Hammoud invita le Drayhy à venir chez lui, et le reçut très-magnifiquement. Cinq chameaux et trente moutons furent égorgés pour le repas, qui fut servi par terre hors des tentes. Les plats de cuivre étamés semblaient être d'argent; chaque plat était porté par quatre hommes, et contenait une montagne de riz de six pieds de haut, surmontée d'un monton tout entier, ou d'un quartier de chameau. Dans d'autres moins grands

était un mouton rôti ou un gigot de chameau : une infinité de petits plats, garnis de dattes et autres fruits secs, remplissaient les intervalles. Leur pain est excellent. Ils tirent leur blé de Diabekir et leur riz de Marhach et de Mallatie. Lorsque nous étions assis, ou plutôt accroupis autour de ce festin, nous ne pouvions distinguer les personnes vis-à-vis. Les Bédouins de cette tribu sont habillés bien plus richement que les autres ; les femmes sont très-jolies ; elles portent des vêtements de soie, beaucoup de bracelets et de boucles d'oreilles, en or et en argent, et un anneau d'or au nez.

Après quelques jours passés dans les fêtes, nous continuâmes notre voyage et nous nous approchâmes d'un fleuve ou plutôt d'un bras de l'Euphrate qui l'unit au Tigre. Un courrier nous rejoignit en cet endroit. Monté sur un dromadaire il avait franchi en cinq jours une distance qui exige trente journées au pas de caravane. Il venait du pays de Neggde, et était envoyé par un scheik ami pour avertir le Drayhy de la fureur d'Ebn Sihoud, de ses projets, et des alliances qu'il formait contre lui. Il désespérait de le voir jamais en état de tenir tête à l'orage, et l'engageait fortement à faire la paix avec les Wahabi. J'écrivis au nom du Drayhy, qu'il ne faisait pas plus de cas d'Ebn Sihoud que d'un grain de moutarde, mettant sa confiance en Dieu, qui seul donne la victoire. Ensuite, par ruse diplomatique, je fis entendre que les armées du Grand Seigneur appuieraient le Drayhy, qui vou-

lait surtout ouvrir le chemin pour les caravanes et délivrer la Mecque de la domination des Wahabi. Le lendemain nous traversâmes le grand bras du fleuve dans des barques, et allâmes camper de l'autre côté, dans le voisinage de la tribu El Cherarah, réputée pour son courage, mais aussi pour son ignorance et son obstination.

Nous avions prévu l'extrême difficulté qu'il y aurait à la gagner, non-seulement à cause de ces défauts, mais encore à cause de l'amitié qui existe entre son chef Abedd et Abdallah, premier ministre du roi Ebn Sihoud. En effet, il refusa d'entrer dans l'alliance; dans cet état de choses, le Drayhy jugea toute négociation inutile, disant que le sabre en déciderait. Le lendemain Sahen, avec cinq cents cavaliers, alla attaquer Abedd. Il revint au bout de trois jours, ayant pris cent quarante chameaux et deux juments de grand prix; il n'y eut que huit hommes tués, mais le nombre des blessés était grand de part et d'autre. Je fus témoin à cette occasion d'une guérison extraordinaire. Un jeune homme, parent de Sahen, fut rapporté, ayant la tête fendue d'un coup de djérid, sept blessures de sabre dans le corps et une lance qui lui restait dans les côtes. On procéda immédiatement à extirper la lance, qui sortit par le côté opposé; — pendant l'opération il se tourna vers moi et me dit : « Ne » sois pas en peine de moi, Abdallah, je n'en mour- » rai pas. » Et étendant sa main, il prit ma pipe et commença à fumer tranquillement comme si les

neuf blessures béantes étaient dans un autre corps.

Au bout de vingt jours il était complétement guéri et montait à cheval comme auparavant. Pour tout traitement on lui avait donné à boire du lait de chameau, mêlé avec du beurre frais, et pour toute nourriture quelques dattes également préparées au beurre. — Tous les trois jours on lavait ses blessures avec de l'urine de chameau. — Je doute qu'un chirurgien européen avec tout son appareil eût obtenu une si complète guérison en aussi peu de temps.

La guerre devenait de jour en jour plus sérieuse ; Abedd réunissait ses alliés pour nous entourer, ce qui nous força d'aller camper dans les sables de Cafférié, où il n'y a point d'eau. Les femmes étaient obligées d'aller en chercher jusqu'au fleuve, dans des outres chargées sur des chameaux. — La grande quantité nécessaire pour abreuver les troupeaux rendait ce travail extrêmement pénible. — Au bout de trois jours, les bergers effarés vinrent nous avertir que huit cents chameaux avaient été enlevés par les guerriers d'Abedd, pendant qu'ils les conduisaient à la rivière. Le Drayhy, pour se venger de cet outrage, ordonna de lever le camp et d'avancer rapidement sur la tribu El Cherarah, résolu de l'attaquer avec toutes ses forces réunies. Nous marchâmes un jour et une nuit sans nous arrêter, et nous plantâmes dix mille tentes à une demi-lieue du camp d'Abedd. Une bataille générale et meurtrière était inévitable ; je me hasardai à faire une

dernière tentative pour l'éviter s'il en était encore temps.

Les Bédouins ont un grand respect pour les femmes, ils les consultent sur toutes leurs démarches. Dans la tribu El Cherarah, leur influence s'étend bien plus loin encore; ce sont véritablement les femmes qui commandent; — elles ont généralement beaucoup plus d'esprit que leurs maris. — Arquïé, femme du scheik Abedd, passe surtout pour une femme supérieure. — Je me décidai à aller la trouver; — j'imaginai de lui porter des cadeaux de boucles d'oreilles, bracelets, colliers, et autres bagatelles, et de tâcher par là de la gagner à nos intérêts. Ayant pris des informations secrètes pour diriger mes démarches, j'arrivai chez elle pendant l'absence de son mari, qui tenait un conseil de guerre chez un de ses alliés. — A force de compliments et de présents, je l'amenai à me parler elle-même de la guerre, véritable objet de ma visite, que je n'avouai point; je lui expliquai les avantages de l'alliance avec le Drayhy, uniquement comme sujet de conversation, et nullement comme étant autorisé à lui en parler; je lui dis que le but de ma visite était la curiosité bien naturelle de connaître une femme aussi célèbre, qui gouvernait des guerriers redoutables par leur courage, mais qui ne pouvaient se passer de son intelligence supérieure pour diriger cette force brutale. — Pendant notre conférence, son mari revint au camp, apprit mon arrivée, et envoya dire à Arquïé qu'elle eût à chas-

ser ignominieusement l'espion qui était chez elle ; que les devoirs de l'hospitalité retenant son bras et lui défendant de se venger sur le seuil de sa tente, il ne rentrerait que lorsque le traître n'y serait plus. — Arquïé répondit avec beaucoup de fierté que j'étais son hôte et qu'elle ne se laisserait point faire la loi. — Je me levai et je voulus prendre congé d'elle, en lui demandant pardon de l'embarras que je lui causais ; mais elle tenait apparemment à me convaincre que je ne lui avais pas gratuitement attribué une influence qu'elle ne possédait pas : car elle me retint forcément et sortit pour conférer avec son mari. Elle rentra bientôt, suivie d'Abedd qui me traita poliment et m'invita à lui expliquer les intentions du Drayhy ; je gagnai sa confiance avec l'aide de sa femme, et, avant la fin de la journée, c'était lui qui me sollicitait de lui permettre de m'accompagner chez le Drayhy, — et moi qui m'en défendais, en lui disant que je n'oserais le présenter à l'émir sans l'en prévenir, parce qu'il était très-irrité contre lui ; — mais que j'allais plaider sa cause et que je lui enverrais bientôt une réponse. Je les quittai au moins aussi empressés d'entrer dans l'alliance que je l'étais moi-même de y les amener.

D'après l'invitation du Drayhy, Abedd vint au bout de quelques jours mettre son cachet au bas du traité, et échanger les chameaux qui avaient été réciproquement pris pendant la guerre. Cette affaire difficile étant terminée d'une manière si

satisfaisante, nous quittâmes les sables pour aller passer huit jours sur le terrain Attérïé, à trois heures du Tigre, près des ruines du château El Attera, où les pâturages sont très-abondants. — Ayant ainsi rafraîchi les troupeaux, nous continuâmes notre route vers le levant.

Nous rencontrâmes un jour un Bédouin monté sur un beau dromadaire noir. Les scheiks le saluèrent avec un air d'intérêt et lui demandèrent quelle avait été l'issue de sa malheureuse aventure de l'année précédente. Je me fis raconter son histoire et je la trouvai assez intéressante pour l'insérer dans mon journal. Aloïan (c'était le nom du Bédouin) étant à la chasse des gazelles, arriva sur un terrain où des lances brisées, des sabres ensanglantés, et des corps gisants indiquaient une bataille récente. — Un son plaintif qui parvenait à peine à son oreille l'attira vers un monceau de cadavres au milieu duquel un jeune Arabe respirait encore. Aloïan se hâte de le secourir, l'emporte sur son dromadaire, le conduit à sa tente, et, par ses soins paternels, le ramène à la vie. Après quatre mois de convalescence, Faress (c'était le nom du blessé) parle de son départ; mais Aloïan lui dit : S'il faut absolument nous séparer, je te conduirai jusqu'à ta tribu et je t'y laisserai avec regret; — mais si tu veux rester avec moi, tu seras comme mon frère; ma mère sera ta mère, ma femme sera ta sœur; réfléchis à ma proposition et décide avec calme. — « O mon bienfaiteur! répond Faress, où trouve-

» rais-je des parents comme ceux que vous m'of-
» frez? — Sans vous je ne serais pas vivant à cette
» heure; ma chair serait mangée par les oiseaux
» de proie, et mes os dévorés par les bêtes féroces;
» puisque vous voulez bien me garder, je demeu-
» rerai avec vous, mais pour vous servir toute ma
» vie. » — Un motif moins pur, qu'il n'avait osé avouer, avait décidé Faress : c'était l'amour qu'il commençait à ressentir pour Hafza, la femme d'Aloïan, qui l'avait soigné; cet amour fut bientôt partagé. — Un jour Aloïan, qui n'avait aucun soupçon, chargea Faress d'escorter sa mère, sa femme et ses deux enfants, jusqu'à un nouveau campement, pendant que de son côté il allait à la chasse. Faress ne put résister à cette funeste occasion; il chargea la tente sur un chameau, y plaça la mère avec les deux petits enfants et les envoya en avant, disant qu'il suivrait bientôt avec Hafza à cheval; — mais la vieille se retourna longtemps en vain, Hafza n'arriva point; Faress l'avait emmenée sur une jument d'une extrême vitesse jusque dans sa tribu. — Le soir, Aloïan arriva, fatigué de la chasse; il chercha en vain sa tente parmi celles de sa tribu. — La vieille mère n'avait pu la dresser seule; il la trouva assise par terre avec les deux enfants. — « Et où est Hafza? dit-il. — Je n'ai vu ni Hafza
» ni Faress, répondit-elle, je les attends depuis ce
» matin. » — Alors, pour la première fois, il soupçonna la vérité, et, ayant aidé sa mère à dresser la tente, il partit sur son dromadaire noir et courut

deux jours jusqu'à ce qu'il eût rejoint la tribu de Faress. — A l'entrée du camp, il s'arrêta chez une vieille femme qui vivait seule. — Que n'allez-vous chez le scheik? lui dit-elle; il y a fête aujourd'hui; Faress Ebn Mehidi, qui avait été laissé sur un champ de bataille et pleuré pour mort, est revenu, ramenant avec lui une belle femme; ce soir on fait la noce. — Aloïan dissimula et attendit la nuit; lorsque tout dort, il s'introduit dans la tente de Faress, d'un coup de sabre lui sépare la tête du tronc et emporte le cadavre hors des tentes; revenant sur ses pas, il trouve sa femme endormie; il l'éveille, en lui disant : — « C'est Aloïan qui t'ap-» pelle, suis-moi. » Elle se lève épouvantée et lui dit : — « Imprudent que tu es! Faress et ses frères » vont te tuer, sauve-toi. — Perfide, reprit-il, que » t'ai-je fait pour me traiter ainsi? t'ai-je jamais » contrariée? t'ai-je jamais adressé le moindre re-» proche? as-tu oublié tous les soins que j'ai eus » de toi? as-tu oublié tes enfants? Allons, lève-toi, » invoque Dieu, suis-moi, et maudis le diable qui » t'a fait faire cette folie. » — Mais Hafza, loin de se laisser attendrir par la douceur d'Aloïan, lui répète : « Sors d'ici, pars, ou je donnerai l'alarme » et j'appellerai Faress pour te tuer. » — Voyant qu'il n'y avait rien à obtenir d'elle, il la saisit, lui ferme la bouche, et malgré sa résistance, l'emporte sur son dromadaire et ne s'arrête que lorsqu'il est hors de la portée de la voix. Alors, la plaçant en croupe, il continue plus lentement sa route. — Au

point du jour, le cadavre de Faress et la disparition de la femme mettent le camp en rumeur; son père et ses frères poursuivent et atteignent Aloïan, qui se défend contre eux avec un courage héroïque. Hafza, se débarrassant de ses liens, se joint encore aux assaillants et lui lance des pierres dont une l'atteint à la tête et le fait chanceler; couvert de blessures, Aloïan parvient cependant à terrasser ses adversaires; il tue les deux frères et désarme le père, disant que ce serait une honte pour lui de tuer un vieillard; il lui rend sa jument et l'engage à retourner chez lui; puis, saisissant de nouveau sa femme, il poursuit sa route et arrive à sa tribu sans avoir échangé une parole avec elle. Alors il assemble tous ses parents, et, plaçant Hafza au milieu d'eux, il lui dit : « Raconte toi-même tout ce » qui s'est passé ; je m'en rapporte au jugement de » ton père et de ton frère. » Hafza raconta la vérité, et son père, plein d'indignation, leva sur elle son sabre et l'abattit à ses pieds.

Étant arrivés d'étape en étape jusqu'à quatre heures de Bagdad, M. Lascaris s'y rendit secrètement pour voir le consul de France, M. Adrien de Correncé, et négocier avec lui une forte somme d'argent.

Le lendemain, après avoir traversé le Tigre à Machad, nous allions nous établir près de la rivière El Cahaun, lorsque nous apprîmes qu'une guerre acharnée régnait entre les Bédouins qui prenaient parti pour ou contre notre alliance.

Scheik Ibrahim engagea alors le Drayhy à ne pas s'arrêter, mais à rejoindre nos alliés le plus vite possible. En conséquence, nous allâmes camper près de plusieurs petites sources à El Darghouan, à vingt heures de Bagdad, et le lendemain nous traversâmes une grande chaîne de montagnes : nous avions rempli nos outres, précaution nécessaire, ayant une marche de douze heures à faire dans des sables brûlants où l'on ne trouve ni eau ni pâturages. Arrivés aux frontières de Perse, nous y rencontrâmes un messager de la tribu El Achgaha, porteur d'une lettre du chef Dehass qui réclamait l'assistance du *père des héros, du chef des plus redoutables guerriers, le puissant Drayhy*, contre ses ennemis forts de quinze mille tentes. Nous étions alors à six journées de cette tribu. Le Drayhy ayant donné l'ordre de continuer la marche, nous franchîmes cette distance en trois fois vingt-quatre heures, sans nous arrêter, même pour manger. La plus grande fatigue de cette marche forcée tombait sur les femmes, chargées de faire le pain et de traire les chamelles sans ralentir la caravane.

L'organisation de cette cuisine ambulante était assez curieuse. A des distances réglées se trouvaient des femmes qui s'en occupaient sans relâche : la première, montée sur un chameau chargé de blé, avait devant elle un moulin à bras. Le blé une fois moulu, elle passait la farine à sa voisine, occupée de la pétrir avec l'eau renfermée dans les outres

suspendues aux flancs de son chameau. La pâte était passée à une troisième femme, qui la faisait cuire en forme de gaufres, sur un réchaud, avec du bois et de la paille. Ces gaufres étaient distribuées par elle à la division de guerriers qu'elle était chargée de nourrir, et qui venaient de minute en minute réclamer leur portion. D'autres femmes marchaient à côté des chamelles, pour traire le lait dans des *cadahs* (vases de bois qui contiennent quatre litres). On se les passait de main en main, pour étancher sa soif; les chevaux mangeaient, en marchant, dans des sacs pendus à leur cou. Lorsqu'on voulait dormir, on se couchait tout du long sur son chameau, les pieds passés dans les besaces, crainte de tomber. La marche lente et cadencée des chameaux invite au sommeil, comme le balancement d'un berceau, et jamais je n'ai mieux dormi que pendant ce voyage. La femme de l'émir Farès accoucha, dans son haudag, d'un fils, nommé Harma, d'après le lieu où nous passions lorsqu'il vint au monde; c'est le point de jonction du Tigre et de l'Euphrate. Bientôt après nous rejoignîmes trois tribus : El Harba, El Suallemé et El Abdellé. Nous avions sept mille tentes lorsque Dehass vint au-devant de nous. Ce secours imposant le rassura; nous lui donnâmes un magnifique souper, après lequel il mit son cachet au bas de notre traité.

L'ennemi était encore à une journée de distance. Nos chevaux et nos gens ayant grand besoin de repos, le Drayby ordonna une halte de deux jours;

mais les assaillants ne nous accordèrent pas cette trêve désirée. Dès que le bruit de notre approche leur parvint, ils se mirent en marche, et le lendemain trente mille hommes étaient campés à une heure de nous. Le Drayhy fit aussitôt avancer son armée jusqu'aux bords du fleuve, dans la crainte qu'on ne voulût nous intercepter l'eau, et nous primes position près du village El Hutta.

Le lendemain, le Drayhy envoya une lettre de conciliation aux chefs des cinq tribus qui venaient nous attaquer [1], mais cette tentative n'eut aucun succès : la réponse fut une déclaration de guerre dont le style nous prouva clairement que nos intentions avaient été calomniées, et que ces chefs agissaient d'après une impulsion étrangère.

Scheik Ibrahim proposa de m'envoyer auprès d'eux, avec des cadeaux, pour tâcher d'en venir à des éclaircissements. Mes ambassades avaient si bien réussi jusqu'alors, que j'acceptai avec plaisir, et je partis avec un seul guide; mais à peine arrivés devant la tente de Mohdi, qui se trouvait la première, l'avant-garde des Bédouins se jeta sur nous comme des bêtes féroces, nous dépouilla de nos cadeaux et de nos vêtements, nous mit des fers aux pieds, et nous laissa nus sur le sable brûlant. En

[1] Les tribus El Fedhay, chef Douockhry; El Modiann, chef Saker Ebn Hamed; El Sabha, chef Mohdi Ebn Hüd; Mouayegé, chef Bargiass; Mehaycdé, chef Amer Ebn Noggiès.

vain je suppliai qu'on me permît de m'expliquer ; on me menaça de me tuer sur-le-champ si je ne me taisais. Quelques instants après je vis venir à moi le perfide Absi, le colporteur. Je compris alors la cause du traitement inouï dont j'étais la victime ; il avait voyagé de tribu en tribu pour nous susciter des ennemis. Sa vue m'enflamma d'une telle colère que je sentis renaître mon courage abattu, et me trouvai prêt à mourir bravement, si je ne pouvais vivre pour me venger. Il s'approcha de moi, et me crachant au visage : « Chien d'infidèle, me dit-il, de quelle manière veux-tu que je sépare ton âme de ton corps? — Mon âme, lui répondis-je, n'est point en ton pouvoir ; mes jours sont comptés par le Dieu grand; s'ils doivent finir à présent, peu m'importe de quelle manière ; mais si je dois vivre encore, tu n'as aucune puissance pour me faire mourir. » Il se retira pour aller exciter les Bédouins de nouveau contre moi ; en effet, tous, hommes et femmes, vinrent me regarder et m'accabler d'outrages : les uns me crachaient au visage, les autres me jetaient du sable dans les yeux ; plusieurs me piquaient avec leurs djérids ; enfin, je restai vingt-quatre heures sans boire ni manger, souffrant un martyre impossible à décrire. Vers le soir du second jour, un jeune homme, nommé Iahour, s'approcha de moi, et chassa les enfants qui me tourmentaient. Je l'avais déjà remarqué ; car, parmi tous ceux que j'avais vus dans cette journée, lui seul ne m'avait pas injurié. Il m'offrit de m'appor-

ter du pain et de l'eau, à la tombée de la nuit. « La faim et la soif m'importent fort peu, lui répondis-je en le remerciant ; mais si vous pouvez me tirer d'ici, je vous récompenserai généreusement. » Il me promit de le tenter ; et en effet, au milieu de la nuit, il vint me trouver, muni de la clef de mes fers, qu'il avait eu l'ardresse de se procurer pendant le souper des chefs. Il les ouvrit sans bruit ; et, sans prendre le temps de me vêtir, je regagnai notre tribu en courant. — Tout dormait dans le camp, à l'exception des quatre nègres de garde à l'entrée de la tente du Drayhy. Ils poussèrent un cri en me voyant, et furent à la hâte éveiller leur maître qui vint avec Scheik Ibrahim. Ils m'embrassèrent en pleurant, et récompensèrent largement mon libérateur. Le Drayhy se montra vivement affligé du traitement que j'avais subi; cette violation du droit des gens l'indignait. Il ordonna sur-le-champ les préparatifs du combat, et nous nous aperçûmes au lever du soleil que l'ennemi en avait fait autant. Le premier jour, il n'y eut de part et d'autre aucun avantage marqué. Auad, chef de la tribu Suallemé, perdit sa jument dont il avait refusé vingt-cinq mille piastres. Tous les Bédouins prirent part à son affliction, et le Drayhy lui donna un de ses meilleurs chevaux, bien inférieur, toutefois, à la cavale qui avait été tuée. Le lendemain, la bataille continua avec plus d'acharnement que la veille : notre perte, ce jour-là, fut plus considérable que celle de l'ennemi. Il nous fallait agir avec une pru-

dence extrême, n'ayant que quinze mille hommes à lui opposer. Quarante des nôtres étaient tombés en son pouvoir, tandis que nous n'avions fait que quinze prisonniers ; mais parmi eux se trouvait Hamed, fils du chef Saker. De part et d'autre, les captifs furent mis aux fers.

A la suite de ces deux jours de combat, il y eut une trêve tacite de trois jours, pendant laquelle les armées restèrent en présence sans aucune démonstration d'hostilité. Le troisième jour, le scheik Saker, accompagné d'un seul homme, vint dans notre camp. Il était inquiet sur le sort de son fils, vaillant jeune homme, adoré de son père et de tous les Bédouins de sa tribu ; il venait offrir une rançon. Hamed avait été très-bien traité par nous ; j'avais moi-même pansé ses blessures. Le Drayhy reçut Saker avec une grande distinction. Celui-ci, après les politesses d'usage, parla de la guerre, exprima son étonnement de l'ardeur du Drayhy pour cette coalition contre les Wababi, et dit qu'il ne pouvait croire à un si grand désintéressement ; qu'il fallait avoir des motifs secrets ou des vues personnelles. « Vous ne pouvez trouver mauvais, ajouta-t-il, que je ne m'engage pas avec vous, sans savoir à quelle fin. Mettez-moi dans votre confidence, et je vous seconderai de tout mon pouvoir. » Nous lui répondîmes que nous n'avions pas pour habitude d'admettre dans nos secrets ceux dont l'amitié ne nous était pas assurée ; que s'il voulait signer notre traité, nous n'aurions plus rien de caché pour lui.

Il demanda alors à prendre connaissance de l'engagement; et après avoir entendu la lecture des différents articles, dont il parut fort content, il nous assura qu'on lui avait présenté les choses tout autrement, et nous raconta les calomnies qu'Absi avait débitées contre nous. Il finit en apposant son cachet au bas du traité, et nous pressa ensuite de lui apprendre le but que nous voulions atteindre. Scheik Ibrahim lui dit que notre intention était de frayer un passage, des côtes de la Syrie aux frontières des Indes, à une armée de cent mille hommes, sous la conduite d'un puissant conquérant qui voulait affranchir les Bédouins du joug des Turcs, leur rendre la souveraineté sur tout le pays, et leur ouvrir les trésors de l'Inde. Il assura qu'il n'y avait rien à perdre, mais tout à gagner dans l'exécution de ce projet, dont le succès dépendait de l'ensemble des forces et de l'harmonie des volontés. Il promit que leurs chameaux seraient payés un très-haut prix pour les transports d'approvisionnement de cette grande armée, et lui fit envisager le commerce de ces vastes contrées comme devant être pour eux une source d'inépuisables richesses.

Saker entra complétement dans nos vues, mais il fallut encore lui expliquer que le Wahabi [1] pouvait contrarier nos plans; son fanatisme religieux devait nécessairement s'opposer au passage d'une

[1] On appelle souvent de ce nom Ebn Sihoud, roi des Wahabi.

armée chrétienne, et son esprit de domination, qui le rendait déjà maître du Yemen, de la Mecque et de Médine, devait étendre ses prétentions jusqu'à la Syrie, où les Turcs ne pouvaient lui opposer aucune résistance sérieuse; que d'un autre côté, une grande puissance maritime, ennemie de celui que nous voulions favoriser, ferait infailliblement alliance avec lui, et enverrait des forces par mer, pour nous couper le chemin du désert. Après beaucoup de contestations, dans lesquelles Saker montra autant de jugement que de sagacité, il se rendit entièrement à nos arguments, et promit d'user de toute son influence sur les autres tribus. Il fut convenu qu'il serait le chef des Bédouins du pays où nous étions, comme le Drayhy l'était de ceux de Syrie et de Mésopotamie; et il s'engagea à réunir sous ses ordres les diverses tribus, d'ici à l'année prochaine, pendant que nous poursuivrions notre route, et promit qu'à notre retour tout serait aplani. Nous nous séparâmes, enchantés les uns des autres, après avoir comblé son fils de présents et libéré les autres prisonniers. De son côté, il nous renvoya nos quarante cavaliers. Le lendemain, Saker nous écrivit que Mohdi et Douockhry ne s'opposaient plus à nos projets, et qu'ils partaient pour aller conférer avec Bargiass, à trois heures de là. Effectivement, ils levèrent le camp, et nous en fîmes autant; car la réunion d'un si grand nombre d'hommes et de troupeaux avait couvert la terre d'immondices, et rendu notre séjour en ce lieu intolérable.

Nous allâmes camper à six heures de distance, à Maytal El Ebbed, sur le chatel arabe, où nous restâmes huit jours. Saker vint nous y trouver ; et il fut convenu qu'il se chargerait à lui seul de réunir les Bédouins de ces contrées, pendant que nous retournerions en Syrie, de peur qu'en abandonnant trop longtemps notre première conquête, nos ennemis ne missent à profit notre absence, pour embrouiller nos affaires, et détacher des tribus de notre alliance.

D'ailleurs, le printemps était déjà avancé, et nous devions nous hâter d'arriver, de peur que les pâturages de la Syrie et de la Mésopotamie ne fussent occupés par d'autres. Nous remîmes donc à l'année suivante le projet de pousser notre reconnaissance jusqu'aux frontières de l'Inde. Pour cette époque, Saker aurait eu le temps de préparer les esprits à nous seconder ; car, disait-il, « on déra- » cine un arbre par une de ses branches. »

Quelques jours de marche nous ramenèrent en Mésopotamie. Nous mîmes deux jours à traverser l'Euphrate, près de Mansouri, et à sortir du désert appelé El Hamad. Nous campâmes dans un lieu où il n'y a pas d'eau potable ; on en trouve en faisant des trous profonds, mais elle sert seulement pour le bétail ; les hommes n'en peuvent boire. Cet endroit s'appelle Halib el Dow, parce qu'on ne se désaltère qu'avec du lait.

Nous allâmes de là à El Sarha, lieu abondamment fourni d'eau et de pâturages; nous espérions

nous y dédommager de nos privations, mais une circonstance particulière nous en dégoûta promptement. Le terrain y est couvert d'une herbe appelée el khraffour, que les chameaux mangent avec avidité, et qui a la propriété de les enivrer au point de les rendre fous. Ils courent à droite et à gauche, brisant tout ce qu'ils rencontrent, renversant les tentes et poursuivant les hommes.

Pendant quarante-huit heures, personne ne put fermer l'œil; les Bédouins étaient constamment occupés à calmer la fureur des chameaux et à les maîtriser. Une guerre véritable m'eût semblé préférable à cette lutte continuelle avec des animaux dont la force prodigieuse, exaltée par le délire, présentait des dangers incalculables. Mais il paraît que le triomphe de l'adresse sur la force a de grands charmes pour ces enfants de la nature; car lorsque je fus trouver le Drayhy pour déplorer l'état de fièvre où nous tenait cette révolution d'une nouvelle espèce, il ne fit qu'en rire, et m'assura que c'était un des plus grands amusements des Bédouins. Pendant que nous parlions, un chameau de la plus forte taille venait droit sur nous, la tête haute, soulevant la poussière de ses larges pieds. Le Drayhy, saisissant un des pieux de sa tente, attendit l'animal furieux et lui asséna un coup violent sur le crâne. Le bois se rompit, et le chameau se détourna pour aller ailleurs exercer ses ravages. Une contestation s'éleva alors : il s'agissait de savoir lequel était le plus fort, du chameau ou du scheik.

Celui-ci prétendait que, si le pieu avait résisté, il aurait fendu la tête de son adversaire ; et les assistants proclamaient la supériorité de l'animal, qui avait brisé l'obstacle qui lui était opposé. Quant à moi, je décidai qu'ils étaient tous deux d'égale force, puisque ni l'un ni l'autre n'avait vaincu. Cet arrêt excita la gaieté de tout l'auditoire.

Le lendemain nous levâmes le camp. Un messager de Saker nous rejoignit en route ; il venait nous rendre compte du mauvais succès de sa négociation auprès de Bargiass. Absi, le colporteur, jouissait de toute sa faveur, et l'animait de plus en plus contre nous ; il l'avait décidé à rejoindre Méhanna, et à se réunir aux Wahabi, qui devaient envoyer une armée pour nous détruire. Le Drayhy répondit qu'il ne fallait pas se troubler, que Dieu était plus fort qu'eux, et saurait bien faire triompher le bon droit. Après cet incident, nous continuâmes notre route.

Bientôt après, nous apprîmes que la tribu El Calfa était campée à Zualma. Le Drayhy jugeait important de nous assurer de la coopération de cette tribu puissante et courageuse. Son scheik Giassem était un ancien ami du Drayhy ; mais il ne savait ni lire ni écrire, et il devenait dès lors dangereux de lui adresser une lettre, qui lui serait lue par un Turc, ce qui pourrait nuire essentiellement à nos affaires, comme nous l'avions appris à nos dépens par l'exemple de l'écrivain Absi. Ce fut donc encore moi qu'on chargea d'aller le trouver; je partis avec une escorte

de six hommes, tous montés sur des dromadaires. Nous arrivâmes, au bout de deux jours, à l'endroit désigné; mais, à notre grand déplaisir, la tribu avait levé le camp, et nous ne trouvâmes aucun indice du chemin qu'elle avait pris. Nous passâmes la nuit sans boire ni manger, et délibérâmes le lendemain sur ce que nous avions à faire. Le plus pressé était d'aller à la recherche de l'eau ; car, comme on sait, la soif est encore plus insupportable que la faim, et nous pouvions raisonnablement espérer de rencontrer à la fois les sources et la tribu. Nous errâmes trois jours entiers, sans trouver ni eau ni nourriture. Mon palais était tellement desséché, que je ne pouvais plus remuer la langue, ni articuler un son; j'avais épuisé tous les moyens de tromper la soif, mettant des cailloux et des balles de plomb dans ma bouche; mon visage était devenu noir, mes forces m'abandonnaient. Tout à coup mes compagnons s'écrient : Gioub el Ghamin [1], et se précipitent en avant. Ces hommes endurcis à la fatigue soutiennent les privations d'une manière inconcevable, et ils étaient loin de l'état déplorable auquel je me trouvais réduit. Les voyant partir, l'irritation de mes nerfs, excités par l'extrême fatigue, me fit désespérer d'arriver jusqu'au puits où il me semblait qu'ils ne laisseraient plus une goutte d'eau pour moi ; et je me jetai à terre en pleurant. Me voyant en cet état, ils revinrent sur leurs pas, et

[1] Nom d'un puits connu dans le désert.

m'encouragèrent à faire un effort pour les suivre. Arrivés au bord du puits, l'un d'eux s'appuyant sur le parapet, tira son sabre, disant qu'il trancherait la tête à celui qui oserait s'approcher. « Laissez-vous gouverner par mon expérience, ajouta-t-il, ou vous périrez. » Son ton d'autorité nous imposa, et nous obéîmes en silence. Il nous appela un à un, et nous fit pencher sur le bord du puits, pour respirer d'abord l'humidité. Ensuite il puisa une petite quantitié d'eau et l'approcha de nos lèvres avec ses doigts, en commençant par moi; peu à peu il nous permit d'en boire une demi-tasse, puis une tasse entière; il nous rationna ainsi pendant trois heures, puis il nous dit : — « Buvez maintenant, vous ne risquez rien; mais si vous ne m'aviez pas écouté, vous seriez tous morts, ainsi qu'il arrive à ceux qui, après une longue privation, se désaltèrent sans précaution. »

Nous passâmes la nuit en cet endroit, buvant continuellement, autant pour suppléer à la nourriture, que pour apaiser notre soif; et, plus nous buvions, plus nous avions envie de boire. Le lendemain, nous montâmes sur une éminence, pour découvrir un plus vaste horizon; mais hélas! aucun objet ne se présentait à notre vue dans cet immense désert. A la fin cependant un des Bédouins crut apercevoir quelque chose dans le lointain, et déclara que c'était un haudag, couvert de drap écarlate et porté sur un chameau de grande taille. Ses compagnons ne voyaient rien; mais, n'ayant pas de

meilleur indice à suivre, nous nous dirigeâmes du côté qu'il indiquait, et en effet, bientôt après, nous aperçûmes une grande tribu et nous reconnûmes le haudag qui nous avait servi de phare; c'était heureusement la tribu que nous cherchions.

Giassem nous reçut très-bien, et tâcha de nous faire oublier nos fatigues. Ayant terminé avec lui, il dicta une lettre pour le Drayhy, dans laquelle il s'engageait à mettre ses hommes et ses biens à sa disposition, disant que l'alliance entre eux devait être des plus intimes, à cause de l'ancienneté de leur amitié. Je repartis muni de cette pièce importante, mais d'un autre côté très-préoccupé de la nouvelle qu'il me donna de l'arrivée d'une princesse, fille du roi d'Angleterre, en Syrie, où elle déployait un luxe royal, et où elle avait été reçue avec toutes sortes d'honneurs par les Turcs. Elle avait comblé de cadeaux magnifiques Méhanna el Fadel, et s'était fait escorter par lui à Palmyre, où elle avait répandu ses largesses avec profusion et s'était fait un parti formidable parmi les Bédouins, qui l'avaient proclamée reine [1]. Scheik Ibrahim, à qui je communiquai cette nouvelle, en fut atterré, croyant y voir une intrigue pour ruiner nos projets.

Le Drayhy, s'étant aperçu de notre préoccupation, nous rassura en disant qu'on sèmerait des sacs d'or depuis Hama jusqu'aux portes de l'Inde, sans

[1] Cette prétendue princesse n'était autre que lady Esther Stanhope.

pouvoir détacher aucune tribu amie, de l'alliance solennelle qu'elle avait contractée. — « La parole » d'un Bédouin est sacrée, ajouta-t-il; poursuivez » votre projet, sans vous inquiéter de rien. Quant » à moi, j'ai fait mon plan de campagne. Je pars » pour le Horan afin de surveiller les démarches » d'Ebn Sihoud; lui seul est à craindre pour nous : » je reviendrai ensuite camper aux environs de » Homs. »

Scheik Ibrahim, n'ayant plus ni argent, ni marchandises, se décida à m'envoyer immédiatement à Coriétain, d'où j'expédierais un messager à Alep pour y prendre un *group de tallaris*. Je partis joyeusement, enchanté de revoir mes amis, et de me reposer quelque temps parmi eux. Le premier jour de mon voyage se passa sans accident; mais le lendemain, vers quatre heures, à un endroit nommé Cankoum, je tombai au milieu d'une tribu que je croyais amie, et qui se trouva être celle de Bargiass. Il n'était plus temps de reculer, et je me dirigeai vers la tente du scheik, précédé de mon nègre Fodda ; mais à peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut massacré sous mes yeux, et je vis tous les glaives levés sur moi. Mon saisissement fut tel, que j'ignore ce qui suivit. Je me souviens seulement d'avoir crié : « Arrêtez ; je réclame la protection » de la fille de Hédal, » et de m'être évanoui. Quand je rouvris les yeux, j'étais couché dans une tente, entouré d'une vingtaine de femmes qui s'efforçaient de me rappeler à la vie, en me faisant respirer du

poil brûlé, du vinaigre et des oignons, pendant que d'autres m'inondaient d'eau, et introduisaient du beurre fondu entre mes lèvres sèches et contractées : dès que j'eus repris connaissance, la femme de Bargiass me prit la main ne me disant : « Ne » craignez rien, Abdallah : vous êtes chez la fille de » Hédal; personne n'a le droit de vous toucher. »

Peu après, Bargiass s'étant présenté à l'entrée de la tente pour faire, disait-il, sa paix avec moi : « Par la tête de mon père, s'écria-t-elle, vous n'en- » trerez chez moi que lorsque Abdallah sera entiè- » ment guéri ! »

Je restai trois jours sous la tente de Bargiass, soigné, de la manière la plus affectueuse, par sa femme, qui, pendant ce temps, négociait une réconciliation avec son mari. Je lui gardais une si forte rancune de sa brutalité, que j'eus bien de la peine à lui pardonner. A la fin cependant, je consentis à oublier le passé, à la condition qu'il signerait le traité avec le Drayhy. Nous nous embrassâmes, et nous jurâmes fraternité. Bargiass me donna un nègre en me disant : — « J'ai sacrifié votre argent, » je vous donne en retour un bijou. » Jeu de mots sur les noms des deux nègres, Fodda, argent, et Giauhar, bijou. Puis il fit préparer un festin en honneur de notre réconciliation. Au milieu du repas, un courrier du Drayhy arriva bride abattue, apportant à Bargiass une déclaration de guerre à mort, pleine d'épithètes outrageantes : « O toi, » traître, qui violes la loi sacrée des Bédouins, lui

» disait-il; toi, infâme, qui massacres tes hôtes; » toi, Osmanli au noir visage, sache que tout le sang » de ta tribu ne suffira pas pour racheter celui de » mon cher Abdallah. Prépare-toi au combat, mon » coursier ne goûtera plus de repos que je n'aie » détruit le dernier de ta race. » Je me hâtai de partir pour prévenir tout conflit, et rassurer Scheik Ibrahim et le Drayhy. Je ne saurais dire avec quelle joie je fus reçu : ils ne pouvaient en croire leurs yeux, tant ma présence leur semblait miraculeuse. Je leur racontai ce qui s'était passé.

Le lendemain je me remis en route pour Coriétain, où je restai vingt jours, en attendant le retour du messager que j'avais envoyé à Alep. J'avais grand besoin de ce repos et de cette occasion de renouveler mon habillement, qui tombait en lambeaux; mais je faillis y rester plus longtemps que je ne voulais, car la nouvelle se répandit que l'armée des Wahabi avait envahi le désert de Damas, et ravagé plusieurs villages, massacrant les hommes et les enfants jusqu'au dernier, et n'épargnant que les femmes, mais après les avoir dépouillées. Le scheik de Coriétain, hors d'état de faire la moindre résistance, fit fermer les portes de la ville, défendit d'en sortir, et attendit les événements en tremblant. Nous apprîmes bientôt que l'ennemi ayant attaqué Palmyre, les habitants, retirés dans l'enceinte du temple, s'y étaient défendus avec succès, et que les Wahabi, ne pouvant les y forcer, s'étaient contentés de tuer les chameliers et d'enlever les troupeaux.

De là ils étaient allés piller le village d'Arack et s'étaient répandus dans les environs. Ces sinistres nouvelles m'alarmèrent beaucoup sur le sort de mon messager, qui arriva cependant sain et sauf, avec l'argent de Scheik Ibrahim. Il s'était réfugié quelque temps à Saddad dont les habitants, ayant payé une assez forte contribution, n'avaient rien à craindre pour le moment. Je profitai de cette circonstance, et, quittant mes habits de Bédouin, je m'habillai comme un chrétien de Saddad, et gagnai ce village, où j'obtins des nouvelles du Drayhy, campé à Ghaudat el Cham avec la tribu de Bargiass. Je me rendis auprès de lui le plus promptement possible, et j'appris là avec chagrin qu'une coalition redoutable s'était formée entre Méhanna el Fadel et la tribu du pays de Samarcande. Ils avaient noué des intrigues avec les gouverneurs de Homs et de Hama, se réunissant ainsi Turcs et Bédouins contre nous. Dans cette situation critique, je songeai à notre ami le pacha Soliman, et j'engageai Scheik Ibrahim à aller à Damas conférer avec lui. Nous partîmes de suite, et descendîmes chez son premier ministre, Hagim, qui nous apprit le nom de la prétendue princesse anglaise, et nous dit que c'était par l'influence et les cadeaux de lady Stanhope que Méhanna s'était fait un parti puissant parmi les Turcs. Ces détails nous confirmèrent dans l'idée que l'Angleterre, instruite de nos projets, soldait les Wahabi d'un côté, pendant que de l'autre elle cherchait à réunir les Bédouins de Syrie avec les Turcs,

par l'entremise de lady Stanhope. La rencontre que nous fîmes chez M. Chabassan d'un Anglais prenant le nom de Scheik Ibrabim, venait encore à l'appui de ces conjectures. Il chercha à nous questionner, mais nous étions trop bien sur nos gardes. Ayant obtenu de Soliman-Pacha ce que nous désirions, nous nous hâtâmes de regagner notre tribu.

Le courage du Drayhy ne faiblissait pas : il nous assura qu'il tiendrait tête à bien plus forte partie. Le bouyourdi que nous avait accordé Soliman-Pacha, portait que les gouverneurs de Homs et de Hama eussent à respecter son fidèle ami et fils bien-aimé, le Drayhy Ebn Challan, qui devait être obéi, étant chef suprême du désert de Damas, et que toute alliance contre lui était opposée à la volonté de la Porte. Munis de cette pièce, nous nous avançâmes vers Hama ; et quelques jours après Scheik Ibrahim reçut une invitation de lady Esther Stanhope, pour se rendre auprès d'elle ainsi que sa femme, madame Lascaris, qui était restée à Acre. Cette invitation le contraria d'autant plus que depuis trois ans il avait évité de donner de ses nouvelles à sa femme pour laisser ignorer le lieu de son séjour et son intimité avec les Bédouins ; il fallait pourtant répondre à lady Stanhope. Il lui écrivit qu'il aurait l'honneur de se rendre chez elle aussitôt que les circonstances le permettraient, et en même temps dépêcha un courrier à sa femme en lui disant de refuser l'invitation pour sa part ; mais il était trop tard. Inquiète sur l'existence de son mari, ma-

dame Lascaris s'était rendue immédiatement à Hama, chez lady Stanhope, espérant par elle découvrir ses traces. M. Lascaris se vit ainsi forcé d'aller la rejoindre.

Sur ces entrefaites, Méhanna s'approchait de plus en plus, se croyant sûr de la coopération des Osmanlis; le Drayhy, jugeant alors que l'instant était venu de produire le bouyourdi du pacha, envoya son fils Saher à Homs et à Hama, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. A la vue de l'ordre dont il était porteur, les deux gouverneurs mirent leurs troupes à sa disposition, déclarant Méhanna traître, pour avoir appelé les Wahabi, les ennemis les plus acharnés des Turcs.

Lady Esther Stanhope ayant invité Saher à venir chez elle, le combla de présents, tant pour lui que pour sa femme et sa mère, donna un machlah et des bottes à chaque cavalier de sa suite, et annonça le projet d'aller sous peu visiter sa tribu. M. Lascaris ne se tira pas aussi agréablement de son séjour auprès d'elle. Lady Stanhope, par des questions adroites, ayant vainement essayé d'obtenir de lui quelques éclaircissements sur ses relations avec les Bédouins, prit à la fin un ton d'autorité qui donna à M. Lascaris prétexte de rompre. Il renvoya sa femme à Acre, et quitta lady Stanhope, complétement brouillé avec elle.

Méhanna se préparait à commencer la lutte; mais voyant que le Drayhy n'était nullement intimidé à son approche, il jugea prudent de s'assurer d'un

renfort d'Osmanlis, et envoya son fils Farès à Homs, réclamer la promesse du gouverneur; mais celui-ci, au lieu de l'investir du commandement d'un corps de troupes, le fit charger de fers et jeter en prison. Méhanna, consterné de cette fâcheuse nouvelle, se vit en un moment tomber du commandement suprême dans la triste et humiliante nécessité, non-seulement de se soumettre au Drayhy, mais encore de solliciter sa protection contre les Turcs. Ce pauvre vieillard, accablé de ce revers inattendu, se trouva forcé d'aller implorer la médiation d'Assaf, scheik de Saddad, qui lui promit de négocier la paix. Effectivement, il partit avec cent cavaliers pour l'accompagner, et, le laissant avec son escorte à quelque distance du camp, il s'avança seul jusqu'à la tente du Drayhy, qui le reçut en ami, mais refusa d'abord la soumission de Méhanna. Nous nous interposâmes alors en sa faveur. Scheik Ibrahim fit valoir l'hospitalité avec laquelle il nous avait reçus à notre arrivée dans le désert; et Saher, baisant deux fois la main de son père, joignit ses sollicitations aux nôtres. Le Drayhy ayant fini par céder, les principaux de la tribu se mirent en marche pour aller au-devant de Méhanna, selon les égards dus à son âge et à son rang. Lorsqu'il eut mis pied à terre, le Drayhy le fit asseoir à la place d'honneur, au coin de la tente, et ordonna d'apporter le café. Alors Méhanna se levant : — « Je ne » boirai de ton café, dit-il, que lorsque nous serons » complétement réconciliés, et que nous aurons

» enterré les sept pierres. » A ces mots, le Drayhy s'étant levé également, ils tirèrent leurs sabres et se les présentèrent mutuellement à baiser; ils s'embrassèrent ensuite ainsi que tous les assistants. Méhanna fit avec sa lance, au milieu de la tente, un creux en terre de la profondeur d'un pied, et ayant choisi sept petites pierres, il dit au Drayhy : — « Au nom du Dieu de paix, pour ta garantie et pour » la mienne, nous enterrons à jamais notre dis- » corde. » A mesure qu'ils jetaient les pierres dans le trou, les deux scheiks les recouvraient, et foulaient la terre avec leurs pieds, tandis que les femmes poussaient des cris de joie assourdissants. Cette cérémonie terminée [1], ils reprirent leurs places et l'on servit le café. De ce moment il n'était plus permis de revenir sur le passé et de parler de guerre. On m'assura qu'une réconciliation, pour être en règle, devait toujours se faire de la sorte. Après un repas copieux, je fis la lecture du traité, auquel Méhanna et quatre autres chefs de tribus apposèrent leur cachet [2]. Leurs forces réunies se montaient à sept mille six cents tentes, et, ce qui était encore plus important, le Drayhy devenait par

[1] Cette cérémonie s'appelle *hasnat*.

[2] Ces chefs étaient : Zarack Ebn Fahrer, chef de la tribu El Gioullan; Giarah Ebn Meghiel, chef de la tribu El Giahma; Ghaleb Ebn Ramdoun; chef de la tribu El Ballahis; et Faress Ebn Nedged, chef de la tribu El Maslekher.

là chef de tous les Bédouins de la Syrie, où il ne lui restait plus un seul ennemi. Saher alla à Homs solliciter la délivrance de Farès, qu'il ramena, vêtu d'une pelisse d'honneur, prendre part aux réjouissances générales; après quoi les tribus se dispersèrent, et occupèrent tout le pays depuis le Horan jusqu'à Alep.

Nous n'attendions plus que la fin de l'été pour repartir pour le levant, afin de terminer les affaires que nous avions commencées l'année précédente avec les tribus de Bagdad et de Bassora. Ce temps de calme et de loisir fut rempli par les préparatifs d'un mariage entre Giarah, fils de Farès, chef de la tribu El Harba, et Sabha, fille de Bargiass, la plus belle fille du désert. J'y prenais un intérêt tout particulier, ayant connu la fiancée pendant mon séjour auprès de sa mère. Farès pria le Drayhy de l'accompagner chez Bargiass, pour faire la demande de mariage. Les principaux de la tribu, dans leurs plus riches habits, les accompagnèrent. Nous arrivâmes à la tente de Bargiass sans que personne vînt au-devant de nous. Bargiass ne se leva pas même pour nous recevoir; tel est l'usage dans cette circonstance; le moindre empressement serait considéré comme une inconvenance. Après quelques moments, le Drayhy prenant la parole : « Pourquoi, » dit-il, nous faites-vous si mauvais accueil? Si » vous ne voulez pas nous donner à manger, nous » retournerons chez nous. » Pendant ce temps, Sabha, retirée dans la partie de la tente réservée

aux femmes, regardait son prétendu à travers l'ouverture de la toile. Avant d'entamer la négociation, il faut que la jeune fille ait fait signe qu'elle agrée celui qui se présente; car si, après l'examen secret dont je viens de parler, elle fait connaître à sa mère que le futur ne lui plaît pas, les choses en restent là; mais cette fois c'était un beau jeune homme, à l'air noble et fier, qui se présentait, et Sabha fit le signe de consentement à sa mère, qui répondit alors au Drayhy : « Vous êtes les bien venus! Non-
» seulement nous vous donnerons à manger de bon
» cœur, mais encore nous vous accorderons tout
» ce que vous désirerez. — Nous venons, reprit le
» Drayhy, demander votre fille en mariage pour le
» fils de notre ami; que voulez-vous pour sa dot?
« — Cent nakas [1], répondit Bargiass, cinq chevaux
» de la race de Nedgde, cinq cents brebis, trois nè-
» gres et trois négresses pour servir Sabha; et pour
» le trousseau, un machlah brodé d'or, une robe
» de soie de Damas; dix bracelets d'ambre et de
» corail, et des bottes jaunes. » Le Drayhy fit quelques observations sur cette demande exorbitante, disant : « Tu veux donc justifier le proverbe arabe :
» *Si vous ne voulez pas marier votre fille, renché-*
» *rissez son prix*. Sois plus raisonnable si tu dé-
» sires que ce mariage se fasse. »

Enfin la dot fut réglée à cinquante nakas, deux chevaux, deux cents brebis, un nègre et une né-

[1] Femelles de chameaux de la plus belle espèce.

gresse. Le trousseau resta tel que Bargiass l'avait demandé ; on y ajouta même des machlahs et des bottes jaunes pour la mère et plusieurs autres personnes de la famille. Après avoir écrit ces conventions, j'en fis la lecture à haute voix. Ensuite les assistants récitèrent la prière *Fatiha*, le *Pater* des musulmans, qui donne, pour ainsi dire, la sanction au contrat; et l'on servit à boire du lait de chameau, comme on aurait servi de la limonade dans une ville de Syrie. Après le repas, les jeunes gens montèrent à cheval pour se livrer aux jeux du djérid [1] et autres. Giarah se distingua, pour plaire à sa fiancée, qui remarqua avec plaisir son agilité et sa bonne grâce. Nous nous séparâmes à l'entrée de la nuit, et chacun ne songea plus qu'aux préparatifs de la noce.

Au bout de trois jours, la dot, ou plutôt le prix de Sabha, était préparé ; un immense cortége se mit en route dans l'ordre suivant : en tête marchait un cavalier avec un drapeau blanc au bout de sa lance ; il criait : Je porte l'honneur sans tache de Bargiass. Après lui venaient les chameaux, ornés de guirlandes de fleurs et de feuillage, accompagnés de leurs conducteurs ; puis le nègre à cheval, richement vêtu, entouré d'hommes à pied, chantant des airs populaires. Derrière eux marchait une troupe de guerriers, armés de fusils qu'ils dé-

[1] Exercice équestre avec des bâtons qui se lancent comme des javelots. Ces bâtons s'appellent *djérids*.

chargeaient continuellement. Une femme suivait, portant un grand vase de feu dans lequel elle jetait de l'encens. Puis les brebis à lait, conduites par les bergers chantant ainsi que faisait Chibouk, le frère d'Antar, il y a près de deux mille ans, car les mœurs des Bédouins ne changent jamais. Venait ensuite la négresse, à cheval, et entourée de deux cents femmes à pied; ce groupe n'était pas le moins bruyant, car les cris de joie et le chant de noce des femmes arabes sont plus aigus qu'on ne saurait l'exprimer. La marche était fermée par le chameau qui portait le trousseau; les machlahs brodés d'or étaient étendus de tous côtés, et couvraient l'animal. Les bottes jaunes pendaient autour de ses flancs ; et les objets de prix, arrangés en festons et établis avec art, formaient le coup d'œil le plus somptueux. Un enfant de la famille la plus distinguée, monté sur ce chameau, disait à haute voix : — « Puissions-nous être toujours victorieux! puisse » le feu de nos ennemis s'éteindre à jamais! » D'autres enfants l'accompagnaient en criant : « Amen. » Quant à moi je courais de côté et d'autre pour mieux jouir de ce spectacle.

Bargiass, cette fois, vint à notre rencontre avec les cavaliers et les femmes de sa tribu ; ce fut alors que les cris et les chants devinrent vraiment assourdissants ; puis les chevaux, lancés de tous côtés, nous eurent bientôt enveloppés d'un tourbillon de poussière.

Lorsque les cadeaux furent étalés et rangés en

ordre autour de la tente de Bargiass, on fit le café dans une grande chaudière, et chacun en prit en attendant le festin.

Dix chameaux, trente moutons et une immense quantité de riz formaient le fonds du repas, après lequel on vida une seconde chaudière de café. La dot acceptée, on termina la cérémonie en récitant de nouveau la prière, et il fut convenu que Giarah viendrait chercher sa fiancée dans trois jours. Avant de partir, je fus dans l'appartement des femmes pour faire connaître plus particulièrement Scheik Ibrahim à la femme de Bargiass, et la remercier de nouveau des soins qu'elle avait eus de moi. Elle me répondit qu'elle voulait encore accroître mes obligations en me donnant sa nièce en mariage; mais Scheik Ibrahim remit à l'année prochaine à profiter de sa bonne volonté à mon égard.

La veille du jour fixé pour la noce, le bruit se répandit qu'une armée formidable de Wahabi avait paru dans le désert; les courriers volaient de tribu en tribu, les engageant à se réunir trois ou quatre ensemble, afin que, sur tous les points, l'ennemi pût les trouver prêtes à le recevoir, et peu s'en fallut que la noce ne commençât par un combat à mort, au lieu d'un combat simulé, ainsi qu'il est d'usage.

Le Drayhy et les autres chefs sortirent, de grand matin, avec mille cavaliers et cinq cents femmes pour aller conquérir la belle Sabha. A une petite distance du camp, le cortége s'arrête : les vieillards et

les femmes mettent pied à terre, et attendent l'issue d'un combat entre les jeunes gens qui viennent enlever la fiancée, et ceux de la tribu qui s'opposent à ce dessein; ce combat a quelquefois des suites funestes; mais il n'est pas permis à l'époux d'y prendre part, sa vie pouvant se trouver exposée par suite des complots de ses rivaux. Cette fois, les combattants en furent quittes pour une vingtaine de blessures; et la victoire, comme de raison, resta aux nôtres, qui enlevèrent la fiancée, et la consignèrent aux femmes de notre tribu. Sabha était accompagnée d'une vingtaine de jeunes filles, et suivie de trois chameaux chargés. Le premier portait son haudag, couvert en drap écarlate, garni de franges et de houppes de laine de diverses couleurs, et orné de plumes d'autruche. Des festons de coquilles, et des bandelettes de verre de couleur ornaient l'intérieur, et encadraient de petits miroirs qui, placés de distance en distance, réfléchissaient la scène de tous côtés. Des coussins de soie étaient préparés pour recevoir la mariée; le second chameau était chargé de sa tente, et le troisième de ses tapis et de ses ustensiles de cuisine. La mariée placée dans son haudag et entourée des femmes des chefs, montées sur leurs chameaux, et des autres femmes à pied, la marche commença. Des cavaliers, caracolant en avant, annonçaient son arrivée aux tribus que nous devions rencontrer, et qui venaient au-devant de nous, jetant de l'encens et égorgeant des moutons sous les pieds des chameaux de la

mariée. Rien ne peut donner une idée exacte de cette scène, ni de celle qui dura le jour et toute la nuit. Il serait impossible de dépeindre les danses, les chants, les feux de joie, les banquets, les cris de toute espèce, le tumulte qui suivirent son arrivée. Deux mille livres de riz, vingt chameaux et cinquante moutons furent dévorés au repas des chefs. Huit tribus entières furent rassasiées par l'hospitalité de Farès, et l'on criait encore, au milieu de la nuit : « Que celui qui a faim vienne manger. » Ma réputation était si grande parmi eux, que Giarah me demanda un talisman pour assurer le bonheur de cette union; j'écrivis son chiffre et celui de sa femme en caractères européens, et le lui remis avec solennité; personne ne douta de l'efficacité de ce charme en voyant le contentement des deux époux.

Quelques jours après, ayant appris que les Wahabi, forts de dix mille combattants, assiégeaient Palmyre, le Drayhy donna l'ordre d'aller à leur rencontre, et nous les rejoignîmes à El Dauh. On échangea, de part et d'autre, quelques coups de fusil, jusqu'à la tombée de la nuit, mais sans engager le combat sérieusement. J'eus le loisir d'apprécier l'avantage des mardoufs, dans ces guerres du désert où il faut porter l'approvisionnement de l'armée, pour un temps souvent prolongé. Ces chameaux, montés par deux hommes, sont comme des forteresses ambulantes, pourvues de tout ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture et leur

défense. Une outre d'eau, un sac de farine, un sac de dattes sèches, une jarre de beurre de brebis, et les munitions de guerre, forment comme une tour carrée, sur le dos de l'animal. Les hommes, commodément placés de chaque côté sur des siéges de cordages, n'ont besoin de recourir à personne. Lorsqu'ils ont faim, ils pétrissent un peu de farine avec du beurre, et la mangent ainsi sans la faire cuire; quelques dattes et un peu d'eau complètent le repas de ces hommes sobres; pour dormir ils ne quittent pas leur place, mais se renversent sur le chameau, ainsi que je l'ai déjà expliqué.

Le combat fut plus sérieux le lendemain; nos Bédouins se battirent avec plus d'acharnement que leurs adversaires, parce qu'ils avaient derrière eux leurs femmes et leurs enfants, tandis que les Wahabi, loin de leur pays et ne cherchant que le pillage, étaient peu disposés à risquer leur vie, lorsqu'il n'y avait rien à gagner. La nuit sépara les combattants; mais à l'aube du jour la bataille recommença avec fureur; enfin, sur le soir, la victoire se décida en notre faveur; nous avions tué soixante des leurs, fait vingt-deux prisonniers, et pris quatorze belles juments et soixante chameaux. Le reste prit la fuite, et nous laissa maîtres du champ de bataille. Cette victoire augmenta encore la réputation du Drayhy, et combla de joie Scheik Ibrahim qui s'écria: « Grâce à Dieu, nos affaires » vont bien. »

N'ayant plus d'ennemis à craindre dans le désert

de Syrie, Scheik Ibrahim se sépara pour quelque temps du Drayhy, et fut à Homs acheter des marchandises et écrire en Europe. Pendant notre séjour en cette ville, il me laissa liberté entière de me divertir et de me reposer de toutes mes fatigues; je faisais chaque jour des parties de campagne avec des jeunes gens de mes amis, et jouissais doublement de cette vie de plaisir, par le contraste de celle que j'avais menée chez les Bédouins. Mais hélas! ma joie devait être de courte durée et se changer promptement en tristesse amère! Un messager, qui avait été à Alep chercher de l'argent pour M. Lascaris, me rapporta une lettre de ma mère plongée dans la plus grande affliction par suite de la mort de mon frère aîné, emporté par la peste. Sa lettre était incohérente à force de douleur. Elle ne savait ce que j'étais devenu depuis près de trois ans, et me conjurait, si j'étais encore en vie, d'aller la trouver. Cette affreuse nouvelle me priva de l'usage de mes sens; et je restai trois jours sans savoir où j'étais, et sans vouloir prendre aucune nourriture; grâce aux soins de M. Larcaris, peu à peu je repris connaissance; mais tout ce que je pus obtenir de lui, fut d'écrire à ma pauvre mère; et encore ne pus-je lui envoyer ma lettre que la veille de notre départ, de peur qu'elle ne vînt elle-même me trouver; mais je passe sur les détails de mes sentiments personnels, qui ne peuvent intéresser le lecteur, pour revenir à notre voyage. Le Drayhy nous ayant avertis qu'il partait bientôt pour le levant, nous nous hâtâmes

de nous mettre en route pour le rejoindre; il avait mis à notre disposition trois chameaux, deux juments et quatre guides. Le jour de notre départ de Homs, je sentis un serrement de cœur si extraordinaire, que je fus tenté de le prendre pour un funeste pressentiment. Il me semblait que je marchais à une mort prématurée ; je me raisonnai pourtant de mon mieux, et finis par me persuader que ce que j'éprouvais était le résultat de l'abattement dans lequel m'avait plongé la douloureuse lettre de ma mère ; enfin nous partîmes ; et après avoir marché toute la journée, nos guides nous persuadèrent de continuer notre route la nuit, n'ayant que vingt heures de trajet. Il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à minuit. Le mouvement monotone de la marche commençait à nous assoupir, lorsque le guide qui était en avant s'écria :

— « Ouvrez bien les yeux, et prenez garde à » vous, car nous sommes au bord d'un précipice » profond. »

Le chemin n'avait qu'un pied de large; à droite une montagne à pic, à gauche le précipice appelé Wadi-el-Hail. Je me réveillai en sursaut, me frottai les yeux et repris la bride que j'avais laissée flotter sur le cou de ma jument; mais cette précaution, qui devait me sauver, fut précisément ce qui faillit causer ma mort, car l'animal ayant butté contre une pierre, la peur me fit tirer les rênes trop brusquement; il se cabra, et en voulant reprendre terre perdit la trace de la route, ne trouva que le vide,

et culbuta avec moi au fond du précipice. Ce qui se passa après ce moment d'angoisses, je l'ignore; voici ce que Scheik Ibrahim m'a raconté depuis. Saisi de terreur, il descendit de cheval, et chercha à distinguer le gouffre dans lequel j'avais disparu; mais la nuit était trop obscure, le bruit seul de ma chute l'avait averti, et il ne vit rien qu'un noir abîme sous ses pieds; alors il se prit à pleurer, et à conjurer les guides de descendre dans le précipice, mais ils le jugèrent impraticable dans l'obscurité, assurant d'ailleurs que c'était peine inutile, puisque je devais être non-seulement mort, mais broyé par les pointes des rochers; alors il déclara ne vouloir pas bouger de ce lieu avant que la clarté du jour permît de faire des recherches, et promit cent tallaris à celui qui rapporterait mon corps, quelque mutilé qu'il fût, ne pouvant, disait-il, consentir à le laisser en proie aux bêtes féroces; puis il s'assit au bord du gouffre, attendant, dans un morne désespoir, les premières lueurs du jour.

Sitôt qu'il parut, les quatre hommes descendirent non sans peine, et me trouvèrent sans connaissance, suspendu par ma ceinture, la tête en bas. La jument morte gisait à quelques toises plus bas, au fond du ravin. J'avais dix blessures à la tête; le bras gauche entièrement dépouillé, les côtes enfoncées, et les jambes écorchées jusqu'à l'os. Lorsqu'on me déposa aux pieds de Scheik Ibrahim, je ne donnais aucun signe de vie; il se jeta sur moi en pleurant; mais ayant des connaissances en médecine,

et ne voyageant jamais sans une petite pharmacie, il ne s'abandonna pas longtemps à un chagrin stérile. Il s'assura d'abord, par des spiritueux appliqués aux narines, que je n'étais pas complétement mort, me plaça avec précaution sur un chameau, et revint sur ses pas jusqu'au village El Habedin. Pendant ce court trajet, mon corps s'enfla prodigieusement, sans donner d'autre signe de vie. Le scheik du village me fit déposer sur un matelas, et envoya chercher un chirurgien à Homs. Je restai neuf heures entières sans montrer la plus légère sensibilité. Au bout de ce temps j'ouvris les yeux, sans avoir aucune perception de ce qui se passait autour de moi, ni le moindre souvenir de ce qui m'était arrivé. Je me trouvais comme sous l'influence d'un songe, n'éprouvant aucune douleur. Je restai ainsi vingt-quatre heures, et ne sortis de cette léthargie que pour ressentir des douleurs inouïes; mieux eût valu cent fois rester au fond du précipice.

Scheik Ibrahim ne me quittait pas un instant, et s'épuisait en offres de récompenses au chirurgien s'il parvenait à me sauver. Il y apportait bien tout le zèle possible, mais il n'était pas très-habile, et, au bout de trente jours, mon état empira tellement qu'on craignait la gangrène. Le Drayhy était venu me voir dès qu'il avait appris mon accident; lui aussi pleura sur moi, et offrit de riches présents au chirurgien pour activer son zèle; mais au plus fort de sa sensibilité, il ne pouvait s'empêcher de

témoigner ses regrets de la perte de sa jument Abaïge, qui était de pur sang, et valait dix mille piastres. Au reste, ainsi qu'Ibrahim, le chagrin le mettait hors de lui; tous deux craignaient non-seulement de me perdre, car ils m'étaient véritablement attachés, mais encore de voir échouer toutes leurs opérations, par suite de ma mort. Je tâchais de les rassurer, leur disant que je ne croyais pas mourir; mais rien n'annonçait que je serais en état de voyager de bien longtemps, quand même je ne succomberais pas.

Le Drayhy fut obligé de prendre congé de nous pour continuer sa migration vers l'orient, où il allait passer l'hiver. Scheik Ibrahim se désespérait, en voyant mon état empirer chaque jour. Enfin, ayant appris qu'un chirurgien plus habile que le mien demeurait à El Daïr Attié, il le fit appeler; mais il refusa de venir, exigeant que le malade fût transporté chez lui; en conséquence, on me fit une espèce de litière du mieux que l'on put, et l'on m'y porta, au risque de me voir expirer en route. Ce nouveau chirurgien changea entièrement l'appareil de mes blessures, et les lava avec du vin chaud; je restai trois mois chez lui, souffrant le martyre, et regrettant mille fois la mort à laquelle j'avais échappé; je fus ensuite transporté au village de Nabek, où je gardai le lit pendant cinq autres mois. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que commença véritablement ma convalescence, encore fut-elle souvent interrompue par des rechutes; lorsque je

voyais un cheval, par exemple, je pâlissais et tombais évanoui; cet état nerveux dura près d'un mois. Enfin, peu à peu, je parvins à me vaincre à cet égard; mais je dois avouer qu'il m'est toujours resté un frisson désagréable à la vue de cet animal, et je jurai de ne jamais monter à cheval sans une nécessité absolue.

Ma maladie coûta près de cinq cents tallaris à Scheik Ibrahim; mais comment évaluer ses soins et ses attentions paternelles! je lui dois certainement la vie.

Pendant ma convalescence, nous apprîmes que notre ami, le pacha de Damas, était remplacé par un autre, Soliman Sélim. Cette nouvelle nous contraria beaucoup, nous faisant craindre de perdre notre crédit sur les Turcs.

Dix mois s'étaient écoulés, un second printemps était venu, et nous attendions avec impatience l'arrivée de nos amis les Bédouins, lorsqu'un courrier vint heureusement nous annoncer leur approche. Nous nous hâtâmes de le renvoyer au Drayhy, qui le récompensa largement de la bonne nouvelle qu'il lui apportait de mon rétablissement; elle causa une joie universelle au camp, où l'on me croyait mort depuis longtemps. Nous attendîmes encore quelques jours que la tribu se fût approchée davantage. Dans cet intervalle, une histoire singulière vint à ma connaissance; je la crois digne d'être rapportée comme détail de mœurs.

Un négociant de l'Anatolie, escorté de cinquante

hommes, menait dix mille moutons pour les vendre à Damas. En route il fit connaissance avec trois Bédouins, et se lia d'amitié avec l'un d'eux; au moment de se séparer, celui-ci proposa de lier fraternité avec lui. Le négociant ne voyait pas trop à quôi lui servirait d'avoir un frère parmi de pauvres Bédouins, lui propriétaire de dix mille moutons, et escorté de cinquante soldats; mais le Bédouin, nommé Chatti, insistant, pour se débarrasser de son importunité il consentit à lui donner deux piastres et une poignée de tabac comme gages de fraternité. Chatti partagea les deux piastres entre ses compagnons, leur disant :

— « Soyez témoins que cet homme est devenu » mon frère. » Puis ils se séparèrent, et le marchand n'y pensa plus. Arrivé dans un lieu nommé Ain el Alak, un parti de Bédouins, supérieur en nombre, attaqua son escorte, la mit en déroute, s'empara de ses moutons et le dépouilla entièrement, ne lui laissant que sa chemise; il arriva à Damas dans ce piteux était, maudissant les Bédouins et son prétendu frère Chatti, qu'il accusait de l'avoir trahi et vendu.

Cependant la nouvelle de cette riche capture se répandit dans le désert, et parvint aux oreilles de Chatti, qui, ayant été chercher ses deux témoins, vint avec eux devant Soultan el Brrak, chef de la tribu El Ammour, lui déclara qu'il était frère du négociant qui venait d'être dépouillé, et le somma de lui faire rendre justice, afin qu'il pût remplir les

devoirs de la fraternité. Soultan, ayant reçu la déposition des deux témoins, fut obligé d'accompagner Chatti chez le scheik de la tribu El Nahimen, qui s'était emparée des moutons, et de les réclamer selon leurs lois. Le scheik se vit contraint de les rendre; et Chatti, après s'être assuré qu'il n'en manquait aucun, se mit en route pour Damas avec les bergers et les troupeaux.

Les ayant laissés en dehors de la ville, il y entra pour chercher son frère, qu'il trouva tristement assis, devant un café du bazar. Il fut droit à lui d'un air joyeux; mais celui-ci se détourna avec colère, et Chatti eut bien de la peine à s'en faire écouter, et plus encore à lui persuader que ses moutons l'attendaient hors des portes. Il craignait un nouveau piége, et ne consentit que difficilement à suivre le Bédouin. Enfin, convaincu à l'aspect de son troupeau, il se jette au cou de Chatti, et après lui avoir exprimé toute sa reconnaissance, cherche vainement à lui faire accepter une récompense proportionnée à un tel service. Le Bédouin ne voulut jamais recevoir qu'une paire de bottes et un *caflé* (mouchoir) valant au plus un tallari, et, après avoir *mangé* avec son ami, il repartit pour sa tribu.

Notre première entrevue avec le Drayhy fut vraiment touchante. Il vint lui-même, avec les principaux de sa tribu, nous chercher au village de Nabek, et nous ramena pour ainsi dire en triomphe au camp. Chemin faisant, il nous raconta les guerres qu'il avait soutenues dans le territoire de Samar-

cande, et le bonheur qu'il avait eu de vaincre quatre des principales tribus [1], et de les amener ensuite à signer le traité. Il était important d'avoir détaché à temps ces tribus de l'alliance des Wahabi, dont elles étaient jadis tributaires, car le bruit courait que nos ennemis préparaient une armée formidable, et se flattaient de se rendre maîtres de toute la Syrie. Bientôt après nous apprîmes que cette armée était en route, répandant partout sur son passage la terreur et la dévastation.

Le pacha de Damas envoya ordre aux gouverneurs de Homs et de Hama de faire monter la garde jour et nuit, et de tenir leurs troupes prêtes pour le combat. Les habitants fuyaient vers la côte, pour échapper aux sanguinaires Wahabi, dont le nom seul suffisait pour leur faire abandonner leurs foyers.

Le Drayhy reçut du pacha l'invitation de venir à Damas conférer avec lui ; mais craignant quelque trahison, il s'excusa sous prétexte de ne pouvoir quitter son poste dans cet instant critique. Il lui demanda même quelques troupes comme auxiliaires, espérant avec elles pouvoir tenir tête à l'ennemi. En attendant ce renfort, le Drayhy fit faire l'annonce solennelle de la guerre, selon la coutume des

[1] La tribu El Krassa, chef Zahauran Ebn Houad; la tribu El Mahlac, chef Nabac Ebn Habed; la tribu El Meraikhrat, chef Roudan Ebn Abed; enfin la tribu El Zeker, chef Matlac Ebn Fayhan.

Bédouins dans les grandes occasions; voici comment : on choisit une chamelle blanche, qu'on noircit entièrement avec du noir de fumée et de l'huile; on lui mit un licou de poil noir, et on la fit monter par une jeune fille habillée de noir, le visage et les mains également noircis. Dix hommes la conduisirent de tribu en tribu; en arrivant elle criait trois fois :

— « Renfort! renfort! renfort! Qui de vous blan-
» chira cette chamelle? Voilà un morceau de la
» tente du Drayhy, qui menace ruine. Courez, cou-
» rez, grands et généreux défenseurs. Le Wahabi
» arrive, il enlèvera vos alliés et vos frères; vous
» tous qui m'entendez, adressez vos prières aux
» prophètes Mahomet et Ali, le premier et le der-
» nier. »

En disant ces mots, elle distribuait des poignées de poil noir, et des lettres du Drayhy qui indiquaient le lieu du rendez-vous aux bords de l'Oronte. En peu de temps notre camp fut grossi de trente tribus réunies dans une même plaine : les cordes des tentes se touchaient.

Le pacha de Damas envoya à Hama six mille hommes, commandés par son neveu Ibrahim-Pacha, pour y attendre d'autres troupes que devaient fournir les pachas d'Acre et d'Alep. Elles étaient à peine réunies, qu'on apprit l'arrivée des Wahabi à Palmyre, par les habitants qui venaient se réfugier à Hama; Ibrahim-Pacha écrivit au Drayhy, qui se rendit auprès de lui, et ils convinrent ensemble de

leur plan de défense. Le Drayhy, qui m'avait amené avec lui comme conseiller, m'ayant fait connaître ses conventions, je lui fis observer que celle qui réunissait les Bédouins et les Turcs en un seul camp était fort dangereuse; ces derniers, au moment de la mêlée, n'ayant aucun moyen de distinguer leurs amis de leurs ennemis. En effet, tous les Bédouins, vêtus de même, ne se reconnaissent entre eux, au fort du combat, que par leurs cris de guerre; chaque tribu répète continuellement le sien : Khraïl el Allia Doualli, Khraïl el Biouda Hassny, Khraïl el Hamra Daffiry, etc. Khraïl signifie cavalier, Allia, Biouda, Hamra indiquent la couleur de quelque jument favorite; Doualli, Hassny, Daffiry, sont les noms de la tribu : c'est comme si l'on disait : *cavalier de la jument rouge de Daffir*, etc. D'autres invoquent leur sœur ou quelque autre beauté; ainsi le cri de guerre du Drayhy est Ana Akhron Rabda : moi le frère de Rabda; celui de Méhanna, moi le frère de Fodda; tous deux ont des sœurs renommées pour leur beauté. Les Bédouins mettent beaucoup d'orgueil dans leur cri de guerre, et traiteraient de lâche celui qui n'oserait prononcer le sien au moment du danger. Le Drayhy se rendit à mes raisons, et fit consentir, quoique avec peine, Ibrahim-Pacha à une division de leurs forces.

Le lendemain nous revînmes au camp, suivis de l'armée musulmane, composée de Dallatis, d'Albanais, de Mogrebins, de Houaras et d'Arabes; en tout quinze mille hommes. Ils avaient avec eux

quelques pièces de canon, des mortiers et des bombes; ils dressèrent leurs tentes à une demi-heure des nôtres; la fierté de leur aspect, la variété et la richesse de leurs costumes, leurs drapeaux, formaient un coup d'œil magnifique; mais, malgré leur belle apparence, les Bédouins se moquaient d'eux, et disaient qu'ils seraient les premiers à fuir.

Dans l'après-midi du second jour, nous aperçûmes, du côté du désert, un grand nuage qui s'étendait comme un brouillard épais, aussi loin que l'œil pouvait atteindre; peu à peu ce nuage s'éclaircit, et nous vîmes paraître l'armée ennemie.

Cette fois ils avaient amené leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux : ils établirent leur camp à une heure du nôtre; il était composé de cinquante tribus, formant en tout soixante-quinze mille tentes. Autour de chacune étaient attachés des chameaux, un grand nombre de moutons, qui, joints aux chevaux et aux guerriers, formaient une masse formidable à l'œil. Ibrahim-Pacha en fut épouvanté et envoya en toute hâte chercher le Drayhy, qui, après avoir remonté un peu son courage, revint au camp faire faire les retranchements nécessaires. A cet effet on réunit tous les chameaux, on les lia ensemble par les genoux, et on les plaça sur deux rangs, devant les tentes. Pour compléter ce rempart, un fossé fut creusé derrière eux. L'ennemi en fit autant de son côté, le Drayhy ordonna ensuite de préparer le Hatfe. Voici en quoi consiste

cette singulière cérémonie : on choisit la plus belle parmi les filles des Bédouins ; on la place dans un haudag richement orné, que porte une grande chamelle blanche. Le choix de la fille qui doit occuper ce poste honorable, mais périlleux, est fort important, car le succès de la bataille dépend presque toujours d'elle. Placée en face de l'ennemi, entourée de l'élite des guerriers, elle doit les exciter au combat ; l'action principale se passe toujours autour d'elle, et des prodiges de valeur la défendent. Tout serait perdu si le Hatfé tombait au pouvoir de l'ennemi : aussi, pour éviter ce malheur, la moitié de l'armée doit toujours l'environner. Les guerriers se succèdent sur ce point où le combat est le plus vif, et chacun vient demander de l'enthousiasme à ses regards. Une jeune fille nommée Arkié, qui réunissait à un haut degré le courage, l'éloquence et la beauté, fut choisie pour le Hatfé. L'ennemi prépara aussi le sien, et bientôt après la bataille commença. Les Wahabi se divisèrent en deux corps; le premier et le plus considérable, commandé par Abdallah el Hédal, général en chef, était devant nous; le second, commandé par Abou Nocta, devant les Turcs. Le caractère de ceux-ci et leur manière de combattre sont diamétralement opposés à ceux des Bédouins. Le Bédouin, prudent et de sang-froid, commence d'abord avec calme; puis s'animant peu à peu, bientôt il devient furieux et irrésistible. Le Turc, au contraire, orgueilleux et suffisant, fond avec impétuosité sur l'ennemi, et croit

qu'il n'a qu'à paraître pour vaincre ; et jette ainsi tout son feu dans le premier choc.

Le pacha Ibrahim, voyant les Wahabi attaquer froidement, se crut assez fort pour disperser à lui seul leur armée entière; mais avant la fin de la journée, il avait appris à ses dépens à respecter son adversaire; force lui fut de faire replier ses troupes, et de nous laisser tout le poids de l'action.

Le coucher du soleil suspendit le combat, mais il y eut beaucoup de monde tué de part et d'autre.

Le lendemain nous reçûmes un renfort; la tribu El Hadidi arriva. Elle était forte de quatre mille hommes, montés sur des ânes et armés de fusils. Nous fîmes le dénombrement de nos forces : elles s'élevaient à quatre-vingt mille hommes; les Wahabi en avaient cent cinquante mille, aussi le combat du lendemain fut-il à leur avantage, et le bruit de notre défaite, exagérée comme il arrive toujours en pareil cas, se répandit à Hama, et jeta l'épouvante parmi les habitants. Le surlendemain ils furent rassurés sur notre compte; et durant vingt jours, des alternatives de bonne et de mauvaise fortune éprouvèrent notre constance. Les combats devenaient plus terribles de jour en jour. Le quinzième, nous eûmes à combattre un nouvel ennemi plus redoutable que les Wahabi : la famine. La ville de Hama, qui seule pouvait fournir à la subsistance des deux armées, s'épuisait ou cachait ses ressources. Les Turcs prenaient la fuite; nos alliés se dispersaient pour ne pas mourir de faim. Les chameaux formant

les remparts du camp, se dévoraient entre eux. Au milieu de ces affreuses calamités, le courage d'Arkié ne faiblit pas un instant. Les plus braves de nos guerriers se faisaient tuer à ses côtés. Elle ne cessait de les encourager, de les exciter et d'applaudir à leurs efforts. Elle animait les vieillards en louant leur valeur et leur expérience; les jeunes gens, par la promesse d'épouser celui qui lui apporterait la tête d'Abdallah el Hédal. Me tenant continuellement près de son haudag, je voyais tous les guerriers se présenter à elle pour avoir des paroles d'encouragement, et s'élancer ensuite dans la mêlée, enthousiasmés par son éloquence. J'avoue que je préférais entendre ses compliments, à les recevoir, car ils étaient presque toujours les avant-coureurs de la mort. Je vis un jour un beau jeune homme, un de nos plus braves cavaliers, se présenter devant le haudag. « Arkié, dit-il, ô toi la plus belle parmi les belles, laisse-moi voir ton visage, je vais combattre pour toi. » Arkié se montrant, répondit : « Me voici, ô toi le plus vaillant! tu connais mon prix, c'est la tête d'Abdallah. » Le jeune homme brandit sa lance, pique son coursier et s'élance au milieu des ennemis. En moins de deux heures il avait succombé couvert de blessures.

— « Dieu vous conserve! dis-je à Arkié, le brave » a été tué.

» — Il n'est pas le seul qui ne soit point revenu, » répondit-elle tristement.

Dans ce moment parut un guerrier cuirassé de

la tête aux pieds; ses bottes mêmes étaient garnies d'acier, et son cheval couvert d'une cotte de mailles (les Wahabi comptaient vingt de ces guerriers parmi eux; nous en avions douze). Il s'avança vers notre camp, appelant le Drayhy en combat singulier; cet usage est de toute antiquité chez les Bédouins : celui qui est ainsi défié ne peut, sous peine de déshonneur, refuser le combat. Le Drayhy, entendant son nom, se préparait à répondre à l'appel; mais ses parents se réunirent à nous pour l'en empêcher. Sa vie était d'une trop haute importance pour la risquer ainsi; sa mort aurait entraîné la ruine totale de notre cause, et la destruction des deux armées alliées. La persuasion devenant inutile, nous fûmes obligés d'employer la force. Nous le liâmes avec des cordes, pieds et mains, contre des pieux fichés en terre, au milieu de sa tente; les chefs les plus influents le maintenaient et l'exhortaient à se calmer, lui montrant l'imprudence d'exposer le salut de l'armée pour répondre à l'insolente bravade d'un sauvage wahabi. Cependant celui-ci ne cessait de crier :

— « Qu'il vienne le Drayhy ! voici son dernier » jour; c'est moi qui veux terminer sa carrière. »

Le Drayhy, qui l'entendait, furieux de plus en plus, écumait de rage, rugissait comme un lion; les yeux, rouges de sang, lui sortaient de la tête; il se débattait contre ses liens avec une force effrayante. Ce tumulte attirait un rassemblement considérable autour de sa tente. Tout à coup un Bé-

louin, se faisant jour à travers la foule, se présente levant le Drayhy. Une chemise liée sur ses reins ar une ceinture de cuir, et un cafié sur la tête, ɔrmaient son unique vêtement. Monté sur un cheal alezan, et n'ayant pour toute arme qu'une lance, venait demander à combattre le Wahabi à la lace du scheik, en récitant les vers suivants :

« Aujourd'hui, moi, Téhaisson, je suis devenu maître du cheval Hadidi; je le désirais depuis longtemps. Je voulais recevoir *sur son dos* les louanges dues à ma valeur. Je vais combattre et vaincre le Wahabi pour les beaux yeux de ma fiancée, et pour être digne de la fille de celui qui a toujours battu l'ennemi. »

Il dit et s'élance au combat contre le guerrier nnemi. Nul ne croyait qu'il pût résister une demieure à son redoutable adversaire, que son armure endait invulnérable; mais s'il ne lui porta pas des oups bien meurtriers, il sut, avec une adresse mereilleuse, éviter les siens pendant deux heures que ura la lutte. Tout était en suspens. Le plus vif intérêt se manifestait de part et d'autre. A la fin notre hampion tourne bride et paraît fuir. Tout espoir st désormais perdu ; l'ennemi va proclamer son riomphe. Le Wahabi le poursuit, et, d'une main ffermie par la confiance du succès, lui jette sa ınce; mais Téhaisson, prévoyant le coup, se baisse ısqu'à l'arçon de la selle, et l'arme passe en sifant au-dessus de sa tête; alors se retournant brusuement, il enfonce son fer dans la gorge de son

adversaire, profitant de l'instant où celui-ci, forcé d'arrêter subitement son cheval devant le sien, lève la tête. Ce mouvement, laissant un intervalle entre le casque et la cuirasse, au-dessous du menton, la lance traversa de part en part, et le tua roide; mais maintenu en selle par son armure, le cadavre fut emporté par le cheval jusqu'au milieu des siens, et Téhaisson revint triomphant à la tente du Drayhy, où il fut reçu avec enthousiasme. Tous les chefs l'embrassèrent, le comblant d'éloges et de présents, et Scheik Ibrahim ne fut pas un des derniers à lui témoigner sa reconnaissance.

Cependant, la guerre et la famine duraient toujours : nous restâmes deux jours sans rien manger sous la tente du Drayhy. Le troisième il reçut trois couffes de riz que Mola Ismaël, chef des Dallatis, lui envoyait en cadeau. Au lieu de le ménager comme une dernière ressource, il donna ordre de le faire cuire en totalité, et engagea à souper tous ceux qui étaient présents. Son fils Saher ne voulut pas se mettre à table ; mais, pressé par son père, il demanda qu'on lui remît sa portion, et il la porta à sa jument, disant qu'il aimait mieux souffrir lui-même, que de la voir manquer de nourriture.

Nous étions au trente-septième jour depuis le commencement de la guerre, le trente-huitième le combat fut terrible. Le camp des Osmanlis fut pris et saccagé : le pacha eut à peine le temps de rentrer dans Hama, poursuivi par les Wahabi, qui y mirent le siége.

La défaite des Turcs nous était d'autant plus funeste, qu'elle laissait le second corps d'armée de l'ennemi, commandé par le fameux nègre Abou Nocta, libre de se joindre à Abdallah pour nous attaquer de concert. Le lendemain commença une lutte affreuse; les Bédouins étaient tellement mêlés, qu'on ne distinguait plus rien. Ils s'attaquaient corps à corps avec le sabre; la plaine entière ruisselait de sang, la couleur du terrain avait totalement disparu; jamais, peut-être, il n'y eut pareille bataille : elle dura huit jours sans discontinuer. Les habitants de Hama, persuadés que nous étions tous exterminés, ne nous envoyaient plus ces rares provisions qui, de loin en loin, nous avaient préservés de mourir de faim. Enfin, le Drayhy, voyant le mal à son comble, assemble les chefs et dit :

« — Mes amis, il faut tenter un dernier effort.
» Demain il faut vaincre ou mourir. Demain, si
» Dieu le permet, je détruirai le camp ennemi : de-
» main nous nous gorgerons de ses dépouilles. »

— Un sourire d'incrédulité accueillit sa harangue; cependant quelques-uns plus courageux répondirent :

« — Dites toujours, nous vous obéirons.

» — Cette nuit, continua-t-il, il faut faire passer,
» sans bruit, vos tentes, vos femmes et vos enfants,
» de l'autre côté de l'Oronte. Que tout ait disparu
» avant le lever du soleil, sans que l'ennemi s'en
» aperçoive. Ensuite n'ayant plus rien à ménager,
» nous tomberons sur lui en désespérés, et l'exter-

» minerons ou périrons tous. Dieu sera pour nous, » nous vaincrons. »

Tout fut exécuté ainsi qu'il l'avait dit, avec un ordre, une célérité et un silence incroyables. Le lendemain il ne restait plus que les combattants. Le Drayhy les partagea en quatre corps, ordonnant l'attaque du camp ennemi de quatre côtés à la fois. Ils se jetèrent sur leur proie comme des lions affamés. Ce choc, impétueux et simultané, eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. La confusion et le désordre se mirent parmi les Wahabi, qui prirent la fuite, abandonnant femmes, enfants, tentes et bagages. Le Drayhy, sans donner aux siens le temps de s'emparer du butin, les força de poursuivre les fuyards jusqu'à Palmyre, et ne les laissa reposer qu'après la dispersion totale de l'ennemi.

Dès que la victoire se fut déclarée pour nous, je partis avec Scheik Ibrahim pour annoncer cette heureuse nouvelle à Hama; mais personne ne voulut y croire, et peu s'en fallut qu'on ne nous traitât nous-mêmes de fuyards. Les habitants étaient dans l'agitation la plus extrême. Les uns couraient sur les hauteurs, d'où ils n'apercevaient que des nuages de poussière; les autres préparaient leurs mulets pour fuir vers la côte; mais bientôt, la défaite des Wahabi se confirmant, les démonstrations de la joie la plus extravagante succédèrent à cette grande terreur. Un Tartare fut expédié à Damas, et revint accompagné de quarante charges de blé, vingt-cinq mille piastres, un sabre et une pelisse d'honneur

pour le Drayhy, qui fit son entrée triomphale à Hama, escorté de tous les chefs des tribus alliées; il fut reçu par le gouverneur, les agas, le pacha et toute sa cour d'une manière splendide.

Après quatre jours de réjouissances, nous quittâmes Hama pour rejoindre nos tribus et les conduire au levant à l'approche de l'hiver : le Drayhy partit avec douze d'entre elles; les autres, réunies en groupes de cinq à six, se dispersèrent dans le désert de Damas. — Notre premier séjour fut à Tall el Déhab, dans le territoire d'Alep, où nous trouvâmes quatre tribus qui n'avaient pas pris part à la guerre. Les chefs vinrent au-devant du Drayhy, pénétrés de respect pour ses récents exploits, et sollicitant la faveur d'être admis à signer notre traité d'alliance [1]. De là nous marchâmes sans nous arrêter pour rejoindre notre ami l'émir Faher, qui nous reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Nous traversâmes l'Euphrate avec lui et plusieurs autres tribus qui entraient comme nous en Mésopotamie, et allaient, les unes du côté de Hamad, les autres au désert de Bassora.

Nous reçûmes en route une lettre de Farès el Harba, nous annonçant que six des grandes tribus

[1] Farès Ebn Aggib, chef de la tribu El Bechakez, 500 tentes; Cassan Ebn Unkban, chef de la tribu El Chiamssi, 1000 tentes; Selamé Ebn Nahssan, chef de la tribu El Fuaher, 600 tentes; Méhanna El Saneh, chef de la tribu El Salba, 800 tentes.

qui avaient combattu contre nous avec les Wahabi étaient campées dans le Hebassie, près de Machadali; qu'elles étaient assez disposées à faire alliance avec nous, et que si le Drayhy voulait m'envoyer auprès de lui avec plein pouvoir de traiter, il se croyait sûr du succès. Je ne perdis pas un moment pour me rendre à son invitation, et, après six jours de marche, j'arrivai chez lui sans accident. Farès el Harba ayant aussitôt fait lever le camp, me conduisit à une journée de ces tribus [1]. Alors j'écrivis en son nom à l'émir Douackhry, le chef de la tribu El Fedhan, pour l'engager à faire alliance avec le Drayhy, lui promettant l'oubli du passé. Douackhry vint en personne chez Farès el Harba, et nous fûmes bientôt d'accord; mais il nous dit ne pouvoir répondre que de sa tribu, regardant comme très-difficile de réussir auprès des cinq autres. Il me proposa cependant de l'accompagner chez lui, m'offrant de réunir les chefs et d'user de toute son influence auprès d'eux. Ayant accepté, je partis avec lui. Arrivé au milieu de ce qui devait être un campement, je fus péniblement affecté de voir des hordes innombrables de Bédouins accroupis au gros soleil; ayant perdu leurs tentes et leurs bagages dans la bataille, ils n'avaient pas d'autres lits que la

[1] La tribu El Fedhan, composée de 5000 tentes; celle de El Sabha, 4000 tentes; celle de El Fekaka, 1500; celle de El Messahid, 3500; celle de El Salca, 3000; enfin celle de Benni Dehabb, 5000.

terre, d'autre couverture que le ciel. Quelques haillons, suspendus çà et là sur des piquets, donnaient un peu d'ombre à ces malheureux qui s'étaient dépouillés de leur unique vêtement pour se procurer ce faible abri contre l'ardeur du soleil, et qui gisaient, le corps nu, exposés à la piqûre des insectes et aux pointes épineuses de la plante que broutent les chameaux. Plusieurs même n'avaient aucune défense contre la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit, dont le contraste est meurtrier dans cette saison, où l'hiver commençait à se faire sentir.

Jamais je n'avais eu l'idée d'une misère si complète; ce triste spectacle me serra le cœur et m'arracha des larmes, et je fus quelque temps à me remettre du saisissement qu'il m'avait occasionné.

Le lendemain, Douackhry assembla les chefs et les vieillards : ils étaient au nombre de cinq cents. Seul au milieu d'eux, je désespérai de m'en faire entendre, et surtout de pouvoir les réunir dans un même sentiment. Ces hommes de caractère et de mœurs indépendantes, aigris par le malheur, ouvraient tous des avis différents; et si aucun n'espérait de faire prévaloir le sien, au moins tenait-il à honneur de le soutenir obstinément, laissant chacun libre d'en faire autant. Les uns voulaient aller au pays de Nedgde, d'autres se retirer à Samarcande; ceux-ci vociféraient des imprécations contre Abdallah, chef de l'armée des Wahabi; ceux-là accusaient le Drayhy de tous leurs maux. Au milieu

de ce conflit, je m'armai de courage et cherchai à réfuter les uns et les autres : je commençai d'abord par ébranler leur confiance dans les Wahabi, leur disant qu'Abdallah était nécessairement devenu leur ennemi depuis qu'ils l'avaient abandonné au jour du dernier combat, et qu'il chercherait à s'en venger ; qu'en allant dans le Nedgde, ils se précipitaient volontairement sous la domination d'Ebn Sihoud, qui les écraserait de contributions et chercherait à leur faire supporter tout le poids d'une guerre désastreuse ; qu'ayant une fois déserté sa cause et s'étant tirés de ses griffes, il ne fallait pas faire comme l'oiseau qui, échappé au fusil du chasseur, va tomber dans le filet de l'oiseleur. Enfin je m'avisai de la fable du faisceau, pensant que cette simple démonstration aurait de l'effet sur ces âmes naïves, et je me déterminai à en faire devant eux l'application. Les ayant exhortés à se réunir pour résister à toute oppression, je pris des mains des scheiks une trentaine de djérids, et j'en présentai un à l'émir Farès, le priant de le rompre, ce qu'il fit aisément ; je lui en présentai successivement deux, et puis trois, qu'il rompit de même, car c'était un homme d'une grande force musculaire ; ensuite je lui présentai tout le faisceau, qu'il ne put ni rompre ni plier. « Machalla, » lui dis-je, tu n'as pas de force, » et je passai les bâtons à un autre, qui ne réussit pas davantage. Alors un murmure général s'élevant dans l'assemblée :

« Qui donc pourrait briser une telle masse? » s'écrièrent-ils d'un commun accord.

— « Je vous prends par vos paroles, » répondis-je; et, dans le langage le plus énergique, je leur fis l'application de l'apologue, ajoutant que j'avais tant souffert de les voir sans abri et sans vêtements, que je m'engageais à solliciter du Drayhy la restitution de leurs bagages et de leurs tentes; et que je connaissais assez sa magnanimité pour répondre du succès de ma demande, s'ils entraient franchement dans l'alliance dont je venais de leur prouver les avantages. Et tous d'une seule voix s'écrièrent : « Tu as vaincu, Abdallah; nous sommes » à toi, à la vie, à la mort! » Et tous vinrent m'embrasser. Ensuite il fut convenu qu'ils donneraient rendez-vous au Drayhy dans la plaine de Halla, pour apposer leur cachet au traité.

Le lendemain, ayant de nouveau traversé l'Euphrate, je rejoignis notre tribu que je rencontrai le cinquième jour. Mes amis étaient en peine de ma longue absence, et le récit de mon heureuse négociation les combla de joie. J'ai si souvent raconté les réunions, les repas et les réjouissances de toutes sortes, que je ne décrirai pas de nouveau tout ce qui eut lieu à la signature du traité de paix. L'émir Douackbry enterra les sept pierres, et consomma ainsi l'alliance. Après le dîner, il y eut une cérémonie que je n'avais pas encore vue, celle de prêter serment de fidélité sur le pain et sur le sel. Ensuite le Drayhy déclara qu'il était

prèt à remplir l'engagement que j'avais pris en son nom, en rendant le butin fait sur les six tribus qui venaient de s'unir à lui. Mais il ne suffisait pas d'avoir cette généreuse volonté, il fallait encore trouver le moyen de l'exécuter. Dans le pillage du camp des Wahabi et de leurs alliés, les dépouilles de cinquante tribus étaient confondues; y reconnaître la propriété de chacun n'était pas chose facile. Il fut décidé que les femmes seules pouvaient y réussir, et l'on ne saurait se faire une idée de la fatigue et de l'ennui des cinq journées qui furent employées à leur faire reconnaître le bétail, les tentes et les bagages des diverses tribus. Chaque chameau et chaque mouton a sur la cuisse deux chiffres marqués avec un fer chaud, celui de la tribu et celui du propriétaire. Mais pour peu que les chiffres se ressemblent, ou soient à moitié effacés, ainsi qu'il arrive constamment, la difficulté devient extrême, et il fallait plus que de la générosité pour s'exposer à subir ces contestations, et s'exténuer à mettre d'accord les prétentions des uns et des autres. Aussi étais-je tenté de me repentir de mon élan de compassion et de ma promesse imprudente.

A cette époque, une grande caravane, allant de Bagdad à Alep, vint à passer, et fut dépouillée par les Fedans et les Sabhas. Elle était très-richement chargée d'indigo, café, épices, tapis de Perse, cachemires, perles et autres objets précieux; nous l'évaluâmes à dix millions de piastres. Dès que cette

capture fut connue, des marchands arrivèrent, quelques-uns de fort loin, pour troquer ou acheter ces richesses des Bédouins, qui les vendaient, ou plutôt les donnaient presque pour rien. Ainsi ils échangeaient une mesure d'épices contre une mesure de dattes; un cachemire de mille francs contre un *machlah* noir; une caisse d'indigo contre une robe de toile; des pièces entières de foulards de l'Inde contre une paire de bottes. Un marchand de Moussoul acheta pour une *chemise*, un *machlah* et une paire de bottes, des marchandises valant plus de quinze mille piastres; et une bague de diamants fut donnée pour un *rotab* de tabac. J'aurais pu faire ma fortune dans cette occasion, mais M. Lascaris me défendit de rien acheter ou recevoir en cadeau, et j'obéis scrupuleusement.

De jour en jour, il nous arrivait du pays de Nedgde des tribus qui abandonnaient les Wahabi pour se joindre à nous : les unes attirées par la grande réputation du Drayhy, les autres par suite de querelles avec le roi Ebn Sihoud. Une circonstance de ce genre nous amena à la fois cinq tribus. L'émir de la tribu Beny Tay avait une fille fort belle nommée Camare (Lune). Fehrab, fils du chef d'une tribu voisine et parent du Wahabi, en devint épris, et sut gagner son affection. Le père de la jeune fille s'en étant aperçu, lui défendit de parler au prince, refusant lui-même de le recevoir, et d'écouter ses propositions de mariage, Camare étant destinée à son cousin Tamer. C'est un usage chez les Bédouins,

et qui rappelle ceux qui nous sont transmis par la Bible, que le plus proche parent soit préféré à tout autre lorsqu'il y a une jeune fille à marier. Mais Camare, sans se laisser influencer par cette coutume de son pays, ni intimider par les menaces de son père, refusa positivement d'épouser son cousin ; et son amour augmentant en raison des obstacles qu'on y opposait, elle ne cessa de profiter de toutes les occasions de correspondre avec son amant. Cependant celui-ci, ne voyant aucun espoir de l'obtenir de ses parents, résolut de l'enlever, et lui en fit faire la proposition par une vieille femme qu'il avait gagnée. Ayant son consentement, il s'introduisit dans la tribu Beny Tay, déguisé en mendiant, et convint avec elle de l'heure et des circonstances de l'enlèvement. Au milieu de la nuit, la jeune fille sortit furtivement de la tente de son père, et rejoignit le prince, qui l'attendait à l'entrée du camp. Il la plaça en croupe sur sa jument, et s'élança dans la plaine ; mais la célérité de sa fuite n'avait pu la dérober à l'œil jaloux de Tamer ; amoureux de sa cousine, et déterminé à soutenir ses droits, il surveillait depuis longtemps les démarches de son rival, et montait lui-même la garde toutes les nuits auprès de la tente de Camare. Il faisait sa ronde autour du camp lorsque les amants s'échappèrent ; il les aperçut et se mit à leur poursuite. La jument de Fehrab, qui avait la vitesse naturelle à la race de Nedgdié, pressa encore sa course, stimulée de toute l'impatience de son maître ; mais chargée du

poids de deux personnes, le moment arriva où elle n'eut plus la force d'obéir aux coups redoublés de l'étrier : elle tombe. Fehrab voit Tamer près de l'atteindre, il dépose à terre son amante et s'apprête à la défendre. Le combat fut terrible et l'issue tragique. Tamer, vainqueur, tue Fehrab et s'empare de sa cousine ; mais, épuisé de fatigue et désormais plein de sécurité, il s'endort un moment à ses côtés ; Camare, qui épie son sommeil, saisit le sabre teint du sang de son amant, coupe la tête à son ravisseur, se précipite elle-même sur le fer de sa lance et se perce le cœur. Tous trois furent trouvés ainsi par ceux qui étaient allés à leur recherche. Une guerre meurtrière entre les deux tribus suivit ce triste événement ; celle de Fehrab, soutenue par les Wahabi, força à la retraite celle de Beny Tay[1], qui vint, avec quatre autres tribus alliées, demander protection au Drayhy, dont la puissance n'avait plus désormais de rivale. Cinq cent mille Bédouins, ralliés à notre cause, ne formaient qu'un seul camp, et couvraient la Mésopotamie comme une nuée de sauterelles.

Pendant que nous étions aux environs de Bagdad, une autre caravane venant d'Alep fut dépouillée par nos alliés. Elle était chargée de produits

[1] La tribu Beny Tay, composée de 4000 tentes ; celle de El Hamarnid, 1500 tentes ; celle de El Daffir, 2500 tentes ; celle de El Hegiager, 800 tentes ; enfin celle de El Khresahel, 3000 tentes.

des manufactures d'Europe : des draps, des velours, des satins, de l'ambre, du corail, etc. Bien que le Drayhy ne prît aucune part à cette spoliation, elle était trop dans les mœurs des Bédouins pour qu'il songeât à s'y opposer. — Le pacha de Bagdad demanda satisfaction, mais n'en obtint pas; et voyant qu'il lui faudrait une armée de cinquante mille hommes au moins pour se faire rendre justice, il renonça à ses prétentions, heureux de rester ami des Bédouins à tout prix.

Scheik Ibrahim voyait ainsi se réaliser ses espérances au delà même de ses plus brillantes prévisions ; mais tant qu'il restait quelque chose à faire, il ne voulait prendre aucun repos. Ainsi, ayant traversé le Tigre à Abou el Ali, nous continuâmes notre marche et entrâmes en Perse. Là encore, la réputation du Drayhy l'avait précédé, et des tribus du pays venaient continuellement fraterniser avec nous ; mais dans notre vaste plan ce n'était pas assez de ces alliances partielles, il fallait encore s'assurer de la coopération du grand prince, chef de toutes les tribus persanes, l'émir Sahid el Bokhrari, qui commande jusqu'aux frontières de l'Inde. La famille de ce prince est, depuis plusieurs siècles, souveraine des tribus errantes de Perse, et prétend descendre des rois Beni el Abass, qui conquirent l'Espagne, et dont les descendants s'appellent encore les Bokhranis. Nous apprîmes qu'il était dans une province fort éloignée. Le Drayhy ayant convoqué tous les chefs en conseil général, on se décida à

traverser la Perse, en passant le plus près possible des côtes de la mer, afin d'éviter les montagnes dont l'intérieur du pays est hérissé, et de trouver des pâturages, bien que l'eau dût y être plus rare. Dans l'itinéraire d'une tribu, l'herbe est plus importante à rencontrer sur la route que l'eau; car celle-ci peut se transporter, mais rien ne saurait suppléer au manque de nourriture pour les troupeaux dont dépend l'existence même de la tribu.

Ce voyage dura cinquante et un jours. Pendant tout ce temps nous ne rencontrâmes aucun obstacle de la part des habitants, mais notre marche fut souvent fort pénible, surtout à cause de la rareté de l'eau. Dans une de ces occasions, Scheik Ibrahim ayant observé la nature du sol et la fraîcheur de l'herbe, conseilla au Drayhy de faire creuser pour en chercher. Les Bédouins du pays traitèrent cette tentative de folie, disant que jamais il n'y en avait eu dans cet endroit, et qu'il fallait en envoyer prendre à six heures de là. Mais le Drayhy insistait toujours :

— « Scheik Ibrahim, disait-il, est un prophète, il faut lui obéir en tout. »

On creusa donc sur plusieurs points, et effectivement, à quatre pieds de profondeur, on trouva une eau excellente. En voyant cette heureuse réussite, les Bédouins proclamèrent avec acclamations Scheik Ibrahim un vrai prophète, sa découverte un miracle, et peu s'en fallut, dans l'excès de leur

reconnaissance, qu'ils ne l'adorassent comme un dieu.

Après avoir parcouru les montagnes et les vallées du Karman pendant plusieurs jours, nous arrivâmes à la rivière de Karassan, rapide et profonde; l'ayant traversée, nous nous dirigeâmes vers les côtes où le chemin devient moins difficile. Nous fîmes connaissance avec les Bédouins de l'Agiam Estan, qui nous accueillirent fort bien, et, le quarante-deuxième jour de marche depuis notre entrée en Perse, nous arrivâmes à El Hendouan, où était campée une de leurs plus grandes tribus, commandée par Hebiek el Mahdan. — Nous espérions que notre voyage tirait à sa fin; mais le scheik nous apprit que l'émir Sahid était encore à neuf grandes journées de là, à Mérah-Famès, sur les frontières de l'Inde, nous offrant des guides pour nous y conduire, et nous indiquer les endroits où il fallait faire provision d'eau. Sans cette précaution nous eussions été exposés à périr dans ce dernier trajet.

Des courriers prirent les devants pour avertir le grand prince de notre approche, et de nos intentions pacifiques. Le neuvième jour il vint à notre rencontre, à la tête d'une armée de formidable apparence. Dans le premier moment, nous ne savions pas trop si ce déploiement de forces était pour nous faire honneur ou pour nous intimider. Le Drayhy commençait à se repentir de s'être aventuré si loin de ses alliés. — Cependant il fit bonne contenance, plaça les femmes et les bagages derrière les troupes,

et s'avança avec l'élite de ses guerriers, accompagné de son ami le scheik Saker (celui à qui il avait l'année précédente délégué le commandement au désert de Bassora, et qui avait préparé toutes nos alliances pendant notre voyage en Syrie).

Ils furent bientôt rassurés sur les intentions du prince, qui, se détachant des siens, s'avança avec quelques cavaliers jusqu'au milieu de la plaine qui séparait les deux armées. Le Drayhy en fit autant, et les deux chefs se rencontrèrent à moitié chemin, descendirent de cheval, et s'embrassèrent avec les démonstrations de la plus cordiale amitié.

Si je n'avais si souvent décrit l'hospitalité du désert, j'aurais bien des choses à raconter sur la réception que nous fit l'émir Sahid, et les trois jours qui se passèrent en festins; mais pour éviter les répétitions je n'en parlerai pas, et dirai seulement que les Bédouins de Perse, plus pacifiques que ceux d'Arabie, entrèrent facilement dans nos vues, et comprirent à merveille l'importance des rapports commerciaux que nous voulions établir avec l'Inde. — C'était tout ce qu'il était nécessaire de leur apprendre au sujet de notre entreprise. L'émir promit la coopération de toutes les tribus de Perse qui sont sous sa domination, et offrit son influence pour nous concilier celles de l'Inde, qui ont une grande considération pour lui à cause de l'ancienneté de sa race et de sa réputation personnelle de sagesse et de générosité. Il fit avec nous un traité particulier conçu en ces termes :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, moi Sahid fils de Bader, fils d'Abdallah, fils de Barakat, fils d'Ali, fils de Bokhrani, de bienheureuse mémoire ; je déclare avoir donné ma parole sacrée au puissant Drayhy Ebn Chahllan, au Scheik Ibrahim et à Abdallah el Kratib. — Je me déclare leur fidèle allié ; j'accepte toutes les conditions qui sont spécifiées dans le traité général qui est entre leurs mains. — Je m'engage à les aider et soutenir dans tous leurs projets, et à leur garder un secret inviolable. — Leurs ennemis seront mes ennemis; leurs amis, mes amis. — J'invoque le grand Ali, le premier parmi les hommes, et le bien-aimé de Dieu, en témoignage de ma parole.

— Salut.

— Signé et cacheté.

Nous restâmes encore six jours avec la tribu de Sahid, et nous eûmes occasion de remarquer la différence qui existe entre les mœurs de ces Bédouins et les nôtres; ils sont plus doux, plus sobres, plus patients, mais moins braves, moins généreux, et surtout moins respectueux pour les femmes; ils ont beaucoup plus de préjugés religieux, et suivent les préceptes de la secte d'Ali. Outre la lance, le fusil et le sabre, ils ont encore une hache d'armes.

Le prince Sahid envoya au Drayhy deux belles juments persanes, conduites par deux nègres; celui-ci, en retour, lui fit présent d'une jument noire de la race de Nedgdié, appelée Houban Heggin, d'une

grande valeur ; il y ajouta quelques ornements pour ses femmes.

Nous étions campés non loin de Ménouna, la dernière ville de la Perse, à vingt lieues de la frontière des Indes orientales, au bord d'une rivière que les Bédouins nomment El Gitan.

Le septième jour, ayant pris congé de Sahid, nous nous remîmes en marche pour regagner la Syrie avant les chaleurs de l'été. Nous marchions rapidement et sans précautions, lorsqu'un jour, dans la province de Karman, nos bestiaux furent enlevés, et le lendemain nous fûmes attaqués nous-mêmes par une tribu puissante, commandée par l'émir Redaini, qui s'institue le gardien du califat de Perse : c'est un homme impérieux et jaloux de son autorité. Ces Bédouins, fort supérieurs en nombre, nous étaient de beaucoup inférieurs en courage et en tactique ; nos troupes se trouvaient bien mieux commandées. La position du Drayhy était extrêmement critique. Nous étions perdus si l'ennemi obtenait le moindre avantage ; tous ces Bédouins du Karman nous auraient entourés comme d'un réseau dont il n'aurait pas été possible de s'échapper. Il vit donc la nécessité d'imprimer le respect par une victoire décisive qui leur ôtât à l'avenir l'envie de se mesurer avec lui ; il prit les dispositions les plus habiles et les mieux combinées pour faire triompher le courage sur le nombre ; il déploya toutes les ressources de son génie militaire et de sa longue expérience, et fit lui-même des prodiges de valeur ; jamais il n'a-

vait été plus calme dans le commandement et plus impétueux dans le combat; aussi l'ennemi vaincu fut-il obligé de battre en retraite, nous laissant libres de continuer notre voyage. Toutefois le Drayhy, pensant qu'il ne serait pas prudent de laisser derrière lui une tribu hostile, quoique battue, ralentit sa marche et envoya un courrier à l'émir Sahid pour l'instruire de ce qui venait de se passer. Ce messager nous rejoignit au bout de quelques jours, rapportant au Drayhy une lettre fort amicale, qui en contenait une seconde adressée à Redaini, conçue en ces termes :

« Au nom de Dieu, le créateur suprême : hom-
» mages et prières respectueuses soient adressées
» au plus grand, plus puissant, plus honorable,
» plus savant et plus beau des prophètes, le cou-
» rageux des courageux, le grand des grands, le
» calif des califs, le maître du sabre, le rubis rouge,
» le convertisseur des âmes, l'Iman Ali. Cette lettre
» est de Sahid el Bokhrari, le grand des deux mers
» et des deux Perses, à son frère l'émir Redaini, le
» fils de Kroukiar : nous vous faisons savoir que
» notre frère l'émir Drayhy Ebn Chahllan, du pays
» de Bagdad et de Damas, est venu de loin pour nous
» visiter et faire alliance avec nous. Il a marché sur
» notre terre et mangé notre pain; nous lui avons
» accordé notre amitié, et de plus nous avons pris
» des engagements particuliers avec lui, d'où il ré-
» sultera un grand bien et une tranquillité générale.

» — Nous désirons que vous en fassiez autant ; —
» gardez-vous d'y manquer, car vous perdriez notre
» estime, et vous agiriez contre la volonté de Dieu
» et du glorieux Iman Ali. »

Ici suivaient plusieurs citations de leurs livres saints, le Giaffer el Giameh, et les saluts d'usage.

Nous envoyâmes cette lettre à l'émir Redaini, qui vint nous trouver, accompagné de cinq cents cavaliers, tous très-richement vêtus d'étoffes brochées en or ; leurs armes étaient montées en argent ciselé, et les lames de leurs sabres merveilleusement damasquinées. Des explications amicales ayant eu lieu, Redaini copia de sa main le traité particulier de l'émir Sahid et y souscrivit ; ensuite il prit le café, mais refusa de dîner avec nous, les fanatiques de la secte d'Ali ne pouvant manger ni chez les chrétiens, ni chez les Turcs. Pour ratifier le contrat, il prêta serment sur le pain et sur le sel, puis il embrassa le Drayhy avec de grandes protestations de fraternité ; sa tribu, appelée El Mehaziz, contient dix mille tentes. Ayant pris congé de lui, nous continuâmes notre voyage à marches forcées, faisant quinze lieues par jour sans arrêter. Enfin nous arrivâmes devant Bagdad, et Scheik Ibrahim y entra pour prendre de l'argent; mais la saison nous pressant, nous perdîmes le moins de temps possible. En Mésopotamie nous eûmes des nouvelles du Wahabi. Ebn Sihoud avait fort mal reçu son général Hédal après sa défaite, et avait fait serment d'envoyer une

armée plus puissante que la dernière, sous le commandement de son fils, pour tirer vengeance du Drayhy et exterminer les Bédouins de la Syrie; mais après s'être mieux informé des ressources que le Drayhy avait à lui opposer, et surtout de sa réputation personnelle, il changea de langage, et résolut de l'attirer à lui pour conclure une alliance. Les événements extérieurs, qui se compliquaient, donnaient beaucoup de probabilité à ce bruit; car le pacha d'Égypte, Méhémet Ali, préparait une expédition pour envahir l'Arabie Pétrée et s'emparer des richesses de la Mecque, qui étaient entre les mains d'Ebn Sihoud. Nous accueillîmes avec plaisir l'espoir, soit de faire la paix avec lui, soit de le voir affaibli par une puissance étrangère. Nous rencontrions continuellement sur notre route des tribus qui n'avaient pas encore eu occasion de signer le traité, et qui en profitaient avec empressement [1]. En arrivant en Syrie, nous reçûmes un courrier du roi des Wahabi, qui nous apportait un petit morceau de papier large de trois doigts et long de six à peu près; ils affectent d'employer ainsi la forme la plus exiguë, pour contraster avec

[1] A Maktal El Abed, nous rencontrâmes deux tribus, celle de Berkaje, commandée par Sahdoum Ebn Wuali, forte de 1500 tentes, et celle de Mahimen, commandée par Fahed Ebn Salche, de 300 tentes. En traversant l'Euphrate devant Haiff, nous fîmes également alliance avec Alayan Ebn Nadjed, chef de la tribu Bouharba, composée de 500 tentes.

les Turcs, qui écrivent leurs firmans sur de grandes feuilles. Les caractères arabes prennent si peu de place que sur ce petit chiffon était écrite une lettre très-longue et assez impérieuse ; elle commençait par une sorte d'acte de foi ou déclaration que Dieu est unique et sans pareil ; qu'il est *un*, universel, qu'il n'a point de semblable; ensuite venaient tous les titres du roi, que Dieu a investi de son sabre pour soutenir son unité contre les idolâtres (les chrétiens) qui disent le contraire. Il continuait ainsi :

« Nous Abdallah, fils d'Abdel Aziz, fils d'Abdel
» Wahabs, fils de Sihoud. — Nous vous faisons sa-
» voir, ô fils de Chahllan, (puisse le Dieu seul ado-
» rable vous diriger dans le droit chemin !) que si
» vous croyez en Dieu, vous devez obéir à son es-
» clave Abdallah, à qui il a délégué son pouvoir, et
» venir chez nous sans crainte. — Vous serez notre
» bien-aimé fils; nous vous pardonnerons le passé,
» et vous serez traité comme un de nous. — Mais
» gardez-vous de l'entêtement et de la résistance à
» notre appel ; car celui qui nous écoute est compté
» au nombre des habitants du paradis.

» Salut.

» *Signé :*

» El Manhoud Menalla Ebn Sihoud Abdallah. »

A la réception de cette lettre, nous tînmes un grand conseil de guerre ; et après avoir mûrement

pesé tous les périls du voyage contre tous les avantages de l'alliance d'Ebn Sihoud, le Drayhy résolut de se rendre à son invitation. Scheik Ibrahim m'ayant demandé si je me sentais le courage d'aller voir ce fanatique :

— « Je sais bien, lui répondis-je, que je risque » plus que tout autre, à cause de sa haine pour les » chrétiens ; mais je place ma confiance en Dieu. » Devant mourir une fois, et ayant déjà fait le sa- » crifice de ma vie, je suis prêt à le faire encore » pour conduire jusqu'au bout l'entreprise que j'ai » commencée. » Le désir de voir un pays si curieux et cet homme extraordinaire excitait mon courage: Aussi, ayant bien recommandé ma pauvre mère à M. Lascaris, dans le cas où je viendrais à mourir, je partis avec le Drayhy, son second fils Sahdoun, son neveu, son cousin, deux des principaux chefs et cinq nègres, tous montés sur des dromadaires. Pendant l'absence de son père, Saher devait commander la tribu, et la conduire au Horan, à la rencontre du Drayhy, qui comptait revenir par le Hégiaz. Nous fîmes notre première halte chez les Bédouins Beny Toulab, qui ne possèdent pour tout bien que quelques ânes, et vivent de la chasse des gazelles et des autruches. Ils se vêtent de peaux de gazelles grossièrement cousues ensemble et formant une longue robe à manches très-larges ; la fourrure est en dehors, ce qui leur donne l'apparence de bêtes fauves. Je n'ai jamais rien vu de si sauvage que leur aspect. Ils nous donnèrent le di-

vertissement d'une chasse aux autruches, qui m'intéressa beaucoup. La femelle de l'autruche dépose ses œufs dans le sable, et s'établit à quelque distance, le regard fixé sur eux ; elle les couve, pour ainsi dire, des yeux, qu'elle ne détourne jamais du nid. Elle reste ainsi immobile la moitié de la journée, jusqu'à ce que le mâle vienne la relever; alors elle va chercher sa nourriture, pendant que celui-ci fait la garde à son tour. Le chasseur, lorsqu'il a découvert des œufs, forme une espèce d'abri en pierre pour se cacher, et attend derrière, le moment favorable. Lorsque la femelle est seule , et que le mâle est assez loin pour ne pas prendre l'alarme au coup de fusil, il tire à balle, court ramasser l'oiseau atteint du coup mortel, essuie son sang, et le replace dans la même position près des œufs. Quand le mâle revient, il s'approche sans défiance pour commencer sa faction. Le chasseur, resté en embuscade, le tue, et emporte ainsi une double proie. Si le mâle a eu quelque sujet d'alarme, il s'éloigne en courant avec rapidité; on le poursuit alors; mais il se défend en lançant des pierres derrière lui, à la distance d'une portée de fusil, et avec une grande force. Il serait d'ailleurs dangereux de l'approcher trop quand il est en colère, car son extrême vigueur et sa taille élevée rendraient le combat périlleux, surtout pour les yeux du chasseur. Lorsque la saison de la chasse des autruches est passée, les Bédouins montent sur leurs ânes et vont vendre leurs plumes à Damas et jusqu'à Bagdad.

Lorsqu'un d'eux veut se marier, il engage la moitié de sa chasse de l'année au père de sa fiancée, pour payer sa dot. Ces Bédouins ont une grande vénération pour la mémoire d'Antar, dont ils se prétendent les descendants ; mais je ne sais jusqu'à quel point on peut ajouter foi à cette prétention. Ils nous récitèrent plusieurs fragments de son poëme.

Ayant pris congé d'eux, nous marchâmes au grand pas des dromadaires, et vînmes camper sur les bords d'un lac d'une grande étendue, appelé Raam Beni Hellal. Il reçoit ses eaux d'une colline que nous avions côtoyée.

Le lendemain, arrivés au milieu d'un désert aride, nous aperçûmes une petite oasis, formée d'un arbuste appelé jorfé; nous n'en étions plus qu'à quelques pas, lorsque nos dromadaires s'arrêtèrent court; nous crûmes d'abord qu'ils voulaient se reposer dans un endroit où un retour de végétation semblait leur annoncer de l'eau ; mais nous reconnûmes bientôt que leur répugnance venait d'un effroi instinctif qui se manifestait par tous les signes d'une invincible terreur ; ni caresses, ni menaces ne pouvaient les faire avancer. Ma curiosité se trouvant excitée au plus haut degré, je mis pied à terre pour connaître la cause de leur épouvante ; mais, à peine entré dans le bosquet, je reculai moi-même involontairement. La terre était jonchée de peaux de serpents de toute grandeur et de toute espèce. Il y en avait des milliers, quelques-unes grosses

comme des câbles de vaisseau, d'autres minces comme des anguilles; nous nous éloignâmes précipitamment de cet endroit, rendant grâces à Dieu de n'avoir trouvé que les peaux de ces reptiles venimeux. Le soir, ne pouvant joindre aucun abri, il nous fallut passer la nuit au milieu du désert; mais j'avoue que mon imagination, frappée du spectacle horrible du bosquet, m'empêcha de fermer l'œil; je m'attendais à chaque instant à voir un énorme serpent se glisser sous ma tente, et dresser sa tête menaçante à mon chevet.

Le lendemain nous atteignîmes une tribu considérable, tributaire des Wahabi; elle venait de Samarcande; nous cachâmes soigneusement nos pipes, car Ebn Sihoud défend sévèrement de fumer, et punit de mort toute infraction à ses ordres. L'émir Medjioun nous donna l'hospitalité, mais ne put contenir sa surprise de notre hardiesse à nous mettre ainsi à la merci du Wahabi, dont il nous peignit le caractère féroce en termes effrayants. Il ne nous dissimula pas que nous courions de grands dangers, Ebn Sihoud ne se faisant aucun scrupule d'employer de fausses promesses pour user ensuite de trahison infâme. Le Drayhy, qui, plein de loyauté, s'était avancé sur la foi de l'invitation du roi, sans s'imaginer qu'on pût manquer à sa parole, commença à se repentir de sa crédule confiance; mais sa fierté l'empêchant de reculer, nous continuâmes notre voyage. Nous eûmes bientôt atteint le Nedgdé, pays entrecoupé de vallons et de montagnes, et

couvert de villes et de villages, outre une multitude de tribus errantes. Les villes paraissent fort anciennes, et attestent une population primitivement plus nombreuse et plus riche que celle qui les occupe maintenant. Les villages sont peuplés de Bédouins cultivateurs ; le sol produit en abondance du blé, des légumes, et surtout des dattes. On nous raconta que les premiers habitants de ce pays l'abandonnèrent pour aller s'établir en Afrique sous la conduite d'un de leurs princes, nommé Beni Hétal.

Nous trouvâmes partout une franche hospitalité, mais partout aussi nous entendîmes des plaintes interminables sur la tyrannie d'Ebn Sihoud. La crainte seule retenait ces peuples sous sa domination. Enfin, après quatorze jours de marche au pas des dromadaires, ce qui suppose une distance triple de celle d'une caravane dans le même espace de temps, nous arrivâmes dans la capitale des Wahabi : la ville est entourée d'un bois de dattiers ; les arbres se touchent, et laissent à peine le passage d'un cavalier entre leurs troncs ; aussi la ville se dérobe-t-elle derrière ce rempart, appelé les Dattiers de Darkisch. Ayant traversé ce bois, nous trouvâmes comme un second retranchement de monticules formés de noyaux de dattes amoncelés, ressemblant à une digue de petites pierres, et derrière, la muraille de la ville que nous longeâmes pour arriver à une porte d'entrée qui nous conduisit au palais du roi. Ce palais, fort grand et à deux étages, est bâti en belles pierres de taille blanches. Informé de

notre arrivée, Ebn Sihoud nous fit conduire dans un de ses appartements, élégant et bien meublé, où l'on nous servit un repas copieux. Nous trouvâmes ce début de bon augure; et nous nous applaudîmes de n'avoir pas cédé aux défiances qu'on avait voulu nous inspirer. Le soir, ayant mis ordre à notre habillement, nous fûmes nous présenter au roi; nous vîmes un homme de quarante-cinq ans environ, l'œil dur, le teint bronzé et la barbe très-noire; il était vêtu d'une gombaz attachée autour des reins par une ceinture blanche, un turban rayé rouge et blanc sur sa tête, un machlah noir jeté sur l'épaule gauche, tenant dans la main droite la baguette du roi de Mahlab, insigne de son autorité: il était assis au fond d'une grande salle d'audience assez richement meublée de nattes, de tapis et de coussins. Les grands de sa cour l'entouraient. L'ameublement ainsi que les habillements étaient en coton ou en laine du Yemen, la soie étant défendue dans ses États, ainsi que tout ce qui rappelle le luxe et les usages des Turcs. J'eus le loisir de faire mes observations, car Ebn Sihoud ayant répondu brièvement et d'un ton glacial aux compliments du Drayhy, nous nous assîmes et attendîmes en silence qu'il entamât la conversation. Cependant, au bout d'une demi-heure, le Drayhy, voyant qu'il ne commandait pas le café et ne se déridait pas, prit la parole et dit:

— « Je vois, ô fils de Sihoud, que vous ne nous » recevez pas comme nous avions droit de nous y

» attendre. Nous avons marché sur vos terres, et
» nous sommes entrés sous votre toit d'après votre
» invitation ; si vous avez quelque chose contre
» nous, parlez, ne nous cachez rien. »

Ebn Sihoud, lui lançant un regard de feu :

— « Oui certes, répondit-il, j'ai beaucoup de
» choses contre vous : vos crimes sont impardonna-
» bles ! Vous vous êtes révolté contre moi, et vous
» avez refusé de m'obéir; vous avez dévasté la tribu
» de Sachrer, en Galilée, sachant qu'elle m'appar-
» tenait.

» Vous avez corrompu les Bédouins, et vous les
» avez réunis contre moi et contre mon autorité.

» Vous avez détruit mes armées, pillé mes camps
» et soutenu mes mortels ennemis, les Turcs, ces
» idolâtres, ces profanateurs, ces scélérats, ces dé-
» bauchés. »

Puis, s'animant de plus en plus et accumulant invectives sur invectives, sa rage ne connut plus de bornes, et il finit par nous ordonner de sortir de sa présence pour attendre son bon plaisir.

Je voyais les yeux du Drayhy s'enflammer, ses narines se gonfler; je craignais à chaque instant une explosion d'impuissante colère, qui n'aurait servi qu'à pousser le roi aux dernières extrémités; mais, se voyant entièrement sans défense, il se contint, et, se levant avec dignité, se retira lentement pour réfléchir à ce qu'il devait faire. Tout tremblait devant les fureurs d'Ebn Sihoud; nul n'aurait osé s'opposer à ses volontés. Nous restâmes deux jours

et deux nuits dans notre appartement sans entendre parler de rien; personne ne se souciait de nous approcher; ceux qui avaient paru les plus empressés lors de notre arrivée nous fuyaient ou se moquaient de notre crédule confiance dans la foi d'un homme si connu par son caractère perfide et sanguinaire. Nous nous attendions à chaque instant à voir arriver les satellites du tyran pour nous massacrer, et nous cherchions en vain quelque moyen de nous tirer de ses griffes. Le troisième jour, le Drayhy, s'écriant qu'il aimait mieux la mort que l'incertitude, envoya chercher un des ministres du Wahabi, nommé Abou El Sallem, et lui dit : Allez de ma part porter ces paroles à votre maître :

— « *Ce que vous voulez faire, faites-le promptement; je ne vous le reprocherai pas; je ne m'en prendrai qu'à moi-même de m'être livré entre vos mains.* »

El Sallem obéit, mais ne revint pas, et, pour toute réponse, nous vîmes vingt-cinq nègres armés se ranger auprès de notre porte. Nous étions donc décidément prisonniers! Combien je maudissais la folle curiosité qui m'avait jeté dans un péril si gratuit! Le Drayhy ne craignait pas la mort, mais la contrainte lui était insupportable; il se promenait à grands pas de long en large, comme un lion devant les barreaux de sa cage. Il me dit enfin :

— « Je veux en finir; je veux parler à Ebn Sihoud, » et lui reprocher sa perfidie; je vois que la douceur

» et la patience sont inutiles, je veux au moins » mourir avec dignité. »

Il fit de nouveau demander El Sallem, et dès qu'il l'aperçut :

— « Retournez auprès de votre maître, lui dit-il; » annoncez-lui que, par la foi des Bédouins, je ré» clame le droit de parler; il sera toujours à temps » d'user de son bon plaisir, après qu'il m'aura en» tendu. »

Le Wahabi ayant accordé une audience, El Sallem nous introduisit; arrivés en sa présence, le roi nous laissa debout; et sans répondre au salut d'usage :

— « Que voulez-vous? » dit-il brusquement.

Le Drayhy, se redressant avec dignité, répondit :

— « Je suis venu chez vous, ô fils de Sihoud, sur » la foi de vos promesses, n'ayant qu'une suite de » dix hommes, moi qui commande à des milliers » de guerriers. Nous sommes sans défense entre vos » mains; vous êtes au centre de votre puissance, » vous pouvez nous broyer comme la cendre; mais » sachez que, depuis la frontière de l'Inde jusqu'à » la frontière du Nedgdé, dans la Perse, à Bassora, » dans la Mésopotamie, le Hemad, les deux Syries, » la Galilée et le Horan, tout homme qui porte le » cafié vous redemandera mon sang, et tirera ven» geance de ma mort. Si vous êtes roi des Bédouins, » comme vous le prétendez, comment vous abais» sez-vous à la trahison? C'est le vil métier des

» Turcs. La trahison n'est pas pour le fort, mais » pour le faible ou le lâche. Vous qui vantez vos » armées, et qui prétendez tenir votre puissance » de Dieu même, si vous voulez ne pas ternir votre » gloire, rendez-moi à mon pays et combattez-moi » à force ouverte : car, en abusant de ma bonne foi, » vous vous déshonorez, vous vous rendez l'objet » du mépris de tous, et causerez la ruine de votre » royaume. J'ai dit : maintenant faites ce qu'il vous » plaira ; vous vous en repentirez un jour. Je ne » suis qu'un sur mille, ma mort ne diminuera pas » ma tribu, n'éteindra pas la race des Chahllan. Mon » fils Saher me remplacera ; il reste pour conduire » mes Bédouins et tirer vengeance de mon sang. » Soyez donc averti, et que vos yeux s'ouvrent à » la vérité. »

Pendant ce discours le roi jouait avec sa barbe et se calmait peu à peu. Enfin, après un moment de silence :

— « Allez en paix, dit-il, il ne vous arrivera rien » que de bien. »

Nous nous retirâmes alors, mais sans cesser d'être gardés à vue.

Ce premier succès rassura les courtisans, qui avaient entendu avec terreur les paroles hardies du Drayhy, et s'étonnaient de la manière dont le tyran les avait supportées. Ils commencèrent à se rapprocher de nous, et Abou El Sallem nous fit dîner chez lui. Cependant je n'étais pas très-rassuré pour mon compte ; je pensais, à la vérité, qu'Ebn Sihoud n'o-

serait pas pousser les choses aux dernières extrémités avec le Drayhy; mais je craignais qu'il ne vînt à rejeter les torts sur mes conseils, et à me sacrifier, moi, obscur giaour, à son ressentiment. Je fis part de mes craintes au Drayhy, qui me rassura en jurant qu'on n'arriverait à moi qu'en passant sur son cadavre, et que je sortirais le premier des portes de Darkisch.

Le lendemain Ebn Sihoud, nous ayant fait appeler, nous reçut très-gracieusement et fit apporter le café. Bientôt il se mit à questionner le Drayhy sur les personnes qui l'accompagnaient. Voici mon tour qui arrive, pensai-je, et le cœur me battit un peu; je me remis cependant; et lorsque le Drayhy m'eut nommé, le roi, se tournant vers moi :

— « C'est donc vous, dit-il, qui êtes Abdallah le » chrétien ? »

Et sur ma réponse affirmative :

— « Je vois, continua-t-il, que vos actions sont » beaucoup plus grandes que votre personne. »

— « La balle d'un fusil est petite, lui dis-je, elle » tue pourtant de grands hommes. »

Il sourit :

— « J'ai bien de la peine, reprit-il, à croire tout » ce qu'on a dit de vous : je veux que vous me ré» pondiez franchement : Quel est le but de cette » alliance à laquelle vous travaillez depuis plusieurs » années ? »

— « Ce but est bien simple, répondis-je. Nous » avons voulu réunir tous les Bédouins de la Syrie

» sous le commandement du Drayhy, pour résister
» aux Turcs; vous voyez que nous formions ainsi
» une barrière impénétrable entre vous et vos en-
» nemis. »

— « Fort bien, dit-il; mais s'il en est ainsi, pour-
» quoi avez-vous cherché à détruire mes armées
» devant Hama? »

— « Parce que vous étiez un obstacle à nos pro-
» jets, repris-je; ce n'était pas pour vous, mais
» pour le Drayhy que nous travaillions; son pouvoir
» une fois affermi dans la Syrie, la Mésopotamie et
» jusqu'à la Perse, nous voulions faire alliance avec
» vous, et devenir, par ce moyen, invulnérables
» dans la possession de notre liberté absolue. En-
» fants de la même nation, nous devons défendre
» la même cause; c'est à cette fin que nous sommes
» venus ici pour former avec vous une union in-
» dissoluble. Vous nous avez reçus d'une manière
» offensante, et le Drayhy vous l'a reproché en ter-
» mes offensants à son tour; mais nos intentions
» sont franches, et nous l'avons prouvé en venant
» sans armes nous confier à votre loyauté. »

La physionomie du roi s'éclaircissait à mesure que je parlais, et lorsque j'eus fini il me dit :

— « Je suis content. »

Puis, se tournant vers ses esclaves, il ordonna *trois* cafés. Je remerciai Dieu intérieurement de m'avoir si bien inspiré. Le reste de la visite se passa au mieux, et nous nous retirâmes fort satisfaits. Le soir, nous fûmes invités à un grand souper chez un

des ministres, appelé Adramouti, qui nous entretint en confidence des cruautés de son maître, et de l'exécration dans laquelle il était tombé généralement. Il nous parla aussi de ses immenses richesses; celles dont il s'est emparé lors du pillage de la Mecque, sont incalculables. Depuis les premiers temps de l'Hégire, les princes musulmans, les califes, les sultans et les rois de Perse envoient tous les ans au tombeau du prophète des présents considérables en bijoux, lampes, candélabres d'or, pierres précieuses, etc., outre les offrandes du commun des fidèles. Le trône seul, cadeau d'un roi de Perse, en or massif, incrusté de perles et de diamants, était d'une valeur inestimable. Chaque prince envoie une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses, pour suspendre à la voûte de la chapelle; il y en avait d'innombrables lorsque Ebn Sihoud la dépouilla; un seul diamant de la grosseur d'une noix, placé sur la tombe, était regardé comme inappréciable. Lorsqu'on pense à tout ce que les siècles avaient accumulé sur ce point unique, on ne s'étonne plus que le roi ait emmené quarante chameaux, chargés de pierreries, en outre des objets d'or et d'argent massifs. En calculant ces trésors immenses, et les dîmes qu'il lève tous les ans sur ses alliés, je crois qu'on peut le regarder comme le monarque le plus riche de la terre, surtout si l'on considère qu'il n'a presque aucune dépense à faire; qu'il défend sévèrement le luxe, et qu'en temps de guerre chaque tribu fournit à la subsistance de ses armées et sup-

porte tous les frais et pertes, sans jamais obtenir le moindre dédommagement.

Le lendemain, je me sentis si content d'avoir recouvré ma liberté, que j'allai me promener toute la journée, et visiter en détail Darkisch et ses environs. La ville, bâtie en pierres blanches, contient sept mille habitants, presque tous parents, ministres ou généraux d'Ebn Sihoud. On n'y voit pas d'artisans. Les seuls métiers qui s'y exercent sont ceux d'armurier et de maréchal ferrant; encore sont-ils en petit nombre; on ne trouve rien à acheter, pas même sa nourriture. Chacun vit de son avoir; c'est-à-dire, d'une terre ou jardin qui produit du blé, des légumes et des fruits, et nourrit quelques poulets; leurs nombreux troupeaux paissent dans la plaine, et tous les mercredis, les habitants de l'Yemen et de la Mecque viennent échanger leurs marchandises contre des bestiaux. Cette espèce de foire est l'unique commerce du pays. Les femmes sortent sans voile, mais elles mettent leur machlah noir sur leur tête, ce qui est extrêmement disgracieux; du reste, elles sont généralement laides et brunes à l'excès. Les jardins, situés dans un charmant vallon près de la ville, du côté opposé à celui par lequel nous étions arrivés, produisent les plus beaux fruits du monde: des bananes, oranges, grenades, figues, pommes, melons, etc., entremêlés d'orge et de maïs; ils sont arrosés avec soin.

Le lendemain le roi nous ayant fait appeler de nouveau, nous reçut très-gracieusement, et me

questionna beaucoup sur les divers souverains d'Europe, surtout sur Napoléon, pour lequel il avait une grande vénération. Le récit de ses conquêtes faisait ses délices; heureusement mes fréquents entretiens avec M. Lascaris m'avaient mis à même de lui donner beaucoup de détails. A chaque bataille, il s'écriait :

— « Sûrement, cet homme est un envoyé de » Dieu ; je suis persuadé qu'il est en communica» tion intime avec son créateur, puisqu'il en est » ainsi favorisé. »

Puis se montrant de plus en plus affable envers moi, et changeant de sujet :

— « Abdallah, continua-t-il, je veux que vous me » disiez la vérité : quelle est la base du christia» nisme ? »

Connaissant les préjugés de Wahabi, je tremblai à cette question ; mais ayant prié Dieu de m'inspirer :

« La base de toute religion, ô fils de Sihoud, lui » dis-je, est la croyance en Dieu ; les chrétiens » pensent, comme vous, qu'il n'y a qu'un Dieu, » créateur de l'univers, qui punit les méchants, » pardonne aux repentants, et récompense les bons; » que lui seul est grand, miséricordieux et tout» puissant. »

— « C'est bien, dit-il, mais comment priez-vous? »

Je lui récitai le *Pater;* il le fit écrire sous ma dictée par son secrétaire, le relut, et le plaça dans sa veste ; puis, continuant son interrogatoire, il

me demanda de quel côté nous nous tournions pour prier.

— « Nous prions de tous les côtés, répondis-je, » car Dieu est partout. »

— « En cela je vous approuve tout à fait, dit-il, » mais vous devez avoir des préceptes aussi bien » que des prières. »

Je récitai les dix commandements donnés par Dieu à son prophète Moïse ; il parut les connaître ; et poursuivant ses questions :

— « Et Jésus-Christ, comment le considérez-» vous ? »

— « Comme la parole de Dieu incarnée, comme » le verbe divin. »

— « Mais il a été crucifié ? »

— « Comme verbe il n'a pas pu mourir, mais » comme homme il a souffert de la part des mé-» chants. »

— « C'est à merveille ; et le livre sacré que Dieu » a inspiré à Jésus-Christ, est-il révéré parmi vous? » Suivez-vous exactement sa doctrine ? »

— « Nous le conservons avec le plus grand res-» pect, et nous obéissons en tout à ses enseigne-» ments. »

— « Les Turcs, dit-il, ont fait un dieu de leur » prophète, et prient sur son tombeau comme des » idolâtres ; maudits soient ceux qui donnent au » créateur un égal ! que le sabre les extermine ! »

Et se répandant de plus en plus en invectives contre les Turcs, il blâma l'usage de la pipe, du vin

et des viandes impures. Je me trouvais trop heureux de m'être tiré adroitement de questions périlleuses, pour oser le contredire sur des points insignifiants, et je le laissai croire que je méprisais l'usage de cette mauvaise herbe (c'est ainsi qu'il appelait le tabac) ; ce qui fit sourire le Drayhy, qui savait bien que pour moi le plus grand sacrifice possible était la privation de fumer, et que je profitais de tous les instants où je pouvais impunément tirer ma bien-aimée pipe de sa cachette ; ce jour-là, surtout, j'en sentais un extrême besoin, ayant beaucoup parlé et pris du café moka très-chargé.

Le roi parut enchanté de notre conversation, et me dit :

— « Je vois qu'on apprend toujours quelque » chose. J'avais cru, jusqu'ici, que les chrétiens » étaient les plus superstitieux des hommes, et » maintenant je suis convaincu qu'ils approchent » beaucoup plus de la vraie religion que les Turcs. »

A tout prendre, Ebn Sihoud est un homme instruit et d'une rare éloquence, mais fanatique dans ses opinions religieuses ; il a une femme légitime et une esclave, deux fils mariés et une fille jeune encore. Il ne mange que des aliments préparés par ses femmes, de peur d'être empoisonné ; la garde de son palais est confiée à une troupe de mille nègres bien armés. Il peut du reste réunir dans ses États quinze cent mille Bédouins capables de porter les armes. Lorsqu'il veut nommer un gouverneur de province, il fait appeler celui auquel il destine ce

poste, et l'invite à manger avec lui ; après le repas ils font ensemble les ablutions et la prière ; ensuite le roi, l'armant d'un sabre, lui dit :

— « Je vous ai élu, par ordre de Dieu, pour gou-
» verner ses esclaves ; soyez humain et juste : re-
» cueillez exactement la dîme, et faites couper les
» têtes des Turcs et infidèles qui disent que Dieu a
» un égal ; n'en laissez aucun s'établir dans votre
» pays. Puisse le Seigneur donner la victoire à ceux
» qui croient en son unité ! »

Ensuite il lui remet un petit écrit qui enjoint aux habitants d'obéir en tout au gouverneur, sous peine de sévères punitions.

Le jour suivant, nous visitâmes les écuries du roi ; il est impossible, je crois, pour un amateur de chevaux, de rien voir de plus beau. Je remarquai d'abord quatre-vingts juments blanches, rangées sur une seule file ; elles étaient d'une beauté incomparable, et si exactement pareilles, qu'on ne pouvait reconnaître l'une de l'autre ; leur poil, brillant comme l'argent, éblouissait les yeux. Cent vingt autres de diverses robes, mais également belles de formes, occupaient un autre bâtiment ; aussi, malgré mon antipathie pour les chevaux depuis l'accident qui avait pensé me coûter la vie, je ne fus pas moins saisi d'admiration en parcourant ces écuries.

Ce soir-là, nous soupâmes chez le général en chef Hédal, qui se réconcilia avec le Drayhy. Le fameux Abou Nocta, qui s'y trouvait, lui fit aussi beaucoup de politesses. Nous restâmes pendant plusieurs

jours réunis en assemblées secrètes pour traiter de nos affaires avec Ebn Sihoud. Le détail en serait superflu. Il suffira de dire qu'une aillance fut conclue entre lui et le Drayhy, à leur satisfaction réciproque, et le roi déclara *que leurs deux corps n'étaient plus dirigés que par une seule âme.* Le traité terminé, il nous fit pour la première fois manger avec lui, et goûta chaque plat avant de nous l'offrir. Comme il n'avait jamais vu manger autrement qu'avec ses doigts, je fis une cuiller et une fourchette avec un morceau de bois, j'étalai mon mouchoir en guise de nappe, et je me mis à manger à la manière européenne, ce qui le divertit beaucoup.

— « Grâce à Dieu, dit-il, chaque nation croit » ses usages les meilleurs possible, et chacun est » ainsi content de sa condition. »

Notre départ étant fixé pour le jour suivant, le roi nous envoya en présent sept de ses plus belles juments, conduites en laisse par autant d'esclaves noirs montés sur des chameaux hegui ; et lorsque chacun de nous eut fait son choix, on nous présenta un sabre dont la lame était fort belle, mais le fourreau sans aucun ornement. Il fit donner également à nos serviteurs des sabres plus ordinaires, des *machlahs* et cent *tallaris.* Nous prîmes congé d'Ebn Sihoud avec les cérémonies d'usage, et nous fûmes accompagnés hors des murs par tous les officiers de sa cour. Arrivés aux portes de la ville, le Drayhy s'arrêta, et se tournant vers moi, m'invita à passer

le premier, voulant, me dit-il en souriant, tenir sa promesse. Et, je l'avoue, malgré toutes les politesses que nous avions reçues à la fin de notre séjour, les angoisses que j'avais éprouvées au commencement m'avaient fait une telle impression que je franchis le seuil avec délices.

Nous prîmes le chemin du pays de Heggias, couchant chaque nuit dans les tribus qui couvraient le désert. Le cinquième jour, après avoir passé la nuit sous les tentes de El Henadi, nous nous levâmes avec le soleil, et sortîmes pour seller nos dromadaires, qu'à notre grand étonnement nous trouvâmes la tête enterrée dans le sable d'où il nous fut impossible de les faire sortir. Nous appelâmes à notre aide les Bédouins de la tribu, qui nous apprirent que l'instinct des chameaux les portait à se cacher ainsi pour éviter le *simoun;* que c'était un présage de ce terrible vent du désert, qui ne tarderait pas à éclater, et que nous ne pouvions nous mettre en route sans courir à une mort certaine. Les chameaux, qui sentent deux ou trois heures à l'avance l'approche de ce terrible fléau, se tournent du côté opposé au vent, et s'enfoncent dans le sable. Il serait impossible de leur faire quitter cette position pour manger ou boire, pendant toute la tempête, durât-elle plusieurs jours. La Providence leur a donné cet instinct de conservation, qui ne les trompe jamais. Lorsque nous apprîmes de quoi nous étions menacés, nous partageâmes la terreur générale, et nous nous hâtâmes de prendre

toutes les précautions qu'on nous indiqua. Il ne suffit pas de mettre les chevaux à l'abri ; il faut encore leur couvrir la tête et leur boucher les oreilles, autrement ils seraient suffoqués par les tourbillons d'un sable fin et subtil que le vent balaye avec fureur devant lui. Les hommes se rassemblent sous les tentes ; en bouchent les ouvertures avec un soin extrême, après s'être pourvus d'eau, qu'ils placent à portée de la main ; ensuite ils se couchent par terre, la tête couverte de leur *machlah,* et restent ainsi tout le temps que dure l'ouragan dévastateur.

Ce matin-là, tout fut en tumulte dans le camp, chacun cherchant à pourvoir à la sûreté de son bétail, et se retirant ensuite précipitamment sous sa tente. Nous avions à peine abrité nos belles juments nedgdis, que la tourmente commença. Des rafales furieuses amenaient des nuages d'un sable rouge et brûlant qui tourbillonnait avec impétuosité, et renversait tout ce qui se trouvait sur son passage : s'amoncelant en collines, il enterrait tout ce qui avait la force de lui résister. Si dans ces moments-là quelques parties du corps se trouvent atteintes, la chair s'enflamme comme si un fer chaud l'avait touchée. L'eau qui devait nous rafraîchir était devenue bouillante ; et la température de la tente surpassait celle d'un bain turc. La tempête dura dix heures dans sa plus grande furie, et diminua ensuite graduellement pendant six heures : une heure de plus, et nous étions tous suffoqués. Lors-

que nous nous hasardâmes à sortir de nos tentes, un affreux spectacle nous attendait : cinq enfants, deux femmes et un homme gisaient morts sur le sable encore brûlant, et plusieurs Bédouins avaient le visage noirci et entièrement calciné, comme par la bouche d'une fournaise ardente. Lorsque le vent du *simoun* atteint un malheureux à la tête, le sang lui sort à flots par la bouche et les narines, son visage se gonfle, devient noir, et bientôt il meurt étouffé. Nous remerciâmes le Seigneur de n'avoir pas été nous-mêmes surpris par ce terrible fléau, au milieu du désert, et d'avoir été ainsi préservés de cette mort affreuse.

Lorsque le temps nous permit de quitter le camp de Henadi, douze heures de marche nous ramenèrent à notre tribu, où j'embrassai Scheik Ibrahim avec un véritable amour filial. Nous passâmes plusieurs jours à raconter nos aventures ; et quand je fus parfaitement remis de mes fatigues, M. Lascaris me dit :

— « Mon cher fils, nous n'avons plus rien à
» faire ici ; grâce à Dieu, tout est terminé, et mon
» entreprise a réussi au delà même de mes espé-
» rances : il faut aller maintenant rendre compte
» de notre mission. »

Nous quittâmes nos amis avec l'espoir de les revoir bientôt à la tête de l'expédition à laquelle nous avions ouvert la route et aplani les voies. Passant par Damas, Alep et la Caramanie, nous arrivâmes à Constantinople, au mois d'avril, après

quatre-vingt-dix jours de marche, souvent à travers les neiges. Dans ce voyage fatigant, je perdis ma belle jument nedgdié, cadeau d'Ebn Sihoud, que je comptais vendre au moins trente mille piastres; mais ce n'était qu'un avant-coureur des malheurs qui nous attendaient; la peste ravageait Constantinople; le général Andréossi nous fit loger à Keghat-Kani où nous passâmes trois mois en quarantaine. Ce fut pendant ce temps que nous apprîmes la funeste catastrophe de Moscou, et la retraite de l'armée française sur Paris. M. Lascaris était au désespoir et ne savait quel parti prendre. Après deux mois d'incertitude, il se décida à retourner en Syrie, attendre l'issue des événements. Nous nous embarquâmes sur un bâtiment chargé de blé; une tempête affreuse nous jeta à Chios, où nous retrouvâmes la peste. M. de Bourville, consul de France, nous procura un logement où nous restâmes enfermés deux mois. Ayant perdu presque tous nos effets dans la tempête, et ne pouvant communiquer au dehors, à cause de la contagion, nous nous trouvâmes sans vêtements, exposés à de grandes privations.

Enfin les communications se rouvrirent. M. Lascaris ayant reçu une lettre du consul général de Smyrne, qui l'invitait à aller conférer avec les généraux Lallemand et Savari, se décida à s'y rendre, et me permit d'aller passer quelque temps auprès de ma pauvre mère que je n'avais pas vue depuis six ans.

Mes voyages n'ayant plus rien d'intéressant, je passe sur l'intervalle qui s'écoula depuis ma séparation d'avec M. Lascaris, jusqu'à mon retour en Syrie, et j'arrive au triste dénoûment.

Étant à Latakié auprès de ma mère, et attendant chaque jour qu'un bâtiment pût me transporter en Égypte, où M. Lascaris m'avait ordonné de le rejoindre, je vois arriver un brick de guerre français : je cours chercher mes lettres, et j'apprends la désolante nouvelle de la mort de mon bienfaiteur, décédé au Caire. Rien ne peut donner une idée de mon désespoir ; j'avais pour M. Lascaris l'amour d'un fils, et je perdais d'ailleurs avec lui tout mon avenir. M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, m'écrivait de me rendre le plus tôt possible auprès de lui ; je fus quarante jours avant de pouvoir trouver l'occasion de m'embarquer ; et lorsque j'arrivai à Alexandrie, M. Drovetti était parti pour la Haute-Égypte ; je l'y suivis, et le rejoignis à Asscout. Il m'apprit que M. Lascaris étant arrivé en Égypte avec un passe-port anglais, M. Salt, consul d'Angleterre, s'était emparé de tous ses effets. Il m'engagea à m'adresser à lui pour être payé des appointements (cinq cents tallaris par an) qui m'étaient dus depuis six ans environ, et me recommanda surtout d'insister fortement pour obtenir le manuscrit du voyage de M. Lascaris, document d'une haute importance.

Je retournai immédiatement au Caire ; M. Salt me reçut très-froidement, et me dit que M. Las-

caris étant mort sous protection anglaise, il avait envoyé ses effets et ses papiers en Angleterre. Toutes mes démarches furent inutiles. Je restai longtemps au Caire, dans l'espoir de me faire payer de mes appointements, et d'obtenir les papiers de M. Lascaris. A la fin M. Salt menaça de me faire arrêter par les autorités égyptiennes, et ce fut grâce à la généreuse protection de M. Drovetti que j'échappai à ce péril. Enfin, las de cette lutte infructueuse, je quittai l'Égypte, et revins à Latakié auprès de ma famille, plus malheureux et moins riche que lorsque je l'avais quittée, en partant d'Alep pour la première fois.

FIN DU RÉCIT DE FATALLA SAYEGHIR.

NOTE DE L'AUTEUR.

J'avais l'intention de joindre ici la traduction de quelques poésies arabes modernes, pour en donner au moins un aperçu; mais j'apprends qu'une main habile et plus exercée que la mienne s'en est déjà occupée. Un volume, intitulé *Mélanges de Littérature Orientale et Française*, par J. Agoub, doit paraître sous peu de jours. J'ai connu l'auteur, jeune poëte de la plus haute espérance, enlevé prématurément à sa famille et à la gloire. Il était né en Égypte, et avait été élevé en France. On retrouve dans les fragments originaux qu'il a laissés, et l'on retrouvera sans doute dans ses traductions, cette couleur ardente et profonde du ciel de sa patrie, unie à la pureté du goût français. Ses ouvrages, publiés par sa veuve, sont le seul héritage qu'il ait laissé à sa famille et à sa patrie.

J'ai placé ici quelques fragments extraits de la publication que j'annonce; ils donneront, j'en suis certain, le désir d'en connaître davantage.

A. DE LAMARTINE.

15 avril 1835.

MAOUALS

OU

ROMANCES VULGAIRES DES ARABES MODERNES,

EXTRAITES DU RECUEIL INTITULÉ :

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ORIENTALE ET FRANÇAISE,

PAR J. AGOUB,

Aujourd'hui que ta taille, comme une tige élancée, est si svelte et si gracieuse, accorde-moi tes caresses, ô ma bien-aimée, et usons du temps qui fuit. Ne ferme plus à l'amour la porte secrète de tes faveurs. Crois-moi, la beauté est passagère, et son empire n'a encore duré pour aucune mortelle.

Ils t'ont comparée à l'astre des nuits, mais combien ils se trompent dans leur langage! La lune a-t-elle ces beaux yeux noirs et ces vives prunelles? Les roseaux plient et s'inclinent au moindre souffle du zéphyr; toi, qui leur ressembles par ta taille légère, tu vois s'incliner devant toi tous les hommes.

Si le tourment de mon cœur te rend heureuse, tourmente-moi; car mon bonheur c'est le tien, si ce n'est que le tien m'est plus doux encore. Si tu veux me ravir la vie, si ce sacrifice t'est nécessaire,

prends ma vie, ô toi qui es ma seule vie, et ne te courrouce pas contre moi!

Quel mal y aurait-il, jeune beauté, si tu me traitais avec plus de justice? Tu guérirais ma douloureuse maladie par un remède qui me dispenserait de recourir au Kanon d'Avicène [1]. Toutes les fois que je contemple tes beaux sourcils, je crois y reconnaître le contour gracieux du noun [2]; et ta voix est plus douce à mon oreille que les sons de la harpe et du senthir [3].

Lorsque la bien-aimée passa, le rameau du saule voisin fut jaloux de sa taille élancée; la rose s'inclina de honte, quand elle vit l'incarnat de sa joue, et je m'écriai : O toi qui sans retour as captivé mon âme, tes regards ont ouvert dans mon sein une blessure dont je ne guérirai de la vie.

J'aime, j'aime un adolescent, et ma passion brûle comme une flamme au fond de mon cœur. Lorsque l'amour se glissa dans mon sein, à peine un duvet léger ombrageait les joues de mon amant. Oui, je suis amoureuse, et c'est pour toi, mon bien-aimé, que mes larmes coulent; mais, j'en fais serment par celui qui créa l'amour, mon cœur n'eut

[1] Le célèbre Traité de médecine d'Ebn Sina.
[2] Lettre arabe dont la forme est arquée.
[3] Instrument à cordes.

jamais de tendresse que pour toi. Je t'offre ma première flamme.

Quand la nuit épaissit ses ténèbres, elle imite la noirceur de tes cheveux bouclés ; quand le jour brille de ses clartés les plus pures, il rappelle l'éclat de ton visage éblouissant ; l'aloès, dans ses suaves exhalaisons, ne répand lui-même que tes propres parfums, et l'amant épris de tes charmes passera sa vie à raconter tes louanges.

La bien-aimée s'avance, mais son visage est voilé, et sa vue embarrasse et confond tous les esprits. Le rameau léger de la vallée des Nakas devient jaloux de sa taille flexible et attrayante. Tout à coup elle relève de sa main le voile envieux qui la cache, et les habitants de la contrée jettent des cris de surprise : — Est-ce un éclair, se disent-ils, qui vient de briller sur nos demeures ? ou bien les Arabes ont-ils allumé des feux dans le désert ?

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Pendant dix-huit mois de voyages, de vicissitudes et de loisirs, l'esprit pense, même involontairement. Les faits innombrables qu'il a sous les yeux l'éclairent à son insu. Les différents aspects sous lesquels les choses humaines se présentent à lui, les groupent et les illuminent; en histoire, en philosophie, en religion, l'homme raisonne instinctivement ce qu'il a vu, senti, conclu; des vérités instinctives se forment en lui, et, quand il s'interroge lui-même, il se trouve, sous bien des rapports, un autre homme. Le monde lui a parlé et il a compris : s'il en était autrement, à quoi serviraient au voyageur les peines, les périls, les longs ennuis des séparations, l'absence des amis et de la patrie? Les voyages seraient une brillante duperie. Ils sont l'éducation de la pensée par la nature et par les hommes. Mais l'homme cependant en voyageant ne se quitte pas soi-même; les pensées qui

préoccupaient son siècle et son pays, quand il a quitté le toit paternel, le suivent et le travaillent encore en route. La politique étant l'œuvre du jour pour l'Europe, et surtout pour la France, j'ai beaucoup pensé politique en Orient. En ceci comme en histoire, comme en philosophie et en religion, des apparences plus justes, plus larges, plus vraies, ont résulté pour moi de l'examen et de la leçon des faits et des lieux; dans l'ordre politique quelque chose s'est résumé dans mon esprit, le voici. C'est la seule page de ces notes d'un voyageur, que je voudrais jeter à l'Europe, car elle contient une vérité à l'usage du jour, une vérité qu'il faut saisir pendant qu'elle est évidente et mûre, et qu'elle peut féconder l'avenir. Si elle est comprise et pratiquée, elle sauvera l'Europe et l'Asie, elle multipliera et améliorera la race humaine. Elle fera une époque dans l'existence laborieuse et progressive de l'humanité; si elle est méconnue, repoussée parmi les rêves impraticables, pour quelques légères difficultés d'exécution, les passions bonnes et mauvaises de l'Europe feront explosion sur elle-même, et l'Asie restera ce qu'elle est, une branche morte et stérile de l'humanité. Deux mots donc :

Les idées humaines ont amené l'Europe à une de ces grandes crises organiques dont l'histoire n'a conservé qu'une ou deux dates dans sa mémoire; époques où une civilisation usée cède à une autre, où le passé ne teint plus, où l'avenir se présente aux masses, avec toutes les incertitudes, tou-

tes les obscurités de l'inconnu; époques terribles quand elles ne sont pas fécondes; maladies climatériques de l'esprit humain, qui le tuent pour des siècles, ou le vivifient pour une nouvelle et longue existence. La révolution française a été le tocsin du monde. Plusieurs de ses phases sont accomplies, elle n'est pas finie; rien ne finit dans ces mouvements lents, intestins, éternels, de la vie morale du genre humain; il y a des temps de halte; mais pendant ces haltes même, les pensées mûrissent, les forces s'accumulent, et se préparent à une action nouvelle. Dans la marche des sociétés et des idées, le but n'est jamais qu'un nouveau point de départ. La révolution française, qu'on appellera plus tard la révolution européenne, car les idées prennent leur niveau comme l'eau, n'est pas seulement une révolution politique, une transformation du pouvoir, une dynastie à la place d'une autre, une république au lieu d'une monarchie; tout cela n'est qu'accident, symptôme, instrument, moyen. L'œuvre est tellement plus grave et plus haute, qu'elle pourrait s'accomplir sous toutes les formes de pouvoir politique, et qu'on pourrait être monarchiste ou républicain, attaché à une dynastie ou à l'autre, partisan de telle ou telle combinaison constitutionnelle, sans être moins sincèrement et moins profondément révolutionnaire. On peut préférer un instrument à un autre pour remuer le monde et le changer de place; voilà tout. Mais l'idée de révolution, c'est-à-dire de change-

ment et d'amélioration, n'en éclaire pas moins l'esprit, n'en échauffe pas moins le cœur. Quel est parmi nous l'homme pensant, l'homme de cœur et de raison, l'homme de religion et d'espérance, qui, mettant la main sur sa conscience et s'interrogeant devant Dieu en présence d'une société qui tombe d'anomalie et de vétusté, ne se réponde : Je suis révolutionnaire? Le temps emporte ceux qui lui résistent, comme ceux qui le devancent et l'aident de leurs vœux. C'est un courant si rapide et si invincible, que ceux qui rament le plus vigoureusement et qui croient le remonter ou neutraliser la pente des flots, se trouvent insensiblement portés bien loin de l'horizon qu'ils tenaient du regard et du cœur, et sont tout étonnés un jour de mesurer le chemin involontaire qu'ils ont fait. Il y a bientôt un demi-siècle que cette révolution, mûre dans les idées, a éclaté dans les faits. Elle n'a été d'abord qu'un combat, puis une ruine; la poussière de cette mêlée et de cette ruine a tout obscurci pendant longtemps; on n'a su ni pourquoi, ni sur quel terrain, ni sous quels drapeaux on combattait. On a tiré, comme dans la nuit, sur ses amis et ses frères; les réactions ont suivi l'action; des excès ont souillé toutes les couleurs; on s'est retiré avec horreur de la cause que le crime prétendait servir, et qu'il perdait, comme il les perd toutes; on a passé d'un excès à l'autre; on n'a plus rien compris aux mouvements tumultueux, aux vicissitudes de la bataille; c'était une bataille, c'est-

à-dire confusion et désordre, triomphe et déroute, enthousiasme et découragement. Aujourd'hui on commence à saisir le plan providentiel de cette grande action entre les idées et les hommes. La poussière est retombée, l'horizon s'éclaircit. On voit les positions prises et perdues, les idées restées sur le champ de bataille, celles qui sont blessées à mort, celles qui vivent encore, celles qui triomphent ou triompheront; on comprend le passé; on comprend le siècle, on entrevoit un coin de l'avenir. C'est un beau et rare moment pour l'esprit humain. Il a la conscience de lui-même et de l'œuvre qu'il accomplit; il fait presque jour sur l'horizon de son avenir. Quand une révolution est enfin comprise, elle est achevée : le succès peut être lent, mais il n'est plus douteux. L'idée nouvelle, si elle n'a pas conquis son terrain, a du moins conquis son arme infaillible. Cette arme est la presse; la presse, cette révélation quotidienne et universelle de tous par tous, est à l'esprit d'innovation et d'amélioration ce que la poudre à canon fut aux premiers qui s'en servirent : c'est la victoire assurée dans une faculté puissante. Pour les philosophes politiques, il ne s'agit donc plus de combattre, mais de modérer et de diriger l'arme invincible de la civilisation nouvelle. Le passé est écroulé, le sol est libre, l'espace est vide, l'égalité de droit est admise en principe; la liberté de discussion est consacrée dans les formes gouvernementales, le pouvoir remonté à sa source; l'intérêt et la raison

de tous se résument dans des institutions qui ont plus à craindre la faiblesse que la tyrannie; la parole parlée et écrite a le droit de faire partout et toujours son appel à l'intelligence de tous : ce grand tribunitiat de la raison domine, et dominera de plus en plus tous les autres pouvoirs émanés de lui : elle remue et remuera toutes les questions sociales, religieuses, politiques, nationales, avec la force que l'opinion lui prêtera, au fur et à mesure de sa conviction, jusqu'à ce que la raison humaine, éclairée du rayon qu'il plaît à Dieu de lui prêter, soit rentrée en possession du monde social tout entier, et que, satisfaite de son œuvre logique, elle dise comme le Créateur : « Ce que j'ai fait est bien, » et se repose quelques jours, si toutefois il y a repos dans le ciel et sur la terre.

Mais les questions sociales sont complexes. La solution des questions de politique intérieure nécessite la solution dans le même sens au dehors. — Tout se tient dans le monde, et toujours un fait réagit sur l'autre; voyons donc, relativement à l'Orient, quels doivent être logiquement le plan et l'action de la politique européenne; je dis européenne, car bien que le système constitutionnel, ou mieux nommé rationnel, ne prévale encore, dans les formes, qu'en France, en Angleterre, en Espagne et en Portugal, il prévaut partout dans les idées; les penseurs sont partout de son parti : les peuples sont possédés de son esprit, et la révolution, commencée ou accomplie dans les mœurs,

l'est bientôt dans les faits ; il n'y faut qu'une occasion, ce n'est qu'une affaire de temps. L'Europe a des formes diverses, mais n'a déjà qu'un même esprit, l'esprit de rénovation et de gouvernement des hommes selon la raison. La France et l'Angleterre sont les deux pays d'expérience, chargés, dans ces dernières époques, de promulguer et d'éprouver les idées. — Glorieuse et fatale mission. La France, plus hardie, a pris le pas; elle est aujourd'hui bien loin en avant; parlons donc d'abord d'elle.

La France a une grande gloire et de grands périls devant elle ; elle guide les nations, mais elle tente la route, et elle peut trouver l'abîme où elle cherche la voie sociale ; d'une part, toutes les haines du passé qui résistent en Europe, sont ameutées contre elle. En religion, en philosophie, en politique, tout ce qui a horreur de la raison a horreur de la France ; tous les vœux secrets des hommes rétrogrades ou cramponnés au passé sont pour sa ruine ; elle est pour eux le symbole de leur décadence, la preuve vivante de leur impuissance et du mensonge de leurs prophéties ; si elle prospère, elle dément leurs doctrines ; si elle succombe, elle les vérifie ; toutes les tentatives d'amélioration des institutions humaines succombent avec elle : un grand applaudissement s'élève ; le monde reste en possession de la tyrannie et du préjugé. Les hommes de préjugé et de tyrannie désirent donc passionnément sa subversion. A chaque mouvement qu'elle

fait, ils l'annoncent; à chaque occasion, ils l'espèrent; mais la France est forte, bien plus par l'esprit de vie qui l'anime que par le nombre de ses soldats. Elle seule a de la foi et un instinct clair et généreux de la grande cause pour laquelle elle combat; on lui oppose des machines belliqueuses, et elle jette des martyrs dans l'arène. Une conviction est plus forte qu'une armée; la France, divisée, ruinée, tyrannisée, ensanglantée au dedans par des bourreaux, attaquée au dehors par ses propres enfants et par les armes de l'Europe entière, a montré au monde qu'elle ne périrait pas par les périls du dehors; ceux du dedans sont plus graves; ils résultent de sa situation nouvelle : une transition est toujours une crise, et les conséquences prévues ou imprévues d'un principe organique nouveau amènent inévitablement des phénomènes inattendus dans la vie sociale d'un grand peuple. Les conséquences immédiates de la révolution en France et les conséquences accidentelles des crises qu'elle vient de traverser sont nombreuses; je ne parlerai que des principales.

L'égalité de droit a produit l'égalité de prétentions et d'ambitions dans toutes les classes : l'aspiration au pouvoir, la concurrence indéfinie à tous les emplois, l'obstruction de toutes les carrières, la rivalité, la jalousie, l'envie entre tant d'hommes se pressant à la fois aux mêmes issues; un coudoiement perpétuel des capacités, des cupidités, des amours-propres, à la porte de tous les services pu-

blics; l'instabilité, par conséquent, dans toutes les fonctions publiques, et une foule de forces rebutées et envenimées refluant sur la société, et toujours prêtes à se venger d'elle.

La liberté de discussion et d'examen, constituée dans la presse affranchie, a produit un esprit de contestation et de dispute sans bonne foi, une opposition de métier et d'attitude, un cynisme de paroles et de logique qui effarouche la vérité et la modération, qui égare et ameute l'ignorance, qui déconsidère la première nécessité des peuples, le pouvoir, quel qu'il soit; qui épouvante les hommes hohnêtes, mais timides, et qui donne des armes à toutes les mauvaises passions du temps et du pays.

L'instruction répandue dans les masses, ce premier besoin des populations, qui en ont été si longtemps sevrées, produit sur elles, au premier moment, une sorte d'éblouissement d'idées non encore comprises, un vertige d'esprit qui voit trop de jour à la fois; elles sont comme l'homme qu'on tire des ténèbres où il a longtemps langui, et à qui on ne ménage pas le retour à la lumière; comme l'homme affamé à qui on jette trop de nourriture à la fois; l'un est ébloui et reste aveugle un moment, l'autre périt quelquefois par l'aliment même qui doit le rendre à la vie; il ne s'ensuit pas que le pain et la lumière soient des choses funestes; c'est la transition qui est mauvaise. Ainsi de l'instruction des masses; elle produit, au premier moment, une surabondance de capacités qui demandent un em-

ploi social; un défaut de niveau entre les facultés et les occupations, qui peut et qui doit jeter, pendant un temps, une grave perturbation dans l'harmonie politique, jusqu'à ce que le niveau, élevé pour tous, se rétablisse pour chacun, et que ces capacités multipliées se créent à elles-mêmes leurs propres modes d'action.

Le mouvement industriel; — il arrache les populations aux mœurs et aux habitudes de famille, aux travaux paisibles et moralisants de la terre; il surexcite le travail par le gain, qu'il élève tout à coup, et qu'il laisse retomber par saccades; il accoûtume au luxe et aux vices des villes des hommes qui ne peuvent plus retourner à la simplicité et à la médiocrité de la vie rurale; de là des masses, aujourd'hui insuffisantes, demain sans emploi, et que leur dénûment jette en proie à la sédition et au désordre.

Les prolétaires; — classe nombreuse, inaperçue dans les gouvernements théocratiques, despotiques et aristocratiques, où ils vivent à l'abri d'une des puissances qui possèdent le sol, et ont leurs garanties d'existence au moins dans leur patronage; classe qui, aujourd'hui, livrée à elle-même par la suppression de leurs patrons et par l'individualisme, est dans une condition pire qu'elle n'a jamais été, a reconquis des droits stériles, sans avoir le nécessaire, et remuera la société jusqu'à ce que le *socialisme* ait succédé à l'odieux individualisme.

C'est de la situation des prolétaires qu'est née la

question de propriété qui se traite partout aujourd'hui; question qui se résoudrait par le combat et le pillage si elle n'était résolue bientôt par la raison, la politique et la *charité sociale.* La charité, c'est le socialisme; — l'égoïsme, c'est l'individualisme. La charité, comme la politique, commande à l'homme de ne pas abandonner l'homme à lui-même, mais de venir à son aide, de former une sorte d'assurance mutuelle à des conditions équitables entre la société possédante et la société non possédante; elle dit au propriétaire : Tu garderas ta propriété, car, malgré le beau rêve de la communauté des biens, tenté en vain par le christianisme et par la philanthropie, la propriété paraît jusqu'à ce jour la condition *sine quâ non* de toute société; sans elle, ni famille, ni travail, ni civilisation. Mais elle lui dit aussi : Tu n'oublieras pas que ta propriété n'est pas seulement instituée pour toi, mais pour l'humanité tout entière; tu ne la possèdes qu'à des conditions de justice, d'utilité, de répartition, d'accession pour tous; tu fourniras donc à tes frères, sur le superflu de ta propriété, les moyens et les éléments de travail qui leur sont nécessaires pour posséder leur part à leur tour; tu reconnaîtras un droit au-dessus du droit de propriété, le droit d'humanité! Voilà la justice et la politique; c'est une même chose.

De tous ces faits de l'ordre nouveau, un besoin incontestable résulte pour la France et l'Europe,— le besoin d'expansion; il faut de nécessité abso-

lue que l'expansion au dehors soit en rapport de l'immense expansion au dedans, produite par la révolution qui s'accomplit dans les choses. — Sans cette expansion au dehors, comment obvier aux périls que je viens de signaler? comment consacrer l'égalité en droit, et la nier dans les faits? comment admettre l'examen, et résister à la raison et à son organe, la presse? comment répandre l'instruction, et refouler les capacités qu'elle multiplie? comment activer l'industrie, et pourvoir aux agglomérations de populations et aux subites cessations de travail et de salaire qu'elle amène? comment enfin contenir ces masses de prolétaires qui s'accroissent sans cesse, armées, indisciplinées, ayant à lutter entre la misère et le pillage? comment sauver la propriété des agressions de doctrines et de faits qu'elle aura de plus en plus à subir? et si cette pierre angulaire de toute société venait à crouler, comment sauver la société elle-même? et où serait le refuge contre une seconde barbarie? Ces périls sont tels, que, si la prévision des gouvernements de l'Europe n'y trouve pas de préservatifs, la ruine du monde social connu est inévitable dans un temps donné.

Or, par une admirable prévoyance de la Providence, qui ne crée jamais de besoins nouveaux sans créer en même temps des moyens de les satisfaire, il se trouve qu'au moment même où la grande crise civilisatrice a lieu en Europe, et où les nouvelles nécessités qui en résultent se révèlent aux gouvernements et aux peuples, une grande crise

d'un ordre inverse a lieu en Orient et en Asie, et qu'un grand vide s'offre là au trop-plein des populations et des facultés européennes. L'excès de vie qui va déborder chez nous, peut et doit s'aborder sur cette partie du monde ; l'excès de force qui nous travaille, peut et doit s'employer dans ces contrées où la force est épuisée et endormie, où les populations croupissent et tarissent, où la vitalité du genre humain expire. L'empire turc s'écroule, et va laisser, d'un jour à l'autre, un vide à l'anarchie, à la barbarie désorganisée ; des territoires sans peuples, et des populations sans guides et sans maîtres ; et cette ruine de l'empire ottoman, il n'est pas nécessaire de la provoquer, de pousser du doigt le colosse ; elle s'accomplit d'elle-même providentiellement par sa propre action, par la nécessité de sa nature ; elle s'accomplit comme les choses fatales, sans qu'on puisse en accuser personne, sans qu'il soit possible ni aux Turcs, ni à l'Europe de la prévenir. La population, affaissée sur elle-même, expire par sa propre impuissance de vivre, ou plutôt elle n'est plus. La race musulmane est réduite à rien dans les soixante mille lieues carrées dont se compose son immense et fertile domaine ; excepté une ou deux capitales, il n'y a presque plus de Turcs. Parcourons de l'œil ces riches et admirables plages, et cherchons l'empire ottoman : nous ne le trouverons nulle part ; la stupide administration, ou plutôt la meurtrière inertie de la race conquérante des enfants d'Othman a fait

partout le désert, ou a laissé partout multiplier et grandir les races conquises, tandis qu'elle-même diminuait et s'éteignait tous les jours.

L'Afrique et son littoral ne se souvient plus même de son origine et de la domination turque. Les régences barbaresques sont indépendantes de fait, et n'ont plus même avec la Turquie cette fraternité, cette sympathie de la religion et des mœurs, qui constitue encore une ombre de nationalité. Le coup porté à Navarin ne retentit même pas à Tunis; le coup porté à Alger ne retentit pas à Constantinople : la branche est séparée du tronc; le littoral de l'Afrique n'est ni turc ni arabe, ce sont des colonies de brigands superposées à la terre et ne s'y enracinant pas; cela n'a ni titre, ni droit, ni famille parmi les nations; cela appartient au canon; c'est un vaisseau sans pavillon, sur lequel tout le monde peut tirer; la Turquie n'est pas là.

L'Égypte, peuplée d'Arabes, dominée tour à tour par tous les maîtres de la Syrie, vient de se détacher de fait de l'empire. Méhémet-Ali tente la résurrection de l'empire des califes; mais le fanatisme d'un dogme nouveau, qui brillait autour de leur sabre, ne brille plus autour du sien. L'Arabie, divisée en tribus, sans cohésion, sans uniformité de mœurs et de lois; l'Arabie, accoutumée depuis des siècles au joug de tous les pachas, est bien loin de voir un libérateur dans Méhémet-Ali; elle n'y voit pas même un civilisateur qui la rappelle de la barbarie et de l'impuissance, à la tactique et à l'in-

dépendance ; elle n'y voit qu'un esclave heureux et rebelle, qui veut agrandir le lot que la fortune lui a donné, s'enrichir seul des produits de l'Égypte et de la Syrie, et mourir sans maître. Après lui, elle sait qu'elle retombera sous un joug quelconque, peu lui importe.

Bagdad, aux confins du désert de Syrie, ne renferme qu'une population mêlée de juifs, de chrétiens, de Persans, d'Arabes ; quelques milliers de Turcs, commandés par un pacha que l'on chasse ou qui se révolte tous les trois ou quatre ans, ne suffisent pas pour constituer la nationalité turque dans cette ville de deux cent mille âmes. Bagdad est de sa nature une ville libre, un caravansérail appartenant à toute l'Asie, pour le dépôt de son commerce intérieur ; c'est une Palmyre du désert. Entre Bagdad et Damas règnent les vastes déserts de la Syrie et de la Mésopotamie, traversés par l'Euphrate ; il n'y a là ni royaumes, ni villes, ni dominations ; il n'y a que des tentes, que les tribus inconnues et indépendantes promènent dans ces plaines ; tribus qui n'ont de nationalité que dans leurs caprices, qui ne reconnaissent ni patrie, ni maître ; enfants du désert, qui ont pour ennemis tous ceux qui veulent les soumettre, hier les Turcs, aujourd'hui les Égyptiens..... Ce ne sont pas là des Turcs.

Damas, grande et magnifique ville, ville sainte, ville où le fanatisme musulman prévaut encore, a une population de cent à cent cinquante mille

âmes ; sur ce nombre trente mille sont chrétiens, sept ou huit mille sont juifs, et plus de cent mille sont Arabes. Une poignée de Turcs règne encore par l'esprit de conquête et de coreligion dans le pays ; mais Damas, ville orageuse et indépendante, se révolte à chaque instant, massacre son pacha et chasse les Turcs. Il en est de même d'Alep, ville infiniment moins importante, d'où le commerce se retire, et qui expire sous les ruines de ses tremblements de terre. Les villes de la Syrie proprement dite, depuis Gaza jusqu'à Alexandrette, y compris les deux villes de Homs et de Hama, sont également peuplées d'Arabes, de Grecs syriaques, de juifs et d'Arméniens ; la totalité des Turcs de ce beau et vaste territoire ne s'élève pas au delà de trente à quarante mille. Les Maronites, nation saine, vigoureuse, spirituelle, guerrière et commerçante, occupent le Liban et dédaignent ou défient les Turçs. Les Druzes et les Métualis, tribus indépendantes et courageuses, forment, avec les Maronites, sous le gouvernement fédéral de l'émir Beschir, la population dominante et maîtresse en réalité de la Syrie et même de Damas, le jour où tout sera démembré et abandonné à la nature ; là est le germe d'un grand peuple nouveau et civilisable ; l'Europe n'a qu'à le couver de l'œil et à lui dire : Lève-toi !

Vient ensuite le mont Taurus, et cette immense Caramanie (Asie-Mineure) dont les provinces étaient sept royaumes, dont les rivages étaient des villes

indépendantes, ou de florissantes colonies grecques et romaines. J'ai parcouru toutes ses côtes; je suis entré dans tous ses golfes, depuis Tarson jusqu'à Tchesmé; je n'ai vu que des plages fertiles, mais désertes, et quelques misérables bourgades habitées par des Grecs; l'intérieur renferme l'indomptable tribu des Turcomans, qui paissent leurs troupeaux sur les montagnes, et campent l'hiver dans les plaines. Adana, Konia, Kutaya, Angora, ses principales villes, sont peuplées chacune de quelques milliers de Turcs; Smyrne seule est un vaste centre de populations : environ cent mille âmes; mais plus de la moitié se compose de chrétiens, de Grecs, d'Arméniens et de juifs. Si nous remontons les rivages de l'Asie-Mineure, nous trouvons les belles îles grecques de Scio, de Rhodes et Chypre. Chypre, à elle seule, est un royaume; elle a quatre-vingts lieues de long sur vingt de large; elle a nourri et nourrirait plusieurs millions d'habitants; c'est le ciel de l'Asie et le sol des tropiques; elle est peuplée d'environ trente mille Grecs; et soixante Turcs, enfermés dans une masure de fort, y représentent la nationalité ottomane; ainsi de Rhodes, de Stanchio, de Samos, de Scio, de Mitylène. Jusqu'ici où sont donc les Turcs? Voilà pourtant la plus belle moitié de l'empire.

Le bord de la mer de Marmara et le canal des Dardanelles sont peuplés, de même, de quelques petites villes, moitié turques, moitié grecques; population rare et pauvre, disséminée, à de grandes

distances, sur des côtes sans profondeur. On ne peut guère élever le nombre total de la population turque de ces contrées, à plus de cent mille âmes, en y comprenant Brousse.

Constantinople, comme toutes les capitales d'un peuple en décadence, offre seule une apparence de population et de vie; à mesure que la vie des empires s'éloigne des extrémités, elle se concentre dans le cœur. Il y eut un jour aussi où tout l'empire grec fut dans Constantinople, et où, la ville prise, il n'y eut plus d'empire. On n'est pas d'accord sur la population de Constantinople; on diffère de trois cent mille âmes à un million : les recensements manquent; chacun juge sur des données particulières. Les miennes ne sont que le coup d'œil jeté sur l'immense développement de la ville, y compris Scutari, sur les rivages de la Corne d'Or, de la mer de Marmara et des côtes d'Asie et d'Europe. Je comprends tout cela sous le nom de Constantinople, car il n'y a pas interruption de maisons. Les dénominations de quartiers, de villes et de villages, sont arbitraires, ce n'est qu'un seul bloc de ville, un seul centre de population; le développement continu des maisons, kiosques, palais ou villages, sur une profondeur quelquefois considérable, quelquefois d'une ou deux maisons seulement, est de quatorze lieues de France. Je crois que l'ensemble de cette population peut être porté de six à sept cent mille âmes; un tiers seulement est turc; le reste est arménien, juif, chrétien, franc, grec, bulgare.

— La population turque de Constantinople serait donc, selon moi, de deux à trois cent mille âmes. Je n'ai pas visité les bords du Pont-Euxin ; mais, d'après l'excellent et consciencieux voyage de M. Fontanier, publié en 1834, les populations indigènes prédominent, et la population turque y est là en décadence comme dans les parties de l'empire que j'ai parcourues.

Dans la Turquie d'Europe, la seule grande ville est Andrinople ; on peut y compter trente à quarante mille Turcs : Philippopoli, Sophia, Nissa, Belgrade et les petites villes intermédiaires, autant. J'ajoute deux cent mille Turcs pour les parties de la Turquie que je n'ai pas visitées ; cela s'élève en tout à environ trois cent mille. Dans la Servie et la Bulgarie, il y a à peine un Turc par village ; je suppose qu'il en est de même dans les autres provinces de la Turquie d'Europe. En faisant la part des erreurs que j'ai pu commettre, et en attribuant à l'intérieur de l'Asie-Mineure une population turque bien supérieure à ce que les yeux et les relations en témoignent, je ne pense pas qu'en réalité la totalité de la population turque s'élève maintenant au delà de deux ou trois millions d'âmes ; je suis même loin de penser qu'elle monte si haut. Voilà donc la race conquérante, partie des bords de la mer Caspienne, et fondue au soleil de la Méditerranée ; voilà donc la Turquie possédée par un si petit nombre d'hommes, ou plutôt déjà perdue par eux ; car pendant que le dogme de la fatalité, l'iner-

tie qui en est la conséquence, l'immobilité d'institutions, et la barbarie d'administration, réduisent presque à rien les vainqueurs et les maîtres de l'Asie, les races slaves, les races chrétiennes du nord et du midi de l'empire, les races arméniennes, grecques, maronites et la race arabe conquise, grandissent et multiplient par l'effet de leurs mœurs, de leurs religions, de leur activité. Le nombre des esclaves surpasse immensément le nombre des oppresseurs ; les Grecs de la Morée, faible et misérable population, ont, dans un moment d'énergie, purgé seuls le Péloponèse de Turcs ; la Moldavie, la Valachie ont secoué le joug ; les îles seraient toutes affranchies, sans le traité européen qui les garantit encore au sultan ; l'Arabie tout entière est disséquée en familles d'hommes inconnues les unes aux autres, tiraillée tour à tour par les Turcs et les Égyptiens, et travaillée, dans sa partie la plus énergique, par le grand schisme des Wahabi : les Arméniens sont, aux deux tiers, arrachés à la domination musulmane par les Russes et les Persans ; les Géorgiens sont russes, les Maronites et les Druzes seront maîtres de la Syrie et de Damas le jour où ils le voudront sérieusement ; les Bulgares sont une nombreuse et saine population, tributaire encore, mais qui à elle seule, plus nombreuse et plus organisable que les Turcs, s'affranchira d'un mot ; ce mot, les Serviens l'ont prononcé, et leurs magnifiques forêts commencent à se percer de routes, à se couvrir de villes et de villages ; le prince Milosch, leur

chef, n'admet plus quelques Turcs à Belgrade que comme alliés, et non comme maîtres. L'esprit de conquête, âme des Osmanlis, s'est éteint; l'esprit de prosélytisme armé s'est évanoui depuis longtemps chez eux ; leur force d'impulsion n'existe nulle part; leur force de conservation, qui serait dans une administration uniforme, éclairée et progressive, n'est que dans la tête de Mahmoud ; le fanatisme populaire est mort avec les janissaires ; et si les janissaires renaissaient, la barbarie renaîtrait avec eux ; il faudrait un miracle de génie pour ressusciter l'empire ; Mahmoud n'est qu'un homme de cœur : le génie lui manque ; il assiste vivant à sa ruine, et rencontre des obstacles partout où un esprit plus vaste et plus ferme trouverait des instruments ; il en est réduit enfin à s'appuyer sur les Russes, ses ennemis immédiats. Cette politique de désespoir et de faiblesse le perd dans l'esprit de son peuple ; il n'est plus que l'ombre d'un sultan, assistant au démembrement successif de l'empire ; pressé entre l'Europe qui le protége et Méhémet-Ali qui le menace ; s'il résiste à l'humiliante protection des Russes, Ibrahim arrive et le renverse en paraissant ; s'il combat Ibrahim, la France et l'Angleterre confisquent ses flottes et viennent camper aux Dardanelles ; s'il s'allie à Ibrahim, il devient l'esclave de son esclave, et trouve la prison ou la mort dans son propre sérail ; une énergie héroïque et une tentative de sublime désespoir peuvent seules le sauver et relever quelque temps la

gloire ottomane : fermer des deux côtés les Dard
nelles et le Pont-Euxin ; faire un appel à l'Euro
méridionale, et à ce qui reste de l'islamisme,
marcher lui-même sur Ibrahim et sur les Russe
mais en supposant le succès, l'empire, un m
ment glorifié, ne s'en décomposerait pas moi
aussitôt après; sa chute seulement serait éclair
d'une auréole d'héroïsme; et la race d'Othman fi
rait comme elle a commencé, dans un triomph

Maintenant que nous avons vu l'état de l'Euro
et celui de l'empire ottoman, que doit faire u
politique prévoyante, une politique d'humanit
et non pas d'aveugle et stupide égoïsme? que d
faire l'Europe? La routine diplomatique qui répé
ses axiomes, une fois reçus, longtemps après qu'
n'ont plus de sens, et qui tremble d'avoir une vé
table et grave question à traiter, parce qu'elle r
ni l'intelligence, ni l'énergie de la résoudre, dit qu
faut étayer de toutes parts l'empire ottoman, cont
poids nécessaire en Orient à la puissance russe. S
y avait un empire ottoman, s'il y avait des Tu
capables de créer et d'organiser non-seulement d
armées, mais un État qui pût veiller sur le reve
de l'empire russe, et l'inquiéter sérieusement pe
dant que l'Europe méridionale le combattrait, pe
être cette politique serait-elle conservatrice. Il fa
drait être bien hardi ou bien insensé pour dire
l'Europe : Effacez de la carte un empire exista
et plein de vie; enlevez un poids immense de
balance si mal équilibrée du monde politique :

monde ne s'en apercevra pas. Mais l'empire ottoman n'existe plus que de nom, sa vie est éteinte, son poids ne pèse plus ; ce n'est plus qu'une vaste place vide que votre politique anti-humaine veut laisser vide au lieu de l'occuper, au lieu de la remplir de populations saines et vivantes que la nature y a déjà semées, et que vous y sèmerez et multiplierez vous-mêmes. Ne précipitez pas la ruine de l'empire ottoman, ne prenez pas le rôle de la destinée, n'assumez pas la responsabilité de la Providence ; mais ne soutenez pas, par une politique illusoire et coupable, ce fantôme à qui vous ne pourrez jamais donner que l'apparence et l'attitude de la vie, car il est mort. Ne vous faites pas les auxiliaires de la barbarie et de l'islamisme contre la civilisation, la raison et les religions plus avancées qu'ils oppriment. Ne soyez pas les complices de la servitude et de la dépopulation des plus belles parties du monde; laissez s'accomplir la destinée ; regardez, attendez, tenez-vous prêts.

Le jour où l'empire s'écroulera de lui-même, sapé par Ibrahim, ou par un pacha quelconque, et tombera pièce à pièce au nord et au midi, vous aurez une question bien simple à décider : — Faut-il faire la guerre à la Russie pour l'empêcher d'hériter des bords de la mer Noire et de Constantinople ? Faut-il faire la guerre à l'Autriche pour l'empêcher d'hériter de la moitié de la Turquie d'Europe ? Faut-il faire la guerre à l'Angleterre pour l'empêcher d'hériter de l'Égypte et de sa

route des Indes par la mer Rouge? à la France pour l'empêcher de coloniser la Syrie et l'île de Chypre? à la Grèce pour l'empêcher de se compléter par le littoral de la Méditerranée et par les belles îles qui portent sa population et son nom? A tout le monde enfin, de peur que quelqu'un ne profite de ces magnifiques débris? Ou bien faut-il nous entendre, et les partager à la race humaine, sous le patronage de l'Europe, pour que la race humaine y multiplie, y grandisse, et que la civilisation s'y répande? Voilà les deux questions qu'un congrès des puissances de l'Europe aura à se poser. Certes la réponse n'est pas douteuse.

Si vous faites la guerre, vous aurez la guerre, avec tous les maux, toutes les ruines qu'elle comporte; vous ferez le mal de l'Europe et de l'Asie, et le vôtre; et, la guerre finie de lassitude, rien de ce que vous aurez voulu empêcher ne sera empêché; la force des choses, la pente irrésistible des événements, l'influence des sympathies nationales et des religions, la puissance des positions territoriales, auront leur inévitable effet. La Russie occupera les bords de la mer Noire et Constantinople; la mer Noire est un lac russe dont Constantinople est la clef. L'Autriche se répandra sur la Servie, la Bulgarie et la Macédoine, pour marcher du même pas que la Russie; et la France, l'Angleterre et la Grèce, après s'être disputé quelque temps la route, occuperont l'Égypte, la Syrie, Chypre et les îles. L'effet sera le même; seulement des flots de sang auront

été versés sur terre et sur mer. Des divisions forcées, arbitraires, faites par le hasard des batailles. auront été substituées à des divisions rationnelles de territoires ; des colonisations utiles auront perdu des années, et pendant ces années, peut-être longues, la Turquie d'Europe et l'Asie auront été en proie à une anarchie et à des calamités incalculables. Vous y trouverez plus de déserts encore que les Turcs disparus n'en auront laissé. L'Europe aura reculé au lieu de suivre son mouvement accéléré de civilisation et de prospérité, et l'Asie sera restée plus longtemps morte dans son sépulcre. Si la raison préside aux destinées de l'Europe, peut-elle hésiter? Et si elle hésite, que dira l'histoire de ses gouvernements et de ses guides? Elle dira que le monde politique a été conduit, au dix-neuvième siècle, par la folie et l'égoïsme suicide, et que les cabinets et les peuples ont rejeté à la Providence le plus magnifique présent qu'elle ait jamais offert aux nécessités d'une époque, et aux progrès de l'humanité.

Voici ce qu'il y a à faire. Rassembler un congrès des principales puissances qui ont des limites sur l'empire ottoman, ou des intérêts sur la Méditerranée; établir, en principe et en fait, que l'Europe se retire de toute action ou influence directe dans les affaires intérieures de la Turquie et l'abandonne à sa propre vitalité et aux chances de ses propres destinées, et convenir d'avance que, dans le cas de la chute de cet empire, soit par une révolution à

Constantinople, soit par un démembrement successif, les puissances européennes prendront chacune, à titre de protectorat, la partie de l'empire qui lui sera assignée par les stipulations du congrès; que ces protectorats, définis et limités, quant aux territoires, selon les voisinages, la sûreté de frontières, l'analogie de religions, de mœurs et d'intérêts, ne porteront pas atteinte aux droits de souverainetés locales, préexistants dans les provinces protégées, et ne consacreront que la suzeraineté des puissances. Cette sorte de suzeraineté définie ainsi, et consacrée comme droit européen, consistera principalement dans le droit d'occuper telle partie du territoire ou des côtes, pour y fonder, soit des villes libres, soit des colonies européennes, soit des ports et des échelles de commerce. Les nationalités diverses, les classifications de tribus, les droits préexistants de tout genre, seront reconnus et maintenus par la puissance protectrice. Ce n'est qu'une tutelle armée et civilisatrice, que chaque puissance exercera sur son protectorat; elle garantira son existence et ses éléments de nationalité, sous le drapeau d'une nationalité plus forte; elle la préservera des invasions, des démembrements, des déchirements et de l'anarchie; elle lui fournira les moyens pacifiques de développer son commerce et son industrie.

Ceci posé, le mode d'action et l'influence des protectorats sur les parties de l'Orient qui leur écherront, varieront selon les localités et les mœurs.

et découleront des circonstances spéciales : voici comment les choses procéderont d'elles-mêmes.

On fondera d'abord une ou plusieurs villes libres européennes, sur un des points de la côte ou du territoire les plus favorisés par la nature et les circonstances. Ces villes, ouvertes, ainsi que leur territoire, à toutes les populations protégées, seront régies par la législation de la mère-patrie ou par des législations coloniales; en y entrant, les protégés acquerront le droit de cité, et bientôt après de nation; ils cesseront d'être soumis aux législations oppressives et barbares de leur tribu ou de leur prince; ils jouiront de la consécration du droit de propriété et de transmission qui leur manque presque partout, et qui est le premier levier de toute civilisation; ils y auront les immunités de commerce, d'industrie, de milice, que la politique de l'État protecteur jugera convenable de leur conférer. — Les relations commerciales entre ces principaux centres de liberté, de propriété et de civilisation, s'étendront inévitablement de proche en proche; les villes, les villages, les tribus ne tarderont pas à demander en masse la nationalité, et les droits sociaux qui en résultent. Le pays protégé passera, en peu d'années, tout entier, dans les cadres de la nation protectrice. L'uniformité de lois et d'avantages politiques et sociaux s'y établira promptement et librement; tous ces avantages y sont déjà vivement appréciés et désirés. Las de la tyrannie et de l'administration barbare et oppres-

sive qui les décime, affamés surtout de liberté individuelle, de propriété et de commerce, il n'y a aucun doute que les premières villes ouvertes se rempliront immédiatement. La contagion de l'exemple, et la sécurité prospère dont jouiront ces villes et leurs territoires, entraîneront de proche en proche les populations entières. Il n'y a que deux choses à ménager et à respecter, la religion et les mœurs. Cela est facile, puisque la tolérance est la loi du bon sens et de l'Europe, et l'habitude invétérée de l'Orient. Tous les cultes doivent continuer à y vivre côte à côte, dans toute leur franchise et leur indépendance mutuelle. Quelques conditions purement civiles pourront seulement être graduellement imposées à ceux qui s'établiront dans les villes européennes, et les modifier en ce qui concerne la législation et non les croyances. La loi municipale et protectrice n'y reconnaîtra ni la pluralité des femmes, ni l'esclavage, mais elle n'interdira rien de ce qui est seulement domaine privé de la famille ou de la conscience.

Il y aura deux sortes de législation dans chaque protectorat : une législation générale et en quelque sorte féodale, qui établira les rapports généraux des peuples et des tribus protégées entre elles, et avec la nation protectrice, comme le concours à l'impôt, à la milice, les limitations de territoires; et une législation européenne des villes libres européennes, analogues à la civilisation de la nation protectrice; législation modèle, sans cesse offerte en

exemple et en émulation à la législation arriérée et barbare des tribus voisines. Il est indispensable de laisser subsister, de droit et de fait, les séparations. Ces races d'hommes en nation, en tribus, en religion et en mœurs existantes dans l'Orient, il faut les obliger seulement, dans le pacte commun, surveillé par le protectorat, à vivre en paix; les habituer à la communauté d'intérêts, les réunir pour certains objets en assemblées délibérantes par nation et par tribus; puis leur faire nommer dans leur sein des mandataires, pris parmi les plus éclairés d'entre eux, qui délibéreront à leur tour avec les mandataires des autres nations et tribus, sur des intérêts communs à tout le protectorat, afin de les accoutumer peu à peu à des rapports bienveillants, et les fondre insensiblement par la force des mœurs, et non par la force des lois. L'Orient est tellement préparé par ses habitudes municipales et par l'immense diversité de ses races, à un semblable état de choses, que la nation protectrice n'éprouvera aucune difficulté, excepté dans une ou deux grandes capitales, comme Damas, Bagdad, le Caire et Constantinople. Ces difficultés ne devront point être résolues par la force, mais par la seule excommunication temporaire d'avec le reste des territoires protégés. La cessation du commerce est pour l'Orient la cessation de la vie. Le repentir amènera bien vite la réconciliation.

La possibilité, je dirai même la facilité extrême d'une semblable organisation, est démontrée pour

quiconque a parcouru ces contrées. L'excès de la servitude, de la ruine, de la dépopulation; l'absence du droit de propriété et de transmission légale; l'arbitraire d'un pacha, qui pèse sans cesse sur la fortune et sur la vie, ont tellement dénationalisé ces beaux pays, que tout drapeau qui y sera planté à ces conditions réunira bientôt la majorité des populations sous son ombre. La plupart de ces populations sont mûres pour ce grand changement : toutes celles de la Turquie d'Europe, et toutes les populations grecques, arméniennes, maronites et juives, sont laborieuses, cultivatrices, commerçantes, et ne demandent que propriété, sécurité et liberté, pour se multiplier et couvrir les îles et les deux continents. En vingt années, la mesure que je propose aura créé des nations prospères, et des millions d'hommes marchant, sous l'égide de l'Europe, à une civilisation nouvelle.

Mais, me dira-t-on, que ferez-vous des Turcs? Je demanderai où seront les Turcs. Une fois l'empire écroulé, divisé et démembré, les Turcs, refoulés de toutes les populations insurgées, ou se confondront avec elles, ou fuiront à Constantinople, et dans quelques parties de l'Asie-Mineure où ils seront en majorité. Ils seront trop peu nombreux, trop pressés d'ennemis implacables, trop frappés du coup de la fatalité, pour reconquérir leur immense domination perdue. Ils formeront eux-mêmes une de ces nations garanties et protégées par la puissance européenne qui acceptera la

suzeraineté du Bosphore, de Constantinople ou de l'Asie-Mineure, et seront trop heureux que cette égide les couvre contre la vengeance et les agressions des peuples qui leur furent soumis. Ils garderont leurs lois, leurs mœurs, leur culte, jusqu'à ce que le contact d'une civilisation plus avancée les amène insensiblement à la propriété, au travail, au commerce et à tous les bienfaits sociaux qui en découlent. Leur territoire, leur indépendance relative et leur nationalité resteront sous la tutelle de l'Europe jusqu'à leur complète fusion dans les autres nations libres de l'Asie. Si le plan que je conçois et que je propose devait entraîner la violence, l'expatriation, l'expropriation forcée de ce débris d'une grande et généreuse nation, je regarderais ce plan comme un crime. Les Turcs, par le vice irréformable de leur administration, de leurs mœurs, sont incapables de gouverner l'Europe et l'Asie, ou l'une ou l'autre de ces contrées. Ils l'ont dépeuplée, et se sont suicidés eux-mêmes par le lent suicide de leur gouvernement. Mais comme race d'hommes, comme nation, ils sont encore, à mon avis, les premiers et les plus dignes parmi les peuplades de leur vaste empire ; leur caractère est le plus noble et le plus grand, leur courage est intact; leurs vertus religieuses, civiles et domestiques, sont faites pour inspirer à tout esprit impartial l'estime et l'admiration. Leur noblesse est écrite sur leurs fronts et dans leurs actions : s'ils avaient de meilleures lois et un gou-

vernement plus éclairé, ils seraient un des premiers peuples du monde. Tous leurs instincts sont généreux. C'est un peuple de patriarches, de contemplateurs, d'adorateurs, de philosophes; et quand Dieu a parlé pour eux, c'est un peuple de héros et de martyrs. A Dieu ne plaise que je provoque l'extermination d'une pareille race d'hommes, qui, selon moi, fait honneur à l'humanité! Mais ils ne sont plus, ou ne seront bientôt plus comme peuple. Il faut les sauver comme race d'hommes et comme nation, en sauvant aussi celles qu'ils oppriment et empêchent de naître, en prenant, au moment décisif, la tutelle de leur destinée et de celle de l'Asie. De quel droit? dira-t-on. Du droit d'humanité et de civilisation. Ce n'est pas le droit de la force que je sollicite; la force ne confère pas de droit; mais la force confère une faculté. L'Europe, réunie dans un but conservateur et civilisateur de l'espèce humaine, a incontestablement la faculté de régler le sort de l'Asie. C'est à elle à s'interroger et à se demander si cette faculté ne lui donne pas aussi un droit, et si même elle ne lui impose pas un devoir? Quant à moi, je suis pour l'affirmative. Il n'y a pas un coup de canon à tirer, pas une violence, pas une expropriation, pas un déplacement de population, pas une violation de religion ou de mœurs à autoriser. Il n'y a qu'une résolution à prendre, une protection à promulguer, un drapeau à envoyer; et, si vous ne le faites pas, il y a pour l'Europe vingt années

de guerres inutiles, et pour l'Asie anarchie, ruine, stagnation et dépopulation sans terme. Dieu a-t-il offert à l'homme ce magnifique domaine de la plus belle partie du monde, pour le laisser stérile, inculte ou ravagé par une éternelle barbarie?

Quant à l'Europe elle-même, son état convulsif, révolutionnaire, exubérant de population, d'industrie et de forces intellectuelles sans emploi, doit lui faire bénir la Providence, qui lui ouvre à propos une si immense carrière de pensées, d'activité, de noble ambition, de prosélytismes civilisateurs, de travail industriel et agricole, d'emplois et de rétributions de tout genre; des flottes et des armées à conduire, des ports et des villes à créer, des colonies intérieures à fonder, des déserts fertiles à exploiter, des industries nouvelles à organiser, des bras novices à employer, des routes à percer, des alliances à tenter, des populations saines et jeunes à guider, des législations à étudier et à éprouver, des religions à approfondir et à rationaliser, des fusions de mœurs et de peuples à consommer; l'Afrique, l'Asie et l'Europe à rapprocher et à unir par des communications nouvelles qui mettent les Indes à un mois de Marseille, et le Caire en rapport avec Calcutta. Les plus beaux climats de l'univers, les fleuves, les plaines de la Mésopotamie, offrant leurs ondes ou leurs routes à l'activité multipliée du commerce universel; les montagnes de Syrie fournissant un intarissable dépôt de houilles, au bord de la mer, à d'innom-

brables vaisseaux à vapeur; la Méditerranée, devenue le lac de l'Europe méridionale, comme le Pont-Euxin devient le lac russe, comme la mer Rouge et le golfe Persique deviennent des lacs anglais; des nations sans territoire, sans patrie, sans droits, sans lois, sans sécurité, se partageant, à l'abri des législations européennes, les lieux où elles campent maintenant, et couvrant l'Asie-Mineure, l'Afrique, l'Égypte, l'Arabie, la Turquie d'Europe et les îles, de peuples laborieux et affamés des lumières et des produits de l'Europe. Quel tableau, quel avenir pour les trois continents! Quelle sphère sans bornes d'activité nouvelle pour les facultés et les besoins qui nous rongent! Quel élément de pacification, d'ordre intérieur et de progrès réguliers pour notre orageuse époque! Eh bien! ce tableau n'est que la vérité, la vérité infaillible, facile, positive. Il ne faut à l'Europe qu'une idée juste et un sentiment généreux pour le réaliser; elle n'a qu'un mot à dire, et elle se sauve elle-même, en préparant un large avenir à l'humanité.

Je n'entrerai pas ici dans la discussion des limites des protectorats d'Europe et d'Asie, et des compensations que ces limitations pourraient amener dans l'Europe même; c'est l'œuvre d'un congrès secret entre les agents des principales puissances seulement. Les nationalités établies sont en quelque sorte l'individualité des peuples. Il y faut toucher le moins possible dans les négociations; la

guerre seule y touche, et c'est assez. Ces compensations seraient donc peu de chose à accorder; elles ne devraient pas entraîner ces interminables discussions et ces querelles multipliées qu'on objecte. Je le disais tout à l'heure : dans certains cas, les facultés sont un droit. Les petites puissances de l'Europe ne doivent point embarrasser les grandes, qui ont de fait la voix prépondérante et sans appel, dans le grand conseil européen. Quand la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et la France se seront entendues, et auront promulgué une décision ferme et unanime, qui est-ce qui les empêchera d'exécuter ce que leur dignité, leurs intérêts et le salut du monde leur auront inspiré? Personne. Les petites diplomaties murmureront, intrigueront, écriront; mais l'œuvre sera accomplie, et la force de l'Europe renouvelée.

APPENDICE.

LETTRE DE M. LE VICOMTE DE MARCELLUS

A M. DE LAMARTINE.

Je n'ai encore lu de votre *Voyage en Orient*, mon cher Lamartine, que les extraits insérés dans divers journaux, et déjà je ne puis résister au désir de vous dire tout ce que je vous dois de jouissances renouvelées. Vous avez ranimé mes vieilles impressions; j'ai retrouvé en vous, s'il n'y a trop d'orgueil à le dire, ces émotions grandes et fortes qui m'agitèrent, douze ans plus tôt, à l'aspect des mêmes lieux. Je me livrais alors tout entier à la contemplation de ces majestueuses beautés; le désert, le Liban m'apparurent sous ces couleurs sublimes que votre pinceau fait revivre; j'ai vu les mêmes ruines, j'ai gravi les mêmes montagnes; la même poussière s'est attachée à mes sandales de pèlerin; et je ne m'abuse pas en croyant que cette fraternité de voyages et de pensées ajoute un lien de plus à notre amitié.

Vous avez nommé lady Esther Stanhope, et dès lors je n'ai pas cessé de lire et relire votre attachant épisode : je l'ai médité, comme une page de mes souvenirs écrite en traits de feu; vous m'avez transporté de nouveau aux pieds de cette femme

dont je n'osai tracer le portrait, et que vous ne jugez pas vous-même. Mes impressions alors, je l'avoue, lui furent presque toutes favorables, soit qu'il y eût dans ma jeunesse quelque sympathie plus réelle avec cette vie tout en dehors des autres vies, soit que je n'aie voulu voir rien que de grand et de neuf dans le désert. — Moi aussi je consignai ces impressions dans un récit fidèle ; mais ce récit simple et décoloré sécha comme une feuille jetée aux vents, et mourut dans le gouffre des archives, où tant de ces esquisses politiques que nous avons essayées, vous et moi, sont allées finir.

Cependant ma visite à lady Esther fut racontée à Louis XVIII ; il voulut en savoir les détails, et désira s'en entretenir avec moi. Je dus à lady Stanhope cette bienveillance qui accueillit et fit connaître quelques-unes de mes *aventures* en Orient; ainsi le récit de mes promenades à l'école d'Homère avec les jeunes filles de Scio, aux derniers jours de leur vie et de leur liberté ; ainsi les détails de la découverte, de l'acquisition et de l'enlèvement de la *Vénus de Milo,* ce chef-d'œuvre de la sculpture antique, que mon pays, je le dis avec quelque vanité, doit à mes soins ; ainsi d'autres épisodes de mes voyages obtinrent alors quelque faveur, à l'abri du nom de mon hôtesse du Liban ; et si je ne tentai pas de faire partager au public mon admiration pour elle, c'est que mon voyage se rattachait à une mission politique. Vous m'approuverez si, fidèle aux devoirs de notre commune

carrière, je pensai qu'elle m'imposait un rigoureux silence. Arraché depuis à cette carrière, l'étude de ma vie, par des tempêtes où tant d'intérêts bien autrement précieux ont péri, j'ai cru devoir lui obéir encore, quand je n'hésitais pas à l'abandonner, et mon silence a survécu à mes fonctions.

Aujourd'hui, en disant mieux que moi ce que j'aurais pu raconter d'étranger à la politique, vous avez évoqué mes souvenirs ; vous seul jugerez si quelques traits que j'avais conservés méritent d'être ajoutés à vos brillants tableaux.

Lady Esther Stanhope, plus rapprochée de l'Europe et de sa vie politique, n'avait pas encore, quand j'eus l'honneur de la voir, oublié le monde, mais elle continuait à le mépriser. Elle n'avait pas appris en Syrie, de quelques hommes contemplatifs, l'art d'attacher les destinées de notre hémisphère à l'influence des astres et du firmament; elle savait encore en suspendre plus haut la chaîne ; dégoûtée des cultes de l'Europe, qu'elle avait imparfaitement connus; réprouvant les nombreuses sectes du désert, dont elle avait sondé les mystères, elle s'était créé un déisme à son usage, et ne conservait de la religion chrétienne que la pratique de la bienfaisance, et le dogme de la charité.

La nièce de Pitt s'était mêlée, dès sa jeunesse, aux agitations du parlement britannique; plus tard, dans ses voyages, elle avait étudié et approfondi les vues des cabinets européens ; de là, dans notre entretien, ses jugements si sévères sur les hommes

qui ont dirigé le monde depuis trente ans; de ces hommes plusieurs sont tombés du pouvoir, quelques-uns dominent encore, le plus grand nombre a cédé au temps. Lady Stanhope les frappait d'un mot, les stigmatisait d'une épithète; et presque tous ont justifié ses effrayantes prophéties. Les couleurs de ses portraits, ses révélations, ses haines dont elle disait avoir hérité de son oncle, je n'ai pas dû les faire connaître; mais ses répugnances pour l'Europe, je puis les redire.

Reverrez-vous l'Angleterre? lui demandai-je. — « Non, jamais, répliqua-t-elle avec feu; votre Eu» rope! elle est si fade! Laissez-moi mon désert; » qu'irais-je faire en Europe? Voir des nations » dignes de leurs chaînes, et des rois indignes de » régner?... — Avant peu, votre vieux continent » sera ébranlé jusqu'en sa base. Vous avez vu » Athènes; vous allez voir Tyr. Voilà ce qui reste » de ces nobles républiques protectrices des arts, » de ces monarchies reines de l'industrie et des » mers. Ainsi sera l'Europe. Tout y est usé. Les » rois n'ont plus de race; ils tombent emportés par » la mort ou par leurs fautes, et se succèdent en » dégénérant. L'aristocratie, bientôt effacée du » monde, y donne sa place à une bourgeoisie mes» quine et éphémère, sans germe ni vigueur. Le » peuple seul, mais ce peuple qui laboure, garde » encore un caractère et quelques vertus. Trem» blez s'il connaît jamais sa force. Non, votre Eu» rope me fatigue; je détourne l'oreille aux der-

» niers bruits qui m'en viennent, et qui expirent
» bien affaiblis sur cette plage isolée; ne parlons
» plus de l'Europe : j'ai fini avec elle. »

Et alors, dans de longs récits, lady Stanhope déroulait les merveilles du désert. Elle me racontait son existence nomade et dominatrice; ses secours et sa protection voués à tous les voyageurs, et surtout aux Français, en mémoire de Napoléon; la mort du colonel Boutin, égorgé par les Ansariès, dans la dernière chaîne du Liban; la vengeance éclatante qu'elle exigea de cette mort; le poison versé sous une tente dans la plaine de Messirib, à un autre voyageur plus célèbre qui se cachait en Orient sous le nom musulman d'Ali-Bey, et en Europe sous le nom espagnol de Badia. Elle me disait ses visites aux santons de la montagne, ses courses à Palmyre...

«Je partis un jour de Damas pour revoir Balbeck
» et ses ruines. Le pacha, mon ami, m'avait re-
» mise à la garde du scheik Nasel, chef de cin-
» quante Arabes. Mes gens suivaient à une journée
» de distance. Nous voyagions tantôt la nuit, tan-
» tôt le jour, et trois soleils s'étaient levés depuis
» mon départ, quand un messager monté sur un
» dromadaire accourt vers notre caravane; il dit
» un mot au scheik Nasel, qui se trouble et change
» de visage. Qu'avez-vous? lui dis-je. — Rien, ré-
» pondit-il; et nous continuons. Bientôt un second
» dromadaire nous aborde, et la tristesse de Nasel
» redouble. J'insiste pour en connaître la cause.

» — Eh bien, cid milady, puisqu'il faut vous le
» dire, mon père, à qui j'ai enlevé une de ses
» femmes, me poursuit avec une troupe trois fois
» supérieure à la mienne, et va nous atteindre. Il
» cherche ma mort, je le sais; de telles offenses
» veulent du sang; mais vous m'avez été confiée,
» je périrai plutôt que de vous abandonner. — Par-
» tez, fuyez, m'écriai-je; j'aime mieux rester seule
» dans le désert, que de vous voir égorger par
» votre père; je l'attendrai, et je veux tenter votre
» réconciliation; en tout cas, Balbeck ne peut être
» loin, et le soleil sera mon guide. — Je le quitte à
» ces mots. Il s'élance et disparaît avec ses cin-
» quante Arabes. — Je n'étais pas seule depuis
» une heure, sans autre société que ma jument,
» sans autre garde que mon poignard, quand un
» nuage de poussière s'élève à l'horizon; des ca-
» valiers accourent à toute bride; en quelques
» minutes, Nasel est auprès de moi. — Honneur
» au cid milady! s'écrie-t-il; il porte un cœur de
» guerrier; tout ce que je vous ai dit n'était que
» pour éprouver votre courage; venez, mon père
» vous attend. — Je le suivis. Je fus accueillie
» sous ses tentes avec toutes les pompes du désert.
» Des gazelles et de jeunes chameaux fournirent
» à nos repas; des poëtes célébrèrent les exploits des
» temps passés. J'ai fait alliance avec cette tribu,
» qui depuis ce jour m'aime et me respecte. »

Grâce, mon cher Lamartine, grâce pour ces souvenirs de mes vieux voyages; je me laisse aller au

charme qu'ils ont pour moi, et je ne sais pas plus finir que les conteurs arabes des khans de Ptolémaïde, qui répètent les hauts faits d'Antar.

Je pense, en vous écrivant, à ce soleil qui disparaissait derrière les montagnes de Chypre, et jetait ses dernières teintes sur les pics de l'Anti-Liban; je pense à cette mer si bleue, dont les vagues, mourant sans écume, frappaient à peine le rivage de Sidon. Mieux que personne vous comprendrez combien l'imagination et la mémoire sont fortement saisies, et comme le cœur bat vite, lorsque, au sein d'un tel amphithéâtre, une Anglaise, que les Arabes, oubliant son sexe, ont nommée *seigneur,* voilée sous le costume d'un Bédouin, laisse tomber de telles paroles dans le silence du désert.

Adieu, je vous quitte pour vous relire, et pour me ressouvenir encore; si jamais vous envoyez votre ouvrage à lady Stanhope, prononcez-lui encore le nom d'un homme plein de sa mémoire, et fier d'être à la fois un des rares voyageurs qui l'ont cherchée sur ses montagnes adoptives, et l'un des nombreux amis qui vous ont admiré dans votre vallée natale, si voisine de ma retraite.

LE VICOMTE DE MARCELLUS.

12 avril 1835.

FIN.

